

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)



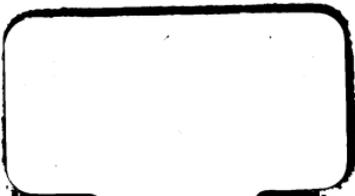
~~786~~

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

Vet. Ger. II B. 232



**ZAHAROFF  
FUND**



54-6

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

www.libtool.com.cn  
NOUVEAU  
THÉÂTRE  
ALLEMAND,  
OU  
RECUEIL

*DES PIÈCES*

*Qui ont paru avec succès sur les Théâtres  
des Capitales de l'Allemagne.*

---

DIXIÈME VOLUME.

---

---

# A V I S.

**I**L paroît régulièrement tous les trois mois un Volume de cet Ouvrage. Le nombre des Volumes est fixé à douze.

Le prix des dix Volumes du nouveau Théâtre Allemand, est de 40 livres, port franc par la Poste. On les trouve

*A Paris*, au Cabinet de Littérature Allemande, rue Saint-Honoré, au coin de la rue de Richelieu.

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

Chez COUTURIER fils, Imprimeur-Libraire, Quai des Augustins, au Coq.

Chez BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, place de la Comédie Italienne.

Chez NYON l'aîné, Imprimeur-Libraire, rue du Jardin.

Chez BARROIS le jeune, Libraire, Quai des Augustins.

*A Versailles*, chez BLAIZOT, Libraire, rue Satori.

*A Dessau*. Au Bureau de la Librairie des Savans.

*A Leipzig*, chez M. DYCK.

## E N F R A N C E.

Pour recevoir les Volumes, franc de port par la Poste, on s'adressera directement à Paris, au Cabinet de Littérature Allemande, à M. FRIEDEL, Professeur des Pages du Roi.

Il faut affranchir la lettre de demande & le port de l'argent.

NOUVEAU  
THÉÂTRE  
[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)  
ALLEMAND.

PAR MM. FRIEDEL  
ET DE BONNEVILLE.

---

DIXIÈME VOLUME.

---



A P A R I S.

---

M. DCC. LXXXIV.

*Avec Approbation & Privilège du Roi.*

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)



[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

M I S S

SARA SAMPSON,

*TRAGÉDIE*

EN CINQ ACTES.

ET EN PROSE.

PAR

GOTTHOLD EPHRAIM LESSING,

( 1755. )



## PERSONNAGES.

**SIR WILLIAM SAMPSON.**

**MISS SARA**, sa Fille.

**MELLEFONT.**

**MARWOOD**, ancienne Maitresse de Mellefont.

**ARABELLA**, jeune enfant, Fille de Marwood.

**WAITWELL**, vieux Domestique de Sampson.

**NORTON**, Valet de Mellefont,

**BETTY**, Fille-de-Chambre de Sara.

**HANNAH**, Fille-de-Chambre de Marwood.

**UN AUBERGISTE**, & quelques autres Person-  
nages.



M I S S

SARA SAMPSON,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

*Un grand Sallon d'Auberge.*

SCENE PREMIERE.

Sir WILLIAM SAMPSON & WAITWELL,  
*en habits de voyage.*

Sir WILLIAM.

**I**CI ma fille? — Ici, dans cette misérable Auberge?

WAITWELL.

Aussi Mellefont l'a-t-il choisie pour sa demeure.

A iv

## 8 SARA SAMPSON,

Le méchant cherche toujours les ténèbres, parce qu'il est méchant. Mais quand il échapperoit aux regards du monde entier, le cri de la conscience est plus terrible que les malédictions de l'Univers indigné. — Ah voilà déjà que vous recommencez à pleurer, — Mylord, — mon Maître ! —

Sir W I L L I A M.

Laisse-moi pleurer, vieux & sensible serviteur. — Ou, peut-être, ne mériterait-elle pas mes larmes ?

W A I T W E L L.

Ah ! Elle mérite vos larmes, fussent des larmes de sang !

Sir W I L L I A M.

Laisse-moi donc pleurer ?

W A I T W E L L.

Être ainsi séduite, la meilleure, la plus belle, la plus innocente enfant que le soleil ait jamais éclairée. — Ah Sara ! Sara ! — Je t'ai vu naître, je t'ai vu grandir, je t'ai cent fois porté dans ces bras que voici, quand tu n'étois encore qu'une enfant, — sur ces pauvres bras, j'ai admiré ton sourire, ces mots heureux que je n'entendois pas. — Dans tous ses traits enfantins brilloit l'aurore d'une intelligence céleste, d'une bienfaisance, d'une.....

# TRAGÉDIE.

9

Sir W I L L I A M.

Oh ! — ne parles plus. — Le présent ne déchire-t-il pas assez mon cœur ? Tous les tourmens de l'enfer sont dans mon cœur. Veux-tu les irriter encore par le souvenir d'un bonheur qui n'est plus ? — Si tu veux me rendre service, ose changer de langage, me blâmer, me faire un crime de ma tendresse ; grossis à mes yeux le crime de ma fille ; remplis - moi, si tu peux, d'indignation, allume encore ma vengeance, & que je maudisse son lâche séducteur ; dis que Sara ne fut jamais vertueuse, puisqu'elle a si facilement cessé de l'être ; dis qu'elle ne m'a jamais aimé, puisqu'elle m'a secrètement abandonné.

W A I T W E L L.

Si je disois cela, je dirois un mensonge, un mensonge méchant, un horrible mensonge. Bientôt à mon lit de mort je pourrois me rappeler ce mensonge, & moi, pauvre vieillard, je mourrois donc désespéré. — Non, Sara, tu as aimé ton Pere. — Oh oui, oui ! tu l'aimes encore. — Si vous vouliez seulement en être convaincu, dès aujourd'hui je la revois encore dans vos bras.

Sir W I L L I A M.

C'est cela seul dont je veux être convaincu.

## 10 S A R A S A M P S O N ,

— Je ne puis plus vivre sans elle ; elle est l'appui de ma vieillesse , & si elle n'aide point à adoucir les derniers jours qui me sont comptés, qui donc les adoucira ? Si elle m'aime encore , la faute est oubliée. C'est la faute d'un cœur sensible , & la fuite est son repentir, De tels crimes valent mieux que des vertus contre nature. — Mais je le sens , Waitwell , je le sens , quand ce crime seroit un crime , un crime *prémédité* , — je lui pardonnerois encore. — J'aime encore mieux être aimé d'une fille coupable , que de n'avoir pas de fille qui m'aime.

W A I T W E L L .

Effuyez vos larmes , mon bon Maître. J'entends quelqu'un venir. C'est l'Hôte sans doute qui vient nous recevoir.



### S C E N E I I .

L'AUBERGISTE, LES PRÉCÉDENS.

L' H Ô T E .

**D**E si bonne heure , Messieurs , de si bonne heure ? — Bon jour ! Waitwell , bon jour. — Vous avec donc roulé toute la nuit ? — Est-ce là ce Monsieur dont tu m'as parlé hier ?

W A I T W E L L.

C'est lui-même, & d'après nos conventions, j'espère que tu. . . . .

L' H Ô T E.

Monseigneur, je suis tout entier à votre service. Que je sache ou non ce qui vous amène, & pourquoi vous desirez n'être pas connu; peu m'importe. Notre devoir, à nous, est de prendre notre argent, & de laisser faire à nos Hôtes ce que bon leur semble. Waitwell m'a bien dit que vous vouliez un peu observer l'étranger, qui depuis quelques semaines, demeure chez moi avec la jeune femme; mais j'espère que vous n'avez pas dessein de lui faire de la peine. Vous donneriez une belle renommée à cette maison-ci, il y en a qui n'y reviendroient plus. Nous sommes obligés, nous autres, de vivre de toutes sortes de gens.

Sir W I L L I A M.

Ne craignez rien; conduisez-moi à l'appartement que Waitwell a retenu pour moi. Je n'ai que de bonnes intentions.

L' H Ô T E.

Je ne demande pas à savoir les secrets de Monseigneur. La curiosité n'est certainement pas mon

12 S A R A S A M P S O N ,

défaut. J'aurois pu savoir, par exemple, il y a long-temps, quel est cet étranger que Monseigneur veut observer, mais je n'ai pas voulu. J'ai bien débrouillé qu'il doit avoir enlevé la jeune personne. — La bonne petite femme, ou ce qu'elle est enfin, reste tout le jour enfermée dans sa chambre, & pleure.

Sir W I L L I A M .

Et pleure ?

L' H Ô T E .

Et pleure ! — Mais vous, Monseigneur, vous pleurez ? Il faut que cette jeune personne vous intéresse. — Vous ne seriez pas....

W A I T W E L L .

Ne le retiens pas ici plus long-temps.

L' H Ô T E .

Venez. Il n'y aura qu'un simple mur entre vous & la jeune personne qui vous touche de si près, & qui peut être.....

W A I T W E L L .

Tu veux donc tout savoir. —

L' H Ô T E .

Non, Waitwell. — Je ne veux rien savoir.

W A I T W E L L.

Conduis-nous donc à notre appartement, avant que toute la maison ne soit éveillée.

L'HÔTE.

Voudriez-vous avoir la bonté de me suivre,  
Monseigneur? ( *Ils sortent.* )



S C E N E I I I.

*La Chambre de Mellefont.*

MELLEFONT, ensuite NORTON.

MELLEFONT, *ses habits en désordre, sur un fauteuil.*

ENCORE une nuit que toutes les horreurs de la torture n'auroient pu rendre plus cruelle! — (*Il appelle:*) Norton — Hâtons-nous, que je voie une figure humaine. Si je restois plus long-temps seul avec ma pensée, elle pourroit me conduire trop loin. — Hé Norton! Il dort encore. — Mais ne suis-je pas cruel de ne pas laisser dormir ce pauvre serviteur? Qu'il est heureux! — Non, je ne veux pas qu'un homme autour de moi soit heureux. — Norton,

14 SARA SAMPSON,

NORTON arrivant. 1

Monsieur.

MELLEFONT.

Habillez-moi. — Oh point d'humeur. Quand je pourrai dormir, je te permettrai de dormir. — Si tu méconnois tes devoirs, aie du moins pitié de moi.

NORTON.

Pitié? pitié de vous? Je fais mieux où placer la pitié.

MELLEFONT.

Où donc?

NORTON.

Laissez-vous habiller, & ne m'interrogez pas.

MELLEFONT.

Bourreau! Tes reproches se réveillent donc avec les remords de ma conscience. — Je t'ai entendu. Je sens ce qui épuise ta pitié. — Mais je lui rends justice & à moi aussi. — Tu as raison, — sois sans pitié pour moi, — maudis-moi dans ton cœur; mais tu dois aussi te maudire.

NORTON.

Et moi aussi?

MELLEFONT.

Ne fers-tu pas un malheureux que la terre ne devroit plus porter, & n'es-tu pas le complice de ses crimes ?

NORTON.

Complice de vos crimes ?

MELLEFONT.

Tu as gardé le silence.

NORTON.

Je vous entends ! Dans le délire de vos passions un mot m'eut coûté la vie. — Et d'ailleurs, lorsque j'eus appris à vous connoître, ne vous trouvé-je pas si corrompu, qu'il ne me restoit aucune espérance de me faire entendre — Quelle vie n'avez-vous pas mené dès le premier instant où je suis entré à votre service ? A quels gens vous ai-je vu sacrifier une fortune immense, qui vous eut applani la route des honneurs ? — A la société la plus vile, — à une bande de brigands, de joueurs, de tapageurs de nuits, — je les nomme ce qu'ils étoient, les titres de Chevaliers & de Comte ne m'en ont jamais imposé. Et votre commerce honteux avec les femmes perdues, & sur-tout avec cette infâme Marwood. —

Et je la regrette encore cette vie affreuse. Au prix de la vie que je mene, ce seroit encore une vie innocente. — Je dissipois ma fortune ; eh bien, la punition suit toujours le crime, & je sentirai assez tôt tout ce que l'indigence a de plus dur & de plus avilissant. Je voyois des femmes perdues, il est vrai ; mais j'étois plus souvent séduit que je ne séduisois, & même celles que je séduisois vouloient être séduites. — Je n'avois pas-là sur mon cœur le remords d'avoir avili la vertu. — Je n'avois point encore précipité l'innocence dans un abîme de malheur ; je n'avois point encore arraché une Sara du sein d'un Pere chéri, je ne l'avois pas encore entraînée sur les pas d'un misérable qui ne s'appartenoit plus ; je n'avois pas..... Qui vient déjà si matin me trouver ?



SCENE

## SCÈNE IV.

BETTY, MELLEFONT, NORTON.

NORTON.

C'EST Betty.

MELLEFONT.

Déjà levée, Betty ? Que fait ta Maîtresse ?

BETTY *sanglotant.*

Que voulez-vous qu'elle fasse ? Il y avoit long-temps que minuit étoit sonné, lorsqu'enfin je l'ai déterminée à se mettre au lit. Je l'ai vue s'assoupir quelques instans ; mais Dieu, Dieu, quel doit avoir été son sommeil ! — Soudain elle s'éveille effrayée, s'élançe de son lit, se précipite dans mes bras, avec des cris, comme une infortunée que poursuivent des assassins. — Tout son corps trembloit, une sueur froide rouloit sur son visage pâle. — J'ai tout employé pour la calmer ; & jusqu'au jour, palpitante, silencieuse, elle ne m'a répondu que par des larmes ; — maintenant elle me renvoie à chaque minute écouter à votre porte si vous êtes levé. Elle veut vous parler.

Tome X.

B

28 S A R A S A M P S O N ,

Vous seul pouvez la consoler. Rassurez-là donc, Mylord, par pitié, je vous en prie. Mon cœur se brisera si elle continue à tant se tourmenter.

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

M E L L E F O N T .

Va, Betty, dis-lui, que dans un instant je suis chez elle.

B E T T Y .

Non, c'est elle qui veut venir vous trouver.

M E L L E F O N T .

Dis-lui donc que je l'attends. — Ah!



S C E N E V .

MELLEFONT, NORTON.

N O R T O N .

**D**IEU, la pauvre enfant!

M E L L E F O N T .

Qui veux-tu donc attendrir par cette exclamation? Vois sur ma joue la première larme que j'ai versé depuis mon enfance. — Mauvais présage pour une infortunée qui cherche des consolations. — Et pourquoi les chercher près de moi?

Mais — où les chercheroit-elle ? — Effuyons nos larmes. — Où donc est cet insensible courage qui voyoit un bel œil pleurer. Pas un mot du cœur, & je favois paroître *ce que je voulois* qu'on me crût. Qu'est devenu cet art heureux de feindre ? — Voici que je l'attends, elle versera des larmes *irrésistibles*. — Interdit & confus, je serai là devant elle, comme un coupable qui vient d'être condamné. Conseille-moi donc : que lui dirai-je ? que *dois-je faire ?* —

N O R T O N.

Ce qu'elle demandera.

M E L L E F O N T.

Ce seroit donc un nouveau trait de sçuanté. Elle blâme sans prudence le retard d'une cérémonie qui, dans les circonstances où nous sommes, ne peut se faire dans ce Royaume sans nous perdre pour toujours.

N O R T O N.

Sortons-en donc. Que tardons-nous ? — Pourquoi toujours attendre un lendemain ? Reposez-vous sur moi de ce départ, & demain vous serez embarqué. Peut-être que tous ses chagrins ne la suivront pas sur les mers ; peut-être qu'il en restera une partie sur ces rivages, & que dans un autre pays. . . .

B ij

20 SARA SAMPSON,

MELLEFONT.

Je l'espere aussi. — Paix, — la voici ! Comme  
le cœur me bat !



SCENE VI.

SARA, MELLEFONT, NORTON.

MELLEFONT *allant au-devant d'elle.*

**V**ous avez eu, chere Sara, une nuit bien  
agitée.

SARA.

Ah Mellefont, si ce n'étoit qu'une nuit agitée !

MELLEFONT *à Norton.*

Laisse-nous.

NORTON *en sortant.*

Non, je ne voudrois pas rester, quand on me  
paieroit chaque minute au poids de l'or.



## SCÈNE VII.

MELLEFONT, SARA.

MELLEFONT.

**V**ous êtes foible, chere Miss, allons, asseyez-vous.

SARA *s'assied.*

Je vous trouble de grand matin, & me pardonnerez-vous de recommencer ma plainte avec le jour ?

MELLEFONT.

Chere Miss, chere Sara, je vous entends, encore un jour nous éclaire, & je n'ai pas mis fin à vos plaintes, vous ne pouvez me pardonner.

SARA.

Que ne vous pardonnerois-je pas ! Vous savez ce que je vous ai déjà pardonné. — Mais la neuvieme semaine, Mellefont, la neuvieme semaine à commencé aujourd'hui, & cette malheureuse maison me voit toujours comme j'y suis entrée.

MELLEFONT.

Et vous doutez de mon amour ?

B iij

S A R A .

Moi, douter de votre amour ? Je fens trop mon malheur, je le fens trop, pour ofer m'arracher ma feule, ma derniere espérance.

M E L L E F O N T .

Le retard d'une vaine cérémonie, ma Sara, peut-il vous rendre si inquiète ?

S A R A .

Ah Mellefont, pourquoi faut-il que j'aie une autre idée de cette cérémonie. — Pardonnez à l'ame foible d'une femme. Cette cérémonie, ce me semble, renferme un consentement du ciel plus intime, plus sacré. Hier, hier au soir encore, je m'efforçai, mais en vain, d'adopter vos principes, & de chasser ces doutes de mon cœur ; car ce n'est pas la premiere fois que vous pensez qu'ils naissent de la méfiance. Après mille combats, j'étois même assez ingénieuse pour étourdir ma raison, lorsqu'au fond de mon cœur un tremblement s'est fait fentir, & ces raisonnemens entassés avec tant de peine, ont tout-à-coup été détruits. — Je dormois d'un paisible sommeil, — & je m'éveille épouvantée par des voix menaçantes, où pour me tourmenter, se joignoit encore le cri de mes remords. — Quels spectres, quels spectres hideux accouroient en foule m'effrayer. Je voudrois bien les prendre pour des songes !

MELLEFONT.

Avec un esprit aussi sage, ma Sara les prendroit-elle pour quelque chose de plus? — Ce ne sont là que des songes, chère Sara, rien que des songes. — Que l'homme est malheureux! Son Créateur ne lui a-t-il pas trouvé assez de tourmens dans *l'empire des réalités*, falloit-il pour les augmenter créer en son cœur un bien plus vaste empire de chimeres?

SARA.

N'accusez pas le ciel. Les illusions de la pensée dépendent de nous, & toujours conformes à nos actions, en sont toujours la punition ou la récompense : soyons bons, nous serons heureux! — Une cérémonie, une seule bénédiction qui nous sera donnée par un Ministre de paix au nom de la bonté, de la justice éternelle, peuvent rendre la paix à mon ame agitée. Balancerez-vous encore de faire un jour plutôt, par amour pour moi, ce que pourtant vous ferez un jour. Ayez pitié de moi. — Et quand je ne serois délivrée par là que des tourmens de ma pensée, songez que ces tourmens imaginaires ne sont pas moins des tourmens, & pour celle qui les ressent, de vrais tourmens! — Ah si je pouvois vous peindre. . . . la moitié seulement des terreurs de la nuit dernière! — Epuisée de larmes

B iv

& de gémissemens, mes seules occupations ! les paupieres à demi fermées, je tombai sur mon lit, foible, n'en pouvant plus. — La Nature vouloit se recueillir pour amasser de nouvelles larmes. — Je ne dormois pas encore d'un profond sommeil, lorsque tout-à-coup je me suis reconnue sur la pointe avancée d'un rocher escarpé. Vous marchiez devant moi, je vous suivois d'un pas chancelant & pénible, que de temps en temps vous souteniez d'un regard. — Et soudain, j'entends, derriere moi, une voix amie qui m'ordonne de m'arrêter. C'étoit la voix de mon Pere. — Malheureuse ! je ne puis donc rien oublier de lui ? Hélas, si sa mémoire lui rend d'aussi cruels services, s'il ne peut pas non plus m'oublier !... Mais — il m'a oubliée. — O consolation ! Quelle affreuse consolation pour ta Sara. — Suivez-moi bien, Mellefont ! — En me retournant pour chercher cette voix inconnue, le pied m'a glissé ; chancelante, j'allois rouler au fond de l'abîme, je me suis sentie retenue par une personne de mon sexe. — J'allois la remercier avec feu, — elle avoit déjà tiré un poignard caché dans son sein. Son bras armé se lève. — *Je t'ai sauvée pour te perdre.* — Ah ! — Je me suis éveillée. Même éveillée j'ai senti tout ce qu'un coup mortel peut avoir de douloureux, sans rien sentir de ce

qu'il doit avoir d'agréable : oser espérer de voir mes tourmens finir avec ma vie.

MELLEFONT.  
www.libtool.com.cn

Chere Sara, je vous promets la fin de vos tourmens sans la fin de votre vie, qui seroit aussi la fin de la mienne. Oubliez le tissu effroyable d'un songe imposteur.

SARA.

La force de l'oublier ? Je l'attends de vous. Que ce soit amour ou séduction, le bonheur ou le malheur qui m'ait jettée entre vos bras, dans mon cœur je suis à vous, & je ferai à vous pour amais. Mais je n'y suis pas encore aux yeux de ce Juge qui a menacé de punir toute défobéissance à ses loix.

MELLEFONT.

Que tout son courroux tombe donc sur moi seul.

SARA.

Qui peut tomber sur vous sans me frapper ? —N'allez pas mal interpréter mes vives instances. Une autre femme qui, par une faute semblable auroit perdu son honneur, ne voudroit peut-être d'un lien légitime, que pour en recouvrer une partie. Moi, Mellefont, je n'y pense pas, car je ne veux

plus connoître d'autre honneur que l'honneur de vous aimer. Ce n'est pas pour le monde, c'est pour moi que je veux vous être unie ; & alors, je consens volontiers de porter la honte de ne l'être pas. Ne me déclarez point votre épouse si vous ne le voulez pas. Faites-moi passer pour ce que vous voudrez. Je ne porterai point votre nom. Vous tiendrez notre union aussi secrète que vous le croirez utile, & je veux en être à jamais indigne, si je pouvois un jour concevoir la pensée d'en retirer un autre avantage que la paix du cœur.

M E L L E F O N T .

Arrêtez, ou il faut que je meure a vos yeux. Que je suis malheureux de n'avoir pas le courage de vous rendre plus malheureuse ! — Songez que vous avez promis de vous laisser conduire, pensez qu'il est de mon devoir de lire pour vous dans l'avenir. — Il faut qu'en ce moment je sois sourd à vos plaintes, si je ne veux pas un jour en entendre de plus douloureuses. Auriez-vous donc oublié ce que je vous ai répondu tant de fois pour ma justification.

S A R A .

Je n'ai rien oublié, Mellefont. Je fais que vous voulez ménager un héritage. — Vous voulez

sauver des biens de la terre pour en perdre peut-être de plus précieux.

MELLEFONT.  
www.libtool.com.cn

Ah Sara ! si tous les biens de la terre vous étoient aussi assurés que ceux du ciel le sont à votre vertu....

SARA.

A ma vertu ? — Ne prononcez pas ce mot. Qu'il étoit doux à mon oreille. — Il m'effraie aujourd'hui comme un coup de tonnerre !

MELLEFONT.

Faut-il donc, pour prétendre à la vertu, n'avoir commis aucune faute ? Une seule erreur a-t-elle des suites si funestes, qu'elle anéantisse tant de jours irréprochables ? Il n'y a donc pas un homme vertueux, la vertu n'est donc plus qu'un fantôme qui se fond dans les airs, alors qu'on s'applaudit de l'avoir enfin embrassé. Ce n'est donc pas un être sage qui a mesuré nos devoirs à nos forces, c'est donc pour nous punir qu'il nous a fait naître. — Il ne seroit donc pas... Je frémis des conséquences affreuses où vous entraînez votre foiblesse. — Non, Sara, vous êtes toujours la vertueuse Sara, qui n'avoit point encore eu le malheur de me connoître. Si vous êtes si sévère envers

28 S A R A S A M P S O N ,

vous-même, de quels yeux donc me voyez-vous ?

S A R A .

Des yeux de l'amour, Mellefont.

M E L L E F O N T .

Je vous conjure donc , par cet amour , par cet amour généreux , plein d'indulgence , je vous en conjure à genoux , — rassurez-vous , ayez seulement encore quelques jours de patience.

S A R A .

Quelques jours ! — Qu'un jour est long !

M E L L E F O N T .

Maudit héritage. Maudit caprice d'un parent en délire , qui me prive de tous ses biens , si je n'épouse une femme qui me hait autant que je la hais ! Cruels tyrans de nos volontés , que tous les malheurs , que tous les crimes où nous entraînent votre violence , retombent sur vous. — Encore si je pouvois renoncer à ce vil héritage. — Tant que ma fortune a suffi à mes besoins , je l'ai dédaigné , je n'y ai pas même pensé ; mais aujourd'hui , aujourd'hui que je voudrois posséder tous les trésors pour les déposer aux pieds de ma Sara , aujourd'hui qu'il faut bien que je songe à la faire paroître dans le monde selon son rang , voilà ma dernière ressource. —

S A R A.

Qui vous manquera peut-être encore !

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)  
M E L L E F O N T.

Pourquoi toujours si ingénieuse à vous alarmer.  
— Non, — cette femme n'est pas éloignée à consentir à un partage, elle y est même intéressée; car la succession n'appartient ni à l'un ni à l'autre, & puisqu'elle ne peut jouir avec moi de tout l'héritage, elle consent me rendre libre si je lui en cede la moitié. J'attends d'heure en heure la conclusion de cette affaire, sans ce retard, nous ne serions plus ici. Dès que j'aurai sa réponse, nous ne resterons pas une minute de plus, & nous passerons en France, où vous trouverez, chere Sara, de nouveaux amis, qui jouissent déjà en espérance du plaisir de vous voir & de vous aimer. Ces nouveaux amis seront témoins de notre union.

S A R A.

Ils seront témoins de notre union ? — Cruel !  
— Cette union ne se fera donc pas dans ma patrie ?  
— Je quitterai donc ma patrie en criminelle ?  
En criminelle ! & vous croyez que j'aurois assez de courage pour me confier à la mer ? Il me faudroit un cœur plus tranquille ou plus endurci dans

le crime , pour voir avec indifférence , un seul instant , une foible planche entre ma perte & moi. Dans chaque vague bondissant vers mon vaisseau , je verrois la mort s'élançer pour me saisir : dans le frémissent des voiles , dans le siffement des vents , j'entendrois les malédictions des montagnes paternelles , & le moindre nuage seroit un jugement de sang prêt à fondre sur ma tête. — Non , Mellefont , vous ne pouvez pas être si barbare. — Si je puis supporter le fardeau de la vie jusqu'à cette heureuse nouvelle , vous ne devez pas regarder à un jour de plus que nous resterons ici. Il faut que ce même jour , vous me fassiez oublier les tourmens de tous les jours que j'ai passés ici dans les larmes. — Il faut que ce jour soit le jour sacré. — Ah ! quel est ce jour qui sera sacré. —

M E L L E F O N T .

Vous ne pensez donc pas à cette solemnité , que nous ne pouvons ici donner à notre union.

S A R A .

Une action sainte n'a pas besoin de solemnité.

M E L L E F O N T .

Mais —

S A R A

Vous m'étonnez. Vous ne voudriez pas , j'es-

pere, insister<sup>4</sup> sur un prétexte si frivole.—Oh Mellefont, Mellefont ! Si je ne m'étois fait une loi inviolable de ne jamais douter de votre amour, cette circonstance... J'en ai trop dit, on pourroit croire que dans ce moment même j'en ai pu douter.

MELLEFONT.

Que le premier moment de vos doutes soit le dernier de ma vie. Ah Sara ! ai-je donc mérité que vous m'en fîssiez entrevoir la possibilité ? Les aveux que je n'ai pas craint de vous faire de mes égaremens passés ne m'ont pas, il est vrai, mérité votre estime ; mais ils devoient, ce me semble, vous inspirer de la confiance. Une Marwood, une enchanteresse m'avoit séduit par l'ivresse des sens que l'on prend si souvent pour l'amour, & qui l'est si rarement.—Je porterois encore la chaîne honteuse, si le ciel, qui a eu pitié de moi, n'eut pas jugé mon cœur pas tout-à-fait indigne de brûler d'un feu plus pur. — Je vous vis, Sara, & Marwood fut oubliée. — Mais qu'il vous en a coûté cher pour m'avoir reçu de ces mains impures ! — J'étois trop familier avec le crime, & vous le connoissiez trop peu. —

SARA.

N'y songeons plus. —



## SCENE VIII.

www.libtool.com.cn

NORTON, MELLEFONT, SARA.

MELLEFONT.

QUE veux-tu ?

NORTON.

J'étois là devant la porte, & l'on m'a remis cette lettre. Elle est à votre adresse, Monsieur.

MELLEFONT.

A moi ? Qui fait ici mon nom ? — (*Reconnoissant la main.*) Ciel !

SARA.

Vous avez pâli.

MELLEFONT.

Mais sans sujet, Miss, à ce que je vois ; je me trompois.

SARA.

Puisse cette lettre contenir tout ce que votre cœur desire !

MELLEFONT.

Je présume que c'est une lettre fort indifférente.

SARA.

S A R A.

On se contraint moins quand on est seul. Permettez-moi de me retirer.

M E L L E F O N T.

Quoi, vous soupçonneriez....

S A R A.

Je ne soupçonne rien, Mellefont.

M E L L E F O N T *la reconduisant.*

Je vous rejoins sur le champ, ma chere Sara.

S C E N E I X.

M E L L E F O N T, N O R T O N.

M E L L E F O N T *regardant encore sa lettre.*

J U S T E Dieu!

N O R T O N.

Malheur à vous, s'il n'est que juste.

M E L L E F O N T.

Est-il possible? — Je revois cette main maudite, & tout mon sang n'est pas glacé? Est-ce

*Tome X.*

C

elle ? N'est - ce pas elle ? Pourquoi douter ? C'est elle ! Ah , mon ami , une lettre de Mar-wood ! Quelle furie lui a révélé mon séjour ? Que me veut-elle encore ? — Va , cours , partons sur l'heure — Non , reste. — Peut-être ce départ n'est-il pas nécessaire. — Irritée par mes derniers affronts , peut-être me rend elle ici mépris pour mépris. Tiens , ouvre sa lettre , lis. — Je n'ai pas la force de l'ouvrir.

N O R T O N *lit.*

« Le nom que vous trouverez au bas de cette » page , Mellefont , si vous daignez y réfléchir , » vous en dira plus qu'une très-longue lettre. » —

M E L L E F O N T .

Je le maudis ton nom ! Puissé-je ne l'avoir pas entendu ! — Puisse-t-il être effacé du livre des vivans !

N O R T O N *continue.*

« Mes pénibles recherches pour découvrir votre » demeure , ont été bien adoucie par l'amour. »

M E L L E F O N T .

L'amour ? Elle a blasphémé ! Tu profanes un nom consacré à la vertu.

N O R T O N *continue.*

» Il a fait plus. . . .

MELLEFONT.

Je frémis. —

NORTON.

» *Il m'a fait suivre vos pas.* —

MELLEFONT.

Traître, que dis-tu là? — (*Il lui arrache la lettre, & lit.*) « *Il m'a — fait suivre vos pas.*  
 » — *Je suis ici.* — *Il dépend de vous de — pré-*  
 » *venir ma visite — par la vôtre.* MARWOOD. »

Quel coup de foudre! Elle est ici? — Où est-elle? — Quelle audace! Tu le payeras de ta vie!

NORTON.

De sa vie? Un regard & vous tombez à ses pieds. Songez bien à ce que vous allez faire. Si vous lui parlez, Sara est perdue.

MELLEFONT.

Malheureux que je suis! — Non, — il faut que je lui parle. — Elle oseroit me poursuivre jusques dans les bras de Sara, & la choisiroit pour sa victime.

NORTON.

Mais, Monsieur. . .

C ij

## MELLFONT.

En voilà assez. Voyons (*en lisant sa lettre*)  
si elle a indiqué sa demeure. La voici. Viens,  
conduis-moi.

*Fin du premier Acte.*





www.libtool.com.cn

## ACTE II.

*Dans un autre Hôtel garni, la Chambre  
de Marwood.*

### SCÈNE PREMIÈRE.

MARWOOD *en négligé*, HANNAH.

MARWOOD.

**B**ELFORD a bien remis ma lettre en main sûre,  
Hannah ?

HANNAH.

En main sûre.

MARWOOD.

A lui-même ?

HANNAH.

A son Domestique.

MARWOOD.

Je brûle. — Je ne peux pas attendre quel en  
fera l'effet. — Ne me trouves-tu pas un peu agitée,

C iij

Hannah? — Je crois l'être en effet. — Le perfide!  
— Cependant calmons-nous, craignons que  
ma colere ne me trahisse. Indulgence, amour,  
prieres, voilà mes seules armes, ou je ne fais  
plus en triompher.

H A N N A H.

Si cependant son cœur endureci...

M A R W O O D.

S'il osoit... Oh alors, ce n'est plus colere,  
— c'est Marwood dans sa fureur. — Hannah! Je  
sens déjà que je voudrois que cela fût pour me  
venger.

H A N N A H.

Remettez-vous donc. Dans l'instant même il  
peut entrer.

M A R W O O D.

Viendra-t-il? Pourvu qu'il ne m'attende pas  
chez lui de pied ferme. — Mais fais-tu bien,  
Hannah, sur quoi je fonde ma plus forte espé-  
rance, de l'arracher à son nouvel amour? sur notre  
Bella.

H A N N A H.

Il est vrai, cet aimable enfant est son idole, &  
vous ne pouviez avoir une idée plus heureuse que  
de l'amener avec vous.

M A R W O O D.

Quand son cœur seroit insensible au doux langage d'un ancien amour, il entendra du moins le cri de la nature. Dernièrement il arracha cet enfant de mes bras, sous un prétexte spécieux de lui préparer ailleurs une éducation plus soignée ; & si j'ai pu la tirer des mains de la femme qui en étoit chargée, ce n'est que par ruse. Il avoit payé d'avance plusieurs années ; & la veille même de sa fuite, il avoit donné des ordres précis de ne pas la faire voir, sous aucun prétexte, à une certaine Marwood, qui *peut-être* pourroit venir & se diroit la mère de cet enfant. Je sens par cet ordre, toute la différence qu'il a mise entre la fille & la mère. Il regarde Arabella comme une partie précieuse de lui-même, & moi, comme une femme vile, qui l'a rassasié de ses faveurs, jusqu'au dégoût.

H A N N A H.

Quelle ingratitude !

M A R W O O D.

'Ah — Hannah ! — L'ingratitude suit toujours ces bienfaits, dont toute la reconnoissance d'un cœur sensible ne pourroit payer le prix. — Pourquoi lui prodiguer aussi tant de faveurs ? N'aurois-je pas dû prévoir qu'elles devoient

C iv

40 S A R A S A M P S O N ,

perdre de leur prix. Que leur valeur dépend de la difficulté de les obtenir , & qu'elle diminue avec ces charmes , que la main du temps efface d'un trait infensible , mais sûr.

H A N N A H .

O Madame, vous êtes loin encore d'avoir à craindre cette main redoutable. Je trouve que votre beauté, cette fleur de jeunesse est si peu flétrie, que même elle ne brille pas encore de tout son éclat ; & si vous le vouliez, un regard enchaîneroit tous les jours à vos pieds un nouvel amant.

M A R W O O D .

Tais-toi, Hannah. Tu me flattes dans une circonstance qui me rend toute flatterie suspecte. Comment oser se promettre de nouveaux triomphes, quand on n'a pas assez de forces pour conserver d'anciennes conquêtes.



## SCÈNE II.

UN DOMESTIQUE, MARWOOD,  
HANNAH.

LE DOMESTIQUE.

**M**ADAME, on voudroit avoir l'honneur de vous parler.

MARWOOD.

Qui?

LE DOMESTIQUE.

C'est, je crois, le jeune Seigneur chez lequel j'ai porté la lettre de Madame, car il est suivi du Domestique à qui je l'ai remise.

MARWOOD.

Mellefont ! — Vite, fais le monter ! (*Le Domestique sort.*) Oh Hannah, le voici enfin ! Comment le recevoir ? Que lui dire ? Quel air prendrai-je ? Celui-ci est-il assez tranquille ? Regarde-moi donc.

HANNAH.

Rien moins que tranquille.

MARWOOD.

Mais celui-là ?

42 S A R A S A M P S O N ,

H A N N A H .

Donnez - lui plus de graces.

www.libMol.com  
M A R W O O D .

Comme cela , donc ?

H A N N A H .

C'est encore triste !

M A R W O O D .

Ce souris m'iroit-il ?

H A N N A H .

Parfaitement , — un peu plus d'abandon. Le  
voici. —



### S C E N E I I I .

MELLEFONT , MARWOOD , HANNAH .

MELLEFONT *entre d'un air farouche.*

**H**A , Marwood !

MARWOOD *vole à sa rencontre les bras ouverts  
& comme enivrée d'amour.*

Ah , Mellefont ! —

MELLEFONT à part.

L'enchanteresse ! quel regard !

MARWOOD.

Que je vous embrasse, ami perfide, mais toujours cher. — Partagez donc ma joie. — Pourquoi vous arracher à mes transports ?

MELLEFONT.

Marwood, je m'attendois à un autre accueil.

MARWOOD.

A un autre accueil ? à plus d'amour, peut-être ? à plus d'ivresse ? — Je suis bien malheureuse de ne pouvoir exprimer ce que je sens. — Voyez, Mellefont, voyez-vous que la joie a aussi ses larmes, — les voici qu'elles coulent sur mes joues, ces larmes de la plus douce volupté. — Mais hélas... Larmes perdues, sa main ne vous sèche plus.

MELLEFONT.

Le temps n'est plus, Marwood, où ces discours étudiés m'auroient séduit. Je n'y crois plus, quittez ce langage. Je suis venu pour entendre vos derniers reproches, & pour y répondre.

MARWOOD.

Des reproches ? Quel reproche aurois-je à vous faire, Mellefont ? Aucun.

MELLEFONT.

Alors, vous auriez pu vous épargner un pénible voyage.

MARWOOD.

Cher ami, quel singulier caractère vous avez. Pourquoi donc vouloir me forcer à vous parler d'une bagatelle que je vous ai pardonnée au moment même où je l'ai sue. Une infidélité passagère où votre cœur n'a point de part, mériterait-elle des reproches? Venez, je veux en plaisanter avec vous.

MELLEFONT.

Vous vous trompez; mon cœur n'a jamais eu tant de part à toutes nos intrigues. — Je n'ose encore y penser sans horreur.

MARWOOD.

Votre cœur, Mellefont, est bon, mais bien jeune encore. Il se laisse tout persuader, tout ce qui plaît à votre imagination de lui persuader. — Croyez-moi donc; je le connois mieux que vous. Si votre cœur n'étoit pas sensible, fidele, aimant, prendrais-je tant de peine à le conserver?

MELLEFONT.

A le conserver? Vous ne l'avez jamais possédé, vous dis-je.

MARWOOD.

Et moi, je vous dis, qu'il est encore à moi tout entier.

MELLEFONT.

Marwood en posséder une partie ! je l'arracherois de mon sein à vos yeux.

MARWOOD.

Vous arracheriez donc aussi le mien, & alors nos cœurs sentiroient-ils cette union si douce, qu'ils ont tant de fois cherchée sur nos lèvres, cette jouissance délicieuse de palpiter ensemble, de se confondre.

MELLEFONT *à part.*

Oh serpent ! — Fuyons, ou je suis perdu. Dites-moi, Marwood, mais en peu de mots, pourquoi vous m'avez suivi ? Qu'exigez-vous de moi ? — Plus de sourire, plus de regards étudiés, où je crains, — où tu entasses tous les charmes, toutes les horreurs de la séduction.

MARWOOD *avec amitié.*

Ecoute, cher Mellefont, je sens tout ce que on cœur éprouve. — Le feu des passions te dévore. — Eh bien, il s'éteindra. — S'y op-

opposer, seroit folie. — C'est en soufflant sur le feu qu'il se hâte de se consumer & de s'éteindre. Ce qui l'allume le détruit. Peux-tu m'accuser de jalousie, petit inconstant, quand des charmes plus attirans que les miens t'ont quelquefois arraché de mes bras? — T'ai-je défendu jamais ces amours de passage, où j'ai toujours plus gagné que perdu? Tu revenois brûlant d'une flamme nouvelle dans ces bras où toujours je t'enchaînai par des liens si doux! As-tu jamais senti le poids de mes fers? Nai-je pas toujours eu ta confiance, lors même que tu n'avois à me confier que les faveurs de mes rivales? — Pourquoi donc penses-tu que je veuille te montrer un caprice aujourd'hui où je commence à perdre mes droits, si— déjà même, depuis long-temps, je ne les ai perdus? Si tes feux pour la belle Villageoise ne sont pas encore éteints; si tu es encore dans la fièvre de l'amour; si tu ne peux encore te priver de sa jouissance, qui t'empêche d'en jouir? Jouis. Faut-il pour cela des projets insensés? faut-il fuir du Royaume avec elle?

## M E L L E F O N T.

Non, Marwood, vous ne démentez point votre caractère, dont je n'ai jamais si bien connu la noirceur! Dans les doux entretiens de la plus vertueuse amie, j'ai enfin appris à distinguer l'amour de la volupté.

Ah ! ta nouvelle maîtresse est donc une fille à grands principes, à beaux sentimens ? Il faut que, vous autres hommes, vous ne sachiez pas même ce que vous desirez. Tantôt c'est un langage effronté, un souris libertin qui vous plaisent en nous, & tantôt nous vous séduisons, en ne parlant que de vertu, en paroissant avoir tous les sages sur notre langue. Ce qu'il y a de malheureux, c'est que bientôt l'un & l'autre vous ennuie. Que nous aimions, que nous détestions le monde, folles ou raisonnables, vertueuses ou coquettes, n'importe, nous espérons toujours en vain de vous rendre constans. Ta belle & vertueuse.... Son tour viendra assez tôt. — Me permets-tu de faire un petit calcul ? — Tu es aujourd'hui dans l'accès le plus violent. — Je lui donne encore deux jours, mettons-en trois, c'est beaucoup. — Tu ne sentiras déjà plus qu'un amour assez tranquille, je mets encore huit jours. Les huit jours suivans, tu ne penseras plus que par hasard à ton amour. Il faudra donc t'en faire souvenir, & tu voudras bien encore le souffrir pendant huit jours. Déjà rassasié de t'en faire souvenir, tu te verras entraîné si promptement vers la plus froide indifférence, que je n'ose pas même te compter huit jours pour ce dernier changement. — Voilà donc

48 S A R A S A M P S O N ,

en tout , à-peu-près un mois. Et ce mois là , Mellefont , je veux encore te le donner , avec grand plaisir ; mais tu permettras que je ne te perde pas de vue.

M E L L E F O N T .

En vain , Marwood , cherchez-vous toutes les armes que vous savez avoir toujours heureusement employé contre moi. Une résolution vertueuse me défend de vos caresses feintes & de vos ruses ingénieuses. Cependant je ne veux pas m'exposer plus long-temps à vos séductions. Je fors , je n'ai plus rien à vous dire ; mais sous peu de jours vous me ferez lié d'une manière qui vous ôtera toute espérance de me retenir jamais dans votre criminel esclavage. Vous avez assez vu ce qui me justifie , dans la lettre que je vous ai fait remettre avant mon départ.

M A R W O O D .

A propos , je suis bien aise que vous m'y fassiez penser à cette lettre. Dites-moi donc par qui vous l'aviez fait écrire ?

M E L L E F O N T .

N'est-ce pas moi qui l'ai écrite ?

M A R W O O D .

Cela n'est pas possible. A ce compte si détaillé ,

taillé, de je ne fais quelles sommes que vous prétendiez avoir dépensé avec moi ; j'ai d'abord reconnu l'insolence de quelque commis, & le sermon ennuyeux qui la termine, vous a sans doute été dicté par un Quakre. Je veux cependant vous y répondre sérieusement. Quant à l'article le plus intéressant, vous savez que tous les présens que vous m'avez faits sont encore là. Je n'ai jamais regardé vos billets de banque, ni vos diamans comme un bien à moi, vous me les avez confiés, j'ai tout apporté, je veux les remettre tous entre vos mains aujourd'hui.

MELLEFONT.

*Gardez-les tous, Marwood.*

MARWOOD.

Je n'en veux rien garder. Si je n'ai pas votre cœur, puis-je m'enrichir de vos dons ? Quand vous ne m'aimeriez plus, vous me devriez au moins cette justice de ne pas me confondre avec ces Courtisannes vénales, qui s'embarrassent fort peu si on les méprise, pourvu qu'elles reçoivent. Venez, Mellefont, & vous allez être aussi riche que vous le seriez peut-être si vous ne m'aviez pas connu, & peut-être plus riche.

MELLEFONT.

*Quel génie infernal a conjuré ma perte & parle*

*Tome X.*

*D.*

50 S A R A S A M P S O N ,

par ta bouche ? Une Marwood n'a point de sentimens si nobles.

M A R W O O D .

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

*Nobles*, dites-vous ? Je ne m'en trouve que juste. Non, Monsieur, non, je ne demande point que vous me teniez compte de cette action, qui ne me coûte rien. Vos moindres remerciemens ne feroient pour moi que des insultes. Ne voudroient-ils pas dire seulement : « Marwood, je » vous croyois une vile Courtisane, je vous remercie de n'avoir pas voulu me tromper, » comme vous en avez trompé tant d'autres ? »

M E L L E F O N T .

C'en est assez, Madame, ç'en est assez. Je suis, un funeste pressentiment menace de m'envelopper dans un combat de générosité, où je serois trop malheureux de succomber.

M A R W O O D .

Fuyez donc, mais emportez aussi tout ce qui pourroit renouveler en moi votre souvenir. Pauvre, méprisée, sans honneur & sans amis, je veux encore tenter de vous attendrir jusqu'à la pitié. Je ne vous montrerai dans la malheureuse Marwood qu'une infortunée qui a sacrifié pour vous, naissance, réputation, vertu, — sa conf-

cience ! Je ne veux que vous rappeler le souvenir du premier jour où vous m'avez vue , où vous m'avez aimée ; du premier jour où je vous vis , où je vous aimai : de ces mots incertains & timides , heureux aveu du plus ardent amour , que vous soupiriez palpitant à mes genoux ; de la première ivresse que je versai dans ton cœur par la douce assurance d'être payé de retour ; de ces regards si tendres que suivoient des baisers de feu ; du silence éloquent de nos ames , lorsque nos sens suspendus pour jouir nous devinions une palpitation du cœur , & que nous lisions dans un œil mourant d'amour nos plus secrètes pensées ; de l'attente dévorante des flots tremblans de la volupté ; de l'ivresse de ses plaisirs ; de la plénitude de la jouissance — du doux engourdissement de nos ames , de nos sens épuisés qui se recueilloient , qui se rallumoient encore pour des ravissemens nouveaux. — Je veux en un seul souvenir rassembler tous ces souvenirs ; & alors j'embrasserai tes genoux , & je ne cesserai de les presser contre mon cœur ; car j'implore la seule grace que tu ne peux me refuser , & que j'ose accepter sans rougir — la mort de tes mains.

M E L L E F O N T .

Cruelle ! — Ah je donnerois encore ma vie

D ij

52 S A R A S A M P S O N ,

pour vous. — Demandez-là, demandez-là; mais ne prétendez plus à mon amour. — Il faut que je vous abandonne, Marwood, ou je deviens l'horreur de la nature entière. Je ne suis déjà que trop coupable de rester ici pour vous entendre. Adieu! adieu!

M A R W O O D *le retient.*

Il faut que vous m'abandonniez? Et que voulez-vous donc que je devienne? Telle que je suis maintenant, je suis votre créature; faites donc ce qui convient à un créateur. Il n'ose retirer la main de son ouvrage que lorsqu'il veut l'anéantir. — Ah, Hannah, je le vois bien, mes prières sont trop foibles: va donc, amène-lui mon intercesseur, qui me rendra peut-être en un seul instant plus qu'il n'a jamais reçu de moi. (*Hannah sort.*)

M E L L E F O N T.

Quel intercesseur, Marwood?

M A R W O O D.

Ah! — Un intercesseur dont vous ne m'auriez privée que trop volontiers. La nature, par un chemin plus court, portera ses plaintes dans votre cœur. —

M E L L E F O N T.

Je frémis. — Vous auriez. ....

## SCÈNE IV.

ARABELLA, HANNAH, MELLEFONT,  
MARWOOD.

MELLEFONT.

QUE vois-je ? C'est elle ! — Marwood vous auriez osé. ....

MARWOOD.

Serois-je mere en vain ? — Viens ma Bella , viens, revois ici ton protecteur, ton ami, ton.... Ah que son cœur lui dise ce qu'il peut être de plus que ton protecteur, que ton ami.

MELLEFONT *détournant ses regards.*

Dieu ! que vais-je devenir ?

ARABELLA *s'approchant de Mellefont, inquiète & tremblante.*

Ah Monsieur, est-ce vous ? Êtes-vous notre Mellefont ? — Eh non, Madame, ce n'est pas lui. — Ne me regarderoit-il pas, si c'étoit lui ? Ne me presseroit-il pas sur son cœur ? Voilà ce qu'il faisoit autrefois ! Pauvre enfant que je suis ! Comment l'ai-je donc fâché, cet homme, lui, le plus cher

D iij

54 S A R A S A M P S O N ,  
des hommes, & qui m'avoit permis de me nommer  
sa fille ?

www.libtm.com.cn  
M A R W O O D .

Vous ne répondez rien , Mellefont ? Vous en-  
viez un regard à cette innocente enfant ?

M E L L E F O N T .

Ah ! —

A R A B E L L A .

Il a soupiré, Madame. Qu'a-t-il donc ? Pouvons-  
nous le soulager ? — Non pas moi ? ni vous non  
plus ? — Soupirons donc avec lui. — Ah voilà  
qu'il me regarde ! — Non , il détourne ses regards,  
il les souleve vers le ciel ! Que desire-t-il ? — Que  
demande-t-il au ciel ? Puisse-t-il lui accorder tous  
ses vœux , dût-il me refuser toujours.

M A R W O O D .

Va, mon enfant , va ; tombe à ses genoux. Il  
veut nous abandonner , & nous abandonner pour  
toujours.

*ARABELLA aux genoux de Mellefont.*

M'y voici déjà. — Vous , nous abandonner ?  
Vous , nous abandonner pour toujours. — N'y a  
t-il pas déjà une petite éternité que nous sommes  
privées de vous ? Et nous en serions encore pri-  
vées ? Vous avez dit si souvent que vous nous

TRAGÉDIE. 55

aimiez. Est-ce qu'on abandonne ceux qu'on aime ? Il faut donc que je ne vous aime pas ; car je voudrois bien ne vous quitter jamais. Jamais, non jamais je ne veux vous quitter.

MARWOOD.

Je veux t'aider à le prier, mon cher enfant ; aide-moi donc aussi. — Eh bien, Mellefont, voyez-moi, je tombe à vos pieds. —

MELLEFONT *l'empêche de tomber à ses genoux.*

Marwood, Marwood ! — Enchanteresse ! — Et toi aussi, ma chère Bella ! (*Il relève Bella.*) Tu es aussi contre ton Mellefont ?

ARABELLA.

Moi, contre vous ?

MARWOOD.

Vous prenez un parti, Mellefont ? —

MELLEFONT.

Que je ne devrois pas prendre, Marwood ! que je ne devrois pas prendre.

MARWOOD *l'embrassant.*

Ah, ne fais-je donc pas que ton cœur honnête triomphe toujours du caprice de tes passions,

Div

36 SARA SAMPSON.

MELLEFONT.

Arrêtez. — Je suis déjà ce que vous desirez que je sois, *parjure, séducteur, ravisseur, assassin!*

MARWOOD.

Je sens bien que, séduit par une illusion, vous croirez être coupable ; mais bientôt vous reconnaîtrez que c'est moi qui vous ai empêché de l'être en effet. Faites seulement que vous reveniez avec nous.

ARABELLA *d'une voix caressante.*

Oh oui, faites cela !

MELLEFONT.

Revenir avec vous ? Le puis-je, donc ?

MARWOOD.

Rien de plus facile.

MELLEFONT.

Et ma Sara ?

MARWOOD.

Et votre Sara verra bien à se retrouver.

MELLEFONT.

Ha ! Marwood ! Ce mot, digne de toi, m'a

découvert ton cœur — Et moi , le plus vil des hommes , je ne rentre pas en moi-même ?

M A R W O O D.

Si vous aviez lu dans mon cœur , vous auriez vu qu'il sent pour elle une pitié vraie , que vous-même vous n'avez pas , Mellefont. Je dis une pitié vraie ; car la vôtre n'est qu'une pitié intéressée , une foiblesse. Vous avez d'ailleurs porté ces amours-là beaucoup trop loin. Qu'en homme habile dans l'art de séduire & connoissant bien notre sexe , vous ayez profité des avantages que vous donne sur une enfant crédule tous les artifices d'une longue expérience , & que vous n'ayez pu vous arrêter sans avoir atteint votre but : cela se conçoit , & se pardonne ; votre passion est votre excuse. Mais que vous ravissiez à un vieux Pere son unique enfant , que vous répandiez l'amertume & les ennuis sur le peu de jours qui lui restent à traîner au tombeau ! Ce bon vieillard ! que par un cruel plaisir vous brisiez les plus doux liens de la nature ; voilà , Mellefont , ce que vous ne pouvez pas excuser. Réparez donc votre faute autant qu'il est possible de la réparer. Rendez au vieillard une main douce pour essuyer ses larmes ; renvoyez une fille crédule , à la maison de son Pere , que vous ne devez pas rendre déserte , parce que vous l'avez déshonorée.

78 SARA SAMPSON,

MELLEFONT.

Il vous manquoit encore de soulever contre moi ma conscience! — Supposons raisonnable, juste même, ce que vous dites, ne faudroit-il pas que j'eusse un front d'airain pour le proposer à la malheureuse Sara?

MARWOOD.

Je veux donc vous avouer que j'ai déjà songé d'avance à vous épargner ces combats, toujours pénibles. Dès que j'ai découvert votre séjour, j'en ai fait secrètement avertir le vieux Sampson, qui dans les transports de sa joie, s'est mis tout de suite en marche. Je m'étonne qu'il ne soit pas encore ici.

MELLEFONT.

Que dites-vous?

MARWOOD.

Attendez tranquillement son arrivée, & ne prévenez sa fille de rien. Moi-même je ne veux pas vous arrêter plus long-temps. Rentrez chez elle, votre absence pourroit lui faire naître des soupçons. Cependant je me promets bien de vous revoir encore aujourd'hui.

MELLEFONT.

Oh Marwood! avec quels sentimens suis-je

entré chez vous , & dans quels sentimens faut-il que je vous quitte ! Un baiser ma chere Bella.

A R A B E L L A.

Celui-ci étoit pour vous ; un pour moi à présent. — Oh revenez bientôt , bientôt , je vous en prie. (*Mellefont sort.*)



S C E N E V.

MARWOOD, ARABELLA, HANNAH.

MARWOOD *poussant un profond soupir.*

VICTOIRE, Hannah ! mais une pénible victoire ! — Donne-moi ce fauteuil , je me sens si abattue ! — (*Elle s'assied.*) Il étoit temps qu'il se rendît , encore un instant , & je lui montrerois une autre Marwood !

H A N N A H.

Ah, Madame, quelle femme vous êtes ! Je voudrois bien voir celui qui pourroit vous résister.

M A R W O O D.

Il ne m'a que trop résisté ; & certainement , je ne lui pardonnerai pas de m'avoir presque laissé tomber à ses genoux.

50 S A R A S A M P S O N ,

A R A B E L L A .

Oh non ! il faut tout lui pardonner. C'est qu'il est si bon , si bon.....

M A R W O O D .

Taisez-vous , petite sotte.

H A N N A H .

Par où ne l'avez-vous pas attaqué ? Mais rien ne l'a plus touché , ce me semble , que l'offre si généreuse de lui rendre tous ses présens.

M A R W O O D .

Je m'y attendois bien. (*Souriant avec mepris.*)  
Ha , ha.

H A N N A H .

De quoi riez-vous , Madame ? Si vous n'aviez pas réellement dessein de lui rendre ses présens , vous avez beaucoup risqué. S'il vous eut prise au mot ?

M A R W O O D .

Laisse-moi donc ! Il faut savoir à qui l'on parle.

H A N N A H .

Vous m'étonnez ! — Jusqu'à ma charmante Bella , qui a joué son rôle à merveille , à merveille !

A R A B E L L A.

Comment donc cela? Pouvois-je lui parler autrement? Je ne l'avois pas vu depuis si long-temps. N'est-ce pas, Madame, que vous n'êtes pas fâchée que je l'aime tant? Je vous aime autant que lui, précisément tout de même. —

M A R W O O D.

Oui? Je veux bien te pardonner cette fois-ci de ne pas m'aimer plus que lui.

A R A B E L L A *sanglottant.*

Cette fois-ci?

M A R W O O D.

Mais tu pleures, je crois? Pourquoi pleurez-vous?

A R A B E L L A.

Ah non! je ne pleure pas. Ne vous fâchez pas, je vous en prie, car je veux vous aimer tant tous les deux, qu'il me sera impossible de vous aimer l'un ou l'autre davantage.

M A R W O O D.

Allons, allons.

A R A B E L L A.

Je suis bien malheureuse....

82 SARA SAMPSON,

MARWOOD.

Ne pleurez donc plus. — Qui est là ?



SCENE VI.

MELLEFONT, MARWOOD, ARABELLA,  
HANNAH.

MARWOOD

**P**OURQUOI donc revenez-vous si vite, Mellefont ? (*Elle se leve.*)

MELLEFONT *revenant.*

Je n'avois besoin que d'un instant pour revenir à moi-même.

MARWOOD.

Eh bien ? —

MELLEFONT.

Vous m'aviez étourdi, vous ne m'aviez point ému. J'ai reconnu tous vos artifices. Un autre air que l'air enivrant qu'on respire près de vous, m'a rendu assez de courage & de force pour arrêter mes pas sur le bord de l'abîme où j'allois tomber. Misérable que je suis, ne devois-je pas connoître les artifices d'une Marwood.

MARWOOD *avec impatience.*

Quel est donc ce langage !

MELLEFONT.

Le langage de la vérité, de l'indignation.

MARWOOD.

Doucement, Mellefont, où je prendrais à mon tour un autre langage.

MELLEFONT.

Je reviens, pour ne pas vous laisser jouir un instant d'une erreur, qui même à vos yeux, a dû me rendre méprisable.

ARABELLA *tremblante.*

Ah ! Hannah ! —

MELLEFONT.

Regardez-moi d'un œil étincelant de rage, plus vous affecterez un air de fureur, & moins j'aurai à craindre. — Est-il possible qu'entre une Marwood & une Sara, j'aie pu — oh ciel — un seul instant balancer ! — Lui préférer une Marwood ?

ARABELLA.

Ah Mellefont !

64 SARA SAMPSON,

MELLEFONT.

Ne trembles pas Bella. — C'est aussi pour vous que je suis revenu. Donnez-moi la main, Bella, ne craignez rien, suivez-moi. —

MARWOOD *les arrêtant tous deux.*

Qui doit-elle suivre, traître ?

MELLEFONT.

Son Pere. —

MARWOOD.

Misérable, apprends d'abord à connoître sa Mere !

MELLEFONT.

Je la connois. C'est l'opprobre de son sexe. —

MARWOOD *à Hannah.*

Emmene-là.

MELLEFONT *voulant l'arrêter.*

Restez, Bella.

MARWOOD.

Point de violence, Mellefont, ou...

(*Hannah & Arabella sortent.*)

⌘

SCENE

## SCÈNE VII.

www.libtool.com.cn

MELLEFONT, MARWOOD.

MARWOOD.

**E**NFIN nous voilà seuls. Redites-moi donc maintenant, si vous avez sincèrement formé la résolution de me sacrifier à une jeune insensée ?

MELLEFONT *avec amertume.*

Sacrifier ? Vous me rappelez qu'autrefois on sacrifioit aux Dieux des animaux impurs.

MARWOOD *avec ironie.*

Faites-moi grace de vos savantes allusions.

MELLEFONT.

Sachez donc que je suis résolu de ne penser à vous que pour vous maudire. Qui êtes-vous ? & qu'elle est Sara ? Vous êtes une femme perdue, intéressée, vile, qui pourroit à peine se rappeler d'avoir été innocente. Ma conduite envers vous est sans reproche, & ces faveurs que vous m'avez données, vous les auriez peut-être offertes à tout le monde. Qui vous a cherchée ? Ce n'est pas moi ! Et si je fais enfin qu'elle est Marwood, je l'ai payée.

Tome X.

E

assez cher cette connoissance. Il m'en coûte ma fortune , ma réputation , mon bonheur. —

M A R W O O D .

Et je voudrois encore qu'elle te coûtât ton éternel bonheur , monstre ! Est-il dans les enfers un monstre aussi exécrationnable , aussi méchant que toi qui entraîne au crime une ame foible , & l'accuse toi-même de ce crime , ton ouvrage ? Que t'importe mon innocence , quand & comment je l'ai perdue ? Si je n'ai pu te sacrifier ma vertu , tu m'as fait perdre , toi , ma réputation. L'une est aussi précieuse que l'autre. Que dis-je ? aussi précieuse ? La vertu sans la réputation , est un vain fantôme qui ne rend ni tranquille , ni heureux. Qu'est-ce que la vertu sans bonne renommée ? Et quand on a celle-ci l'on se passe bien de l'autre. — N'importe qui j'étois avant de te connoître , monstre , j'étois sans reproches aux yeux des hommes , c'étoit tout pour moi. — Ce n'est que par toi qu'ils ont su que j'étois coupable , que j'avois accepté ton cœur — je le croyois alors — sans le don de ta main.

M E L L E F O N T .

Cette même facilité te condamne , malheureuse.

M A R W O O D .

Mais te rappelles-tu quels indignes artifices

m'avoient séduite ? N'étois-je pas persuadée par toi, que tu ne pouvois publiquement former aucune alliance, sans perdre un héritage que tu ne voulois conserver que pour me l'offrir ? Est-ce aujourd'hui qu'il est temps d'y renoncer ? & d'y renoncer pour une autre que pour moi.

MELLEFONT.

C'est pour mon cœur une volupté vraie, de pouvoir vous annoncer que ces obstacles seront bientôt applanis. Contentez-vous de m'avoir privé des biens de mon Pere, & laissez-moi jouir d'un revenu médiocre avec une digne épouse.

MARWOOD.

Ha ! C'est à présent que je vois ce qui te rend si fier. — Je ne veux plus perdre une parole. — Soit ! comptez-y, — je veux tout faire pour t'oublier, & d'abord je commence. . . Tu m'entends ! — Tremble pour ta Bella ! Sa vie ne portera point à la postérité la mémoire de mon amour méprisé. — Vois en Marwood une seconde Médée ! (*Mellefont effrayé.*) Ou si tu connoissois une Mere plus cruelle, vois-la revivre en moi plus cruelle encore. — Le poison & le poignard me vengeront. — Non, — le poison & le poignard ont trop de pitié. — Ils tueroient trop vite ton

E ij

enfant & le mien. — Je ne veux pas la voir morte, je veux la voir *mourir*. — Par de longs & cruels tourmens, je veux voir sur son visage chaque trait de ta ressemblance s'enlaidir, inspirer l'horreur, s'effacer. Je veux d'une main ayde porter lentement la mort dans chaque partie de ses membres, de veine en veine, dans tous les nerfs, & que le fer & le feu la dévore toute vivante, — quand elle ne seroit plus qu'un cadavre défiguré. — Je. . . je sentirai du moins si la vengeance est douce !

M E L L E F O N T.

Vous êtes en délire, Marwood.

M A R W O O D.

Tu me rappelles que ma fureur m'égaré. — C'est le Pere qui commencera ma jouissance. Il faut que déjà mort, l'âme de sa fille se perde en mille soupirs qui le poursuivent dans le tombeau. (*Elle s'approche, & va pour le frapper d'un poignard qu'elle tire tout-à-coup de son sein.*) Meurs donc, traître.

MELLEFONT *s'élançe, & lui arrache le poignard.*

Femme insensée ! — Qui m'empêche à présent de tourner contre toi ce fer ? — Mais vis, que ta punition soit réservée à des mains infâmes.

MARWOOD *tordant ses mains de fureur.*

Ciel ! qu'ai-je fait ? Mellefont. — Rendez-le moi ce fer qui s'est trompé, rendez-moi ce fer, & vous verrez pour qui je l'avois préparé, — pour un cœur sensible, trop resserré dans mon sein, qui veut renoncer à la vie plutôt qu'à votre amour.

MELLEFONT *appelle.*

Hannah !

MARWOOD.

Qu'allez-vous faire, Mellefont ?



SCENE VIII.

HANNAH *eff'ayée*, MARWOOD,  
MELLEFONT.

MELLEFONT *à Hannah.*

As-tu entendu, Hannah ? Quelle furie ! Sache que tu me réponds d'Arabella.

HANNAH.

Ah Madame, en quel état vous êtes !

E iij

70 S A R A S A M P S O N ,

M E L L E F O N T .

Je veux que l'innocente enfant soit en sûreté.  
La Justice vengeresse , saura bien lier les mains  
meurtrieres d'une Mere dénaturée. (*Il veut sortir.*)

M A R W O O D .

Où allez-vous , Mellefont ? — Est-il étonnant  
que la violence de ma douleur ait égaré ma raison.  
— Qui me porte à ces excès de fureur qui font  
frémir la nature ? N'est-ce pas vous ? Où Bella  
peut-elle être plus en sûreté que chez moi ? Ma  
bouche a juré sa mort , & mon cœur est toujours  
le cœur d'une Mere. Ah Mellefont ! oubliez mes  
fureurs , & pour les pardonner , pensez à ce qui  
les cause.

M E L L E F O N T .

Il n'y a plus qu'un moyen de me les faire  
oublier.

M A R W O O D .

Quel moyen ?

M E L L E F O N T .

De retourner à Londres sur le champ. J'y ferai  
conduire Arabella ; mais à l'avenir vous n'aurez  
absolument rien de commun avec elle.

M A R W O O D .

Puisqu'il le faut absolument , je souscris à tout ;

mais il faut m'accorder encore une seule priere.  
Laissez-moi du moins voir une fois votre Sara.

MELLEFONT.

Et pourquoi ?

MARWOOD.

Pour lire dans ses regards toute ma destinée à venir. Je veux juger enfin si elle est digne du parjure dont vous êtes coupable envers moi, & si je puis entrevoir quelque espérance de regagner un jour votre cœur.

MELLEFONT.

Vaine espérance !

MARWOOD.

Qui est assez cruel pour ne pas vouloir même laisser de l'espérance à une infortunée ? Je ne paroîtrai pas devant elle comme Marwood ; mais comme une de vos parentes. Annoncez-moi comme une de vos parentes, vous serez présent à ma visite, & je vous promets par tout ce qu'il y a de plus sacré, de ne lui rien dire qui puisse vous déplaire. Ne me refusez pas, je vous en prie, — ou peut-être je pourrois oser paroître devant elle sous mon vrai caractère.

E iv

MELLEFONT.

Cette priere, Marwood..... (*après avoir réfléchi quelques instans*) je pourrais vous l'accorder. Vous êtes bien sûre de vouloir sur le champ vous éloigner de ces lieux?

MARWOOD.

Je promets plus encore, je veux même, s'il est possible, vous délivrer de la surprise de son Pere.

MELLEFONT.

Ne vous donnez pas cette peine. J'espère qu'il étendra jusqu'à moi un pardon qu'il accorde à sa fille. S'il ne vouloit pas lui pardonner, je saurois alors me conduire. Je vais vous annoncer chez Miss. Et vous tiendrez parole, Marwood?

*(Il sort.)*

MARWOOD.

Ah, Hannah ! Que nos forces ne répondent-elles à notre courage ! Viens m'aider à m'habiller. Je ne renonce pas à mon projet. Inspirons-lui d'abord de la confiance. Viens !

*Fin du second Acte.*



www.libtool.com.cn  
**A C T E III.**

*Un Sallon dans l'Auberge où est logée  
 Sara.*

**SCENE PREMIERE.**

Sir WILLIAM SAMPSON, WAITWELL.

Sir W I L L I A M.

**T**IENS, Waitwell, porte-lui cette lettre. C'est la lettre d'un Pere, qui ne se plaint de rien, que de son absence. Dis-lui que je t'ai envoyé devant moi, que je n'attends plus que sa réponse pour venir moi-même la ferrer de nouveau dans mes bras.

W A I T W E L L.

Vous faites très-bien, je crois, de la préparer à vous voir.

Sir W I L L I A M.

Je m'assure par là de ses sentimens, je lui donne occasion de répandre en silence dans le sein d'un Pere tout ce que le repentir peut lui inspirer d'affligeant & de honteux. Une lettre lui coûtera

74 S A R A S A M P S O N ,  
moins de trouble , & à moi peut-être , moins de  
larmes.

W A I T W E L L .

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

Oserois-je demander ce que vous avez résolu  
pour Mellefont ?

Sir W I L L I A M .

Ah Waitwell ! si je pouvois séparer de Mellefont, l'amant de ma fille, je lui aurois préparé un traitement sévère. Mais puisque cela ne se peut pas, tu vois bien qu'il n'a rien à craindre de ma colere. C'est moi qui ai commis la plus grande faute. Sans moi, Sara n'auroit jamais connu cet homme dangereux. Je croyois lui devoir de la reconnoissance, & je lui accordai un accès trop libre dans ma maison. C'étoit tout simple, les attentions reconnoissantes que je lui témoignois, devoient aussi lui attirer l'estime de ma fille, & il étoit presque aussi naturel qu'un homme de son caractère se laisât séduire à changer cette estime en quelque chose de plus. C'étoit déjà l'amour le plus tendre que je ne m'étois encore apperçu de rien, que je n'avois pas même eu le temps de m'informer de ses mœurs. Le malheur étoit sans remede, & j'aurois bien fait, si tout de suite je leur avois tout pardonné. Je voulus être inexorable pour lui, & je ne pensois pas que je ne

pouvois l'être pour lui seul. Si j'avois laissé là ma sévérité trop tardive, j'aurois du moins empêché leur fuite. — Et me voici là maintenant, Waitwell ! Il faut que j'aïlle moi-même les chercher, trop heureux encore, si du séducteur de ma fille, je puis faire mon fils. Qui fait s'il voudra renoncer à ses Marwoods, à ses femmes perdues pour une jeune fille qui ne lui a plus laissé de desirs à former, & à qui les artifices attirans d'une Courtisane sont si étrangers ?

W A I T W E L L.

Non, il n'est pas possible qu'un homme soit assez méchant....

Sir W I L L I A M.

Ce doute, bon Waitwell, fait honneur à ta vertu. Pourquoi faut-il donc que la méchanceté humaine s'étende bien plus loin encore ? — Mais vas-y seulement, & fais ce que je t'ai dit. Observe-là toute entière quand elle lira ma lettre. Dans ce court éloignement de la vertu, elle ne peut encore avoir appris à dissimuler ; c'est le vice effronté qui masque son impudence. Tu liras sur son visage toute son ame. N'y laisses pas échapper un trait qui puisse annoncer l'indifférence ou le mépris. Si tu faisois cette cruelle découverte, & si elle ne m'aime plus : j'espère qu'à

76 S A R A S A M P S O N ,

la fin je pourrai me vaincre , l'abandonner à sa destinée. Je l'espère , Waitwell — Ah ! si je ne sentoie pas ici palpiter un cœur qui dément cette espérance. (*Ils sortent chacun de son côté.*)



S C E N E I I.

*L'Appartement de Sara.*

MISS SARA, MELLEFONT.

MELLEFONT.

J'AI eu tort , chere Sara , de vous avoir laissé une petite inquiétude sur la lettre que j'ai reçue.

SARA.

Point du tout , je n'ai point eu d'inquiétude , aucune. N'est-il donc pas possible que vous m'aimiez & que vous ayez un secret pour moi ?

MELLEFONT.

Vous croyez donc que c'étoit un secret ?

SARA.

Mais qui ne me regarde pas , & ç'en est assez pour moi.

MELLEFONT.

Ah vous êtes trop bonne. Permettez-moi ce-

pendant de vous découvrir ce prétendu secret. C'étoit la lettre d'une parente qui a su que j'étois ici. Comme elle y passe pour aller à Londres, elle voudroit me parler, & demande aussi la permission de vous faire sa visite.

S A R A.

Je serai toujours heureuse, Mellefont, de connoître vos respectables parens ; mais pensez donc, oserois-je déjà me présenter devant elle sans rougir.

M E L L E F O N T.

Sans rougir ? Et de quoi ? De ce que vous m'aimez ? Il est vrai, Miss, que vous auriez pu donner votre amour à un homme de plus haute naissance & plus riche. Vous devez rougir de n'avoir donné votre cœur que pour un cœur, & d'avoir encore dans cet échange, sacrifié votre fortune.

S A R A.

Vous savez vous-même combien ce que vous dites est loin de ma pensée.

M E L L E F O N T.

Pardonnez, Miss ; si vous n'avez pas voulu dire ce que j'ai dit, vos paroles ne peuvent avoir aucun sens.

S A R A .

Comment nommez-vous votre parente ?

M E L L E F O N T .

C'est..... Lady Solmes. — Vous devez m'en avoir entendu parler.

S A R A .

Je ne m'en souviens pas.

M E L L E F O N T .

Me permettez-vous de vous prier d'accepter sa visite ?

S A R A .

Prier, Mellefont ? — Vous pouvez bien commander.

M E L L E F O N T .

Commander ! — Non, Miss, elle n'aura point le bonheur de vous voir. Je suis bien sûre qu'elle en fera fâchée ; qu'elle se console. Miss Sara a des raisons que je respecte , même sans les connaître.

S A R A .

Que vous êtes prompt dans vos jugemens. J'attendrai votre parente, & je tâcherai, du mieux qu'il me sera possible, de mériter l'honneur de sa visite. Etes-vous content ?

MELLEFONT.

Ah Miss, que je vous avoue mon orgueil. Je voudrois que l'Univers connût mon bonheur, & si je n'étois pas orgueilleux de posséder Sara, je me reprocherois de ne l'a pas aimer assez. Je sors, pour vous amener ma parente. (*Il sort.*)

SARA *seule.*

Pourvu que cette parente ne soit pas une de ces femmes orgueilleuses, qui, pleines de leur vertu, se croient au-dessus de toutes les foiblesses. D'un regard elles nous font notre procès, un sourire dédaigneux est toute la pitié que nous paroissions leur inspirer.



SCENE III.

WAITWELL, SARA.

BETTY *en-dehors.*

PAR ici, puisqu'il faut que vous lui parliez à elle-même.

SARA *se retourne.*

Qui faut-il qui me parle à moi-même?—Que vois-je? est-il possible? Waitwell! Toi?

W A I T W E L L .

Que je suis heureux de revoir enfin notre Miss Sara !

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn) S A R A .

Dieu ! que viens-tu m'apprendre ? Je l'entends , oui je l'entends , tu m'apportes la nouvelle de la mort de mon Pere ! Il n'est plus , le plus respectable des hommes , le meilleur des Peres ; & moi , je suis la malheureuse qui ai hâté sa mort.

W A I T W E L L .

'Ah Miss !

S A R A .

Dis-moi vite , dis-moi donc que les derniers momens de sa vie n'ont point été empoisonnés par mon souvenir ; qu'il m'avoit oubliée ; qu'il est mort aussi tranquillement qu'autrefois il espéroit mourir entre mes bras ; que même dans sa dernière priere il ne s'est pas souvenu de moi .

W A I T W E L L .

Cessez donc de vous tourmenter par des idées aussi fausses , il vit encore votre Pere , oh oui , il vit encore , le respectable Sir William.

S A R A .

Vit-il encore ? Est-il bien vrai qu'il vit encore ?

Oh

Oh puisse-t-il vivre encore long-temps, & vivre heureux ! Oh ! veuille le Tout-Puissant ajouter à ses années la moitié des miennes ! La moitié ? — Ingrate ! Je suis prête à lui donner toutes celles qui me sont destinées, ne fût-ce que pour ajouter aux siennes quelques instans ! Mais dis-moi donc au moins, Waitwell, qu'il ne lui est pas douloureux de vivre sans moi ; qu'il a renoncé sans peine à une fille qui a pu si aisément renoncer à la vertu ; que ma fuite l'a indigné, mais n'a point déchiré son cœur ; qu'il a maudit sa fille, & ne l'a jamais regrettée.

W A I T W E L L.

Ah vous êtes tous deux encore ce que vous étiez autrefois. Sir William est toujours le plus tendre des Pères, comme sa chère Sara est toujours la fille la plus tendre.

S A R A.

Que dis-tu ? Tu es un messager de malheur, du plus affreux malheur que ma pensée ennemie m'ait jamais représenté. Il est encore ce tendre Père ? Il m'aime donc toujours ? Il me regrette ? — Non, non, il n'en est rien, il n'en peut rien être. Ne vois-tu pas que chaque soupir de son cœur grossiroit mes crimes d'un crime éternel ? Ne faudroit-il donc pas que le juste ciel me demandât compte

*Tome X.*

F.

82 S A R A S A M P S O N ,

de chaque larme que je lui arrache, comme si à chaque larme de mon Pere je renouvellois mon crime & mon ingratitude? Je frémis à cette pensée. Je lui coûte des larmes? Des larmes? Et ce sont d'autres larmes que des larmes de joie? — Dis que tu m'as trompée! Dis que tout au plus il a senti pour moi quelques légers mouvemens de la nature; quelques-uns de ces mouvemens passagers de la nature, que le plus petit effort de la raison calme. Il ne s'est pas attendri jusqu'aux larmes. N'est-il pas vrai, Waitwell, il ne s'est pas attristé jusqu'aux larmes?

W A I T W E L L *essuyant ses yeux.*

Non, Miss, — pas jusqu'aux larmes.

S A R A .

Ah! sa bouche dit non; & ses larmes le trahissent!

W A I T W E L L .

Prenez cette lettre, Miss, elle est de lui.

S A R A .

De qui? de mon Pere? à moi?

W A I T W E L L .

Oui, prenez-la seulement; elle vous en apprendra plus que je ne saurois vous en dire. Il auroit dû charger un autre que moi de ce mes-

sage. Je m'en promettois de la joie ; mais vous changez cette joie en tristesse.

S A R A.

Donne donc, bon Waitwell !—Non, non, je ne la prendrai pas que tu ne me dises à-peu-près ce qu'elle contient.

W A I T W E L L.

Et que peut-elle contenir ? Amitié, pardon.

S A R A.

Amitié ? pardon ?

W A I T W E L L.

Et peut-être des regrets sinceres d'avoir voulu employer les droits d'un Pere contre un enfant, qui ne méritoit que les doux reproches de la bonté paternelle.

S A R A.

Garde ta lettre cruelle !

W A I T W E L L.

Cruelle ? ne craignez rien ; c'est une entière liberté de disposer de votre cœur & de votre main.

S A R A.

Et c'est-là ce que je crains. Affliger un Pere comme lui ! J'ai eu ce courage ! Mais voir que les chagrins, que son amour, auquel j'ai pu res

F ij

**B4 S A R A S A M P S O N ,**

noncer ; l'ont réduit à souscrire à toutes les erreurs de la malheureuse passion qui m'entraîne : voilà, Waitwell, ce que je ne pourrai jamais supporter. Si la lettre contenoit tout ce qu'en pareille circonstance un Pere irrité peut écrire de dur, de violent, je la lirois, il est vrai, en frémissant ; mais au moins je pourrois la lire. Je saurois encore trouver contre sa colere quelque ombre de défense, qui peut-être l'irriteroit encore davantage. Dans une violente colere, & ce seroit ma consolation, un chagrin mortel ne pourroit briser son cœur, sa colere se changeroit bientôt en mépris, & de ce qu'on méprise, on ne s'embarasse guerre. Le calme renaîtroit dans le cœur de mon Pere, & je n'aurois point à me reprocher de l'avoir rendu malheureux à jamais.

**W A I T W E L L .**

Ah Miss ! Vous aurez bien moins encore à vous faire ce reproche, si vous embrassez avec transport son amour, qui desire, qui veut tout oublier.

**S A R A .**

Tu me trompes, Waitwell. Sa tendresse paternelle qui brûle de s'épancher, le séduit peut-être à tout consentir ; mais ce desir de me voir, à peine satisfait, il rougiroit bientôt de sa foiblesse. Une

Sombre indignation saifiroit son cœur, & jamais il ne pourroit regarder sa fille, sans l'accuser en secret de tout ce qu'elle auroit osé obtenir. Oûi, si dans cette extrême violence qu'il se fait pour mon bonheur, il m'étoit possible encore de lui épargner la plus amere douleur, si lorsqu'il veut tout accorder, je pouvois tout sacrifier : ce seroit alors bien différent. Avec quel plaisir je prendrois la lettre de tes mains ; j'admirerois la force de l'amour paternel, & sans en abuser, fille repentante & soumise, je me jetteroie à ses pieds. Mais le puis-je ? Je serois obligée de faire ce qu'il me permettroit, sans m'embarrasser combien lui coûteroit ce cruel pardon. Et quand je voudrois lui sourire, être joyeuse, je me rappellerois soudain qu'il feint de partager ma joie, & que son cœur navré de douleur, soupire, qu'il ne m'a rendue heureule qu'en renonçant à son bonheur. — Et tu me croirois capable, Waitwell, d'acheter le bonheur à ce prix ?

W A I T W E L L.

Mais je ne fais pas que vous répondre, moi.

S A R A.

Il n'y a rien à répondre. Retourne-t'en avec ta lettre. S'il faut que mon Pere soit malheureux par moi, je veux rester malheureuse. Être mal-

F iij

86 S A R A S A M P S O N ,

heureuse, seule & sans lui, voilà ce qu'à chaque soupir de mon cœur, j'implore aujourd'hui ; mais être heureuse, seule, & sans lui ! A cette pensée, mon cœur se glace.

W A I T W E L L à part.

Je crois qu'en vérité je serai obligé de tromper la pauvre enfant, afin que du moins elle prenne ma lettre.

S A R A .

Que dis-tu là ?

W A I T W E L L .

C'est à moi que je parle. Je dis que j'ai fait une grande maladresse, pour vous engager à lire ma lettre avec plus d'empressement.

S A R A .

Comment cela ?

W A I T W E L L .

Je ne pouvois pas penser si loin. C'est qu'un pauvre vieillard comme moi, n'est pas capable de réfléchir autant que vous. Je ne voulois pas vous effrayer ; la lettre n'est peut-être que trop dure ; & quand j'ai dit qu'elle ne contenoit qu'amour & pardon, j'aurois dû dire : Je souhaite qu'elle ne contienne qu'amour & pardon.

S A R A.

Est-ce bien vrai? — Donne-la moi donc, je la veux lire. Si l'on est assez malheureux pour avoir mérité la colere d'un Pere, il faut au moins la respecter, afin qu'il puisse la répandre. Chercher à la rendre nulle, c'est ajouter à l'offense le mépris. Je sentirai toute sa colere paternelle. — Tu vois, je tremble déjà. — Mais aussi je dois trembler, & j'aime mieux trembler que pleurer. (*Elle ouvre la lettre.*) La voici ouverte! Je frémis. — (*Elle lit.*) *Ma chere Sara, ma fille unique!* — Vieux imposteur, est-ce ainsi que parle un Pere irrité? Va, je n'en lirai pas davantage.

W A I T W E L L.



Ah Miss, pardonnez donc à un vieux serviteur. Oui, certes, je le crois, c'est la premiere fois de ma vie que j'ai trompé à dessein. Qui trompe une seule fois, Miss, & qui trompe par des vues aussi pures, n'est pas pour cela, je l'espere, un vieux imposteur. Ce reproche m'a fait peine, Miss. *Bonne intention n'excuse pas toujours.* Je fais cela; mais que pouvois-je donc faire? Rapporter à un si bon Pere sa lettre sans être lue? Je ne le pourrai jamais. Je m'en irai plutôt aussi loin que mes jambes foibles pourront me porter, pour ne jamais reparoître devant ses yeux.

F iv

S A R A .

Comment? Et toi aussi, tu veux l'abandonner?

[www.IWAL.COM.WELL](http://www.IWAL.COM.WELL).

N'y ferai-je pas forcé, si vous ne lisez pas la lettre? Ne laissez donc pas, sans un bon effet, le premier mensonge que j'aie à me reprocher. Vous l'oublierez plus vite, & moi je pourrais plus aisément me le pardonner. Je suis un homme simple, sans un grand esprit, obligé de vous en croire. Vous ne pouvez, ou vous ne voulez pas lire la lettre; je ne fais que répondre à vos raisons. Si elles sont bonnes, je n'en fais rien; mais du moins elles ne me paroissent pas naturelles. Voilà ce que je me dirois, Miss: Un Pere, ce me semble, est toujours Pere, & un enfant peut bien manquer une fois, & rester toujours un *bon* enfant. Si le Pere pardonne la faute, l'enfant peut se conduire de maniere qu'il ait besoin de n'y plus penser. Et qui donc aime à se rappeler une chose qu'il voudroit n'être jamais arrivée? C'est Miss, comme si vous pensiez toujours à votre faute, contente de la grossir dans votre imagination, & de vous tourmenter par ces peintures exagérées. Mais il vaudroit mieux, je crois, penser à réparer ce qui s'est passé. Et comment réparer cette faute, si vous vous en arrachez à vous-même les occasions? Est-ce donc qu'il vous

en coûteroit de faire un second pas , quand un si bon Pere a fait le premier ?

www.libtool.com.cn  
S A R A.

Que de glaives tombent de ta bouche naïve dans mon cœur ! — Voilà ce qui m'accable , il faut qu'il fasse le premier pas. Et ne fait-il que le premier pas ? Il faut qu'il les fasse tous. Je ne puis faire un pas vers lui. Il faut qu'il se rapproche de moi autant que je me suis éloignée de lui. S'il me pardonne , il faut qu'il me pardonne tout mon crime , & qu'il consente encore d'en voir les suites sous ses yeux. Peut-on exiger cela d'un Pere ?

W A I T W E L L.

Je ne fais , Miss , si je vous entends bien. Mais il me semble que vous voulez dire qu'il a trop à vous pardonner ; & comme cet effort doit lui coûter beaucoup , votre conscience vous reproche d'accepter son pardon. Si c'est-là votre pensée , dites-moi donc : pardonner , n'est-ce pas un plaisir pour un bon cœur ? Je n'ai pas été assez heureux dans ma vie pour avoir souvent senti ce plaisir ; mais ce peu d'instans où j'ai pardonné , je me les rappelle toujours avec plaisir. Je sentois là quelque chose de si doux , de si frais , de si céleste , que je ne pouvois m'empêcher de penser à la grande &c

90 S A R A S A M P S O N ,

inexprimable félicité de Dieu , dont l'entiere conservation du genre humain est un pardon qui ne s'interrompt jamais. Je souhaitois de pouvoir à chaque instant pardonner , & j'avois quelque honte de n'avoir jamais que des miseres à pardonner. Pardonner des offenses bien sensibles, des affronts amers , déchirans , ce doit être une volupté où l'ame entiere se fond. — Et vous envieriez à votre Pere une aussi douce volupté ?

S A R A .

'Ah — continue , Waitwell , continue.

W A I T W E L L .

Je fais bien qu'il y a des gens qui ne reçoivent rien avec plus de peine qu'un pardon. Ils n'ont pas appris à en donner. Ce sont des gens vains , durs, *imployables* , qui ne veulent jamais convenir qu'ils aient manqué. Miss n'est pas de ces gens-là. Vous avez le cœur le plus aimant , le plus tendre que puisse avoir la plus parfaite des femmes. Et vous avouez aussi vos fautes. A quoi donc cela tient-il encore ? — Mais pardonnez , Miss , pardonnez à un vieillard qui aime à parler. J'aurois dû m'appercevoir tout de suite que votre refus n'est qu'une crainte louable , une timidité vertueuse. Des gens capables de recevoir, sans

hésiter, un grand bienfait, sont rarement dignes de ce bienfait. Ceux qui le méritent le plus, ont toujours d'eux-mêmes la plus grande défiance. Cependant il ne faut pas que la défiance soit portée à l'excès.

S A R A.

Cher & bon veillard, tu m'as, je crois, persuadée.

W A I T W E L L.

Ah Dieu ! si je suis si heureux, il faut donc qu'un génie bienfaisant ait parlé par ma bouche. Mais non, Miss, mes discours n'ont rien fait que vous donner le temps de réfléchir vous-même, & de vous remettre d'une surprise si douce.—N'est-ce pas qu'à présent vous lirez ma lettre ? Oh lisez-la donc tout de suite !

S A R A.

Je la lirai, Waitwell.—Quels remords, quelles douleurs vais-je sentir !

W A I T W E L L.

Des douleurs, — des douleurs agréables.

S A R A.

Paix ! (*Elle commence à lire bas.*)

W A I T W E L L. à part.

Oh ! s'il pouvoit la voir !

S A R A , après avoir lu quelques instans.

Ah Waitwell, quel Pere ! Il appelle ma fuite , une absence. Comme ce mot si doux la rend plus criminelle ! (*Elle continue de lire.*) Ecoute donc ! Il se flatte que je l'aime encore. Il se flatte ! (*Elle lit & s'interrompt.*) Il me prie — Prier sa fille ? Un Pere ! Sa fille criminelle ? De quoi me prie-t-il donc ? — (*Elle lit bas.*) Il me prie d'oublier sa sévérité trop précipitée, & de ne pas l'en punir plus long-temps par mon éloignement. Sévérité précipitée ! — L'en punir ! — (*Elle continue de lire.*) Plus encore ! — Voilà même qu'il me remercie ! — Il me remercie de lui avoir donné occasion de connoître toute l'étendue de l'amour paternel. Fatal instant ! A-t-il ajouté que je lui ai aussi appris à connoître toute l'étendue de la désobéissance filiale ! (*Elle lit encore.*) Non, il n'en dit rien ! Pas un mot de mon crime ! (*Elle lit.*) Il veut venir & ramener lui même ses enfans. Ses enfans, Waitwell ? Cela est au-dessus de tout ! Ai je bien lu ? (*Elle lit bas.*) — Je n'en puis plus ! *Il ne mérite que trop d'être mon fils , puisque sans lui je n'aurois plus de fille.* — Oh s'il n'avoit jamais eu de fille ! — Malheureuse !

— Va, Waitwell, — laisse-moi seule. — Il demande une réponse, — & je veux la faire sur le champ. Reviens dans une heure. — Je te remercie cependant de tant de peines ! Tu es un respectable vieillard. Peu de serviteurs sont les amis de leurs maîtres.

W A I T W E L L.

Ne me faites pas rougir, Miss. — Si tous les maîtres étoient des Sirs William, il n'y auroit pas un domestique, à moins que ce ne fût un monstre, qui ne donnât sa vie pour son maître.



S C E N E I V.

S A R A *s'assessant pour écrire.*

SI l'on m'avait dit, il y a un an, (1) qu'il faudroit que je répondisse à pareilles lettres ! Et dans pareilles circonstances ! — Oui je tiens la plume. — Sais-je seulement ce que j'écrirai ? ce que je pense, ce que je sens. — Seroit ce donc

---

(1) Il y a dans l'original *vor Jahr und Tag*, AN ET JOUR. les Romanciers Anglois ont pris sans doute chez les Allemands leur *a year and a day*; & les Jurisconsultes François leur *an & jour*.

qu'à force de sentir, le cœur engourdi ne sentiroit plus rien.—Il faut pourtant que j'écrive.—Ce n'est pas la première fois que je prends une plume. Après m'avoir rendu maint petit service de bienfaisance & d'amitié, son secours me seroit-il aujourd'hui refusé, pour un intérêt si pressant? (*Elle réfléchit quelque temps, puis écrit quelques lignes.*) Ce fera donc là le commencement? — Début bien froid. — Je commence par son amour? — Il faut que je commence par mon crime. — (*Elle efface, & continue d'écrire.*) Que je me garde bien de n'en parler que foiblement. S'il est toujours bien de rougir, ce n'est pas en faisant l'aveu de nos fautes. — Je n'ai pas à craindre d'exagérer, quand je me servirois de traits atroces. — Ah! pourquoi faut-il que l'on vienne m'interrompre.



## S C E N E V.

MELLEFONT, MARWOOD, SARA.

MELLEFONT.

**C**HERE Miss, j'ai l'honneur de vous présenter Lady Solmes, une de mes parentes, à qui j'ai les plus grandes obligations.

M A R W O O D.

Pardonnez, Miss, la liberté que j'ai prise de me convaincre, par mes propres yeux, du bonheur d'un parent, à qui je souhaiterois pour épouse la plus parfaite des femmes, si du premier coup-d'œil je n'étois persuadée qu'il a déjà trouvé cette femme en vous.

S A R A.

Vous me faites trop d'honneur, Lady; ce compliment flatteur m'eût fait rougir dans tous les temps; mais en ce moment je le prendrois presque pour un reproche tacite, si je ne croyois Lady Solmes trop généreuse pour faire sentir à une infortunée la supériorité que lui donnent sur elle ses vertus & sa prudence.

M A R W O O D *froidement.*

Je serois au désespoir, Miss, que vous me supposassiez d'autres sentimens que des sentimens d'estime & d'amitié. (*à part*) Elle est belle!

M E L L E F O N T.

Est-ce qu'on peut être insensible à tant de charmes, à tant de modestie? Il est très rare, dit-on, de trouver une femme qui soit juste envers une autre femme; mais on ne veut parler que de celles qui sont trop fieres de leur prétendu

96 S A R A S A M P S O N ,

mérite, ou qui ne s'en connoissent aucun. Vous êtes toutes les deux bien éloignées de vous trouver dans ce cas-là. (*A Marwood, qui est rêveuse*) N'est-ce pas Lady, que mon amour n'étoit rien moins qu'aveugle ? — Et n'est-ce pas que vous la trouvez déjà bien au-dessus des louanges que je lui ai donnée ? — Pourquoi donc cet air rêveur ? (*Bas à Marwood.*) Vous oubliez que vous êtes Lady Solmes.

M A R W O O D .

Le dirai-je ? — L'admiration que votre chere Miss m'a caulée, me faisoit réfléchir à son sort. J'étois touchée de ce qu'elle ne pourra jouir dans sa patrie des fruits de son amour. Je songeois que pour être à vous, il lui falloit quitter un pere, & si je les en crois tous, un tendre pere ; je cherchois quelque moyen heureux de les reconcilier.

S A R A .

Ah Lady, que je suis sensible à ce vœu d'une amitié tendre. Il mérite que je partage avec vous toute ma joie. Vous ne savez pas encore, vous Mellefont, que ce vœu a été rempli avant que Lady eut eu l'amitié de le former pour notre bonheur ?

M E L L E F O N T .

Qu'entendez-vous par-là, Miss ?

MARWOOD.

MARWOOD *à part.*

Que veut dire cela ?

www.libtool.com.cn  
S A R A.

Je viens, toute-à-l'heure, de recevoir une lettre de mon pere. Waitwell me l'a remise. Ah quelle lettre !

MELLEFONT.

Vîte, tirez-moi de mon incertitude. Qu'ai-je à craindre, à espérer ? Est-il toujours ce pere que nous avons fui ? Et Sara seroit-elle cette fille sensible qui m'aime assez tendrement pour le fuir encore plus loin ? Ah que ne vous en ai-je crue, chere Miss, nous serions à présent unis par des liens sacrés, qu'un caprice ou des vues d'intérêt ne pourroient plus rompre. On fait notre séjour ; je sens tout ce que cette découverte peut avoir d'affreux pour moi. — Il viendra vous arracher de mes bras. — Que je hais le monstre, qui nous livre à sa fureur !

S A R A.

Cher Mellefont, que cette inquiétude est douce à mon cœur ! & que nous sommes heureux l'un & l'autre qu'elle ne soit pas fondée. Lisez donc la lettre. — (*A Marwood, tandis que Mellefont*

*Tome X.*

G

98 S A R A S A M P S O N ,

*lit la lettre.*) Il sera étonné de la tendresse de mon Pere. De mon Pere ? Ah ! c'est aussi le sien à présent.

www.livreslibres.com MARWOOD *surprise.*

Seroit-il possible ?

S A R A .

Oui, Lady, vous avez bien raison d'admirer ce changement. Il nous pardonne tout, mon Pere sera là près de nous, & nous nous aimerons; il nous le permet; nous l'ordonne. — Comme tant de bonté a pénétré toute mon ame ! — Eh bien, Mellefont ? (*Mellefont lui rend sa lettre.*) Vous gardez le silence ? Cette larme que je vois couler, en dit plus que votre bouche n'en pourroit exprimer.

M A R W O O D *à part.*

Malheureuse ! je me suis trahie.

S A R A .

Qu'un baiser de Sara sèche cette larme !

M E L L E F O N T .

Ah Miss, pourquoi nous falloit-il affliger un homme si divin ? Oui divin : quoi de plus divin que de pardonner ? Si nous avons pu seulement croire possible un événement si heureux, nous

ne devrions pas aujourd'hui son pardon à des moyens si violens, nous ne le devrions qu'à nos prières. Quelle félicité m'attend ! Avec quel serrement de cœur, je sens que je suis indigne de cette félicité !

MARWOOD à part.

Et il faut que je sois témoin de leur ivresse !

SARA.

Que vos sentimens justifient bien mon amour pour vous !

MARWOOD à part.

Quelle violence je fais à ma fureur !

SARA.

Et vous aussi, digne Lady, vous lirez la lettre de mon Pere. Vous paroissez prendre trop d'intérêt à notre sort pour qu'elle vous soit indifférente.

MARWOOD.

Indifférente ! à moi, Miss ? (*Elle prend sa lettre.*)

SARA.

Mais Lady, vous paroissez encore pensive, bien triste. —

G ij

MARWOOD

Pensive, Miss; mais pas triste.

www.MELLEFONT.com *MELLEFONT à part.*

Ciel! Si elle se trahissoit!

SARA.

Et pourquoi donc?

MARWOOD.

Je tremble pour vous deux. Cette bonté inattendue de votre Pere, ne voileroit-elle point quelque artifice?

SARA.

Non, Lady, non. Lisez seulement, & vous en ferez bien sûre. La dissimulation est toujours froide, un langage si tendre n'est point en son pouvoir. (*Marwood lit à part.*) N'allez pas avoir de soupçons, mon cher Mellefont, je vous en conjure. — Je réponds pour mon Pere. — Mon Pere ne peut s'abaisser à feindre, il ne dit rien qu'il ne le pense, & la dissimulation est un vice étranger à son cœur.

MELLEFONT.

Oh j'en suis bien persuadé, chere Miss! — Il faut pardonner ce soupçon à Lady, qui ne connoît point encore l'homme qu'elle calomnie.

SARA, *tandis que Marwood lui rend sa lettre.*

Mais Lady..... Vous changez de couleur ? Le frisson vous saisit ? Qu'avez-vous ?

MARWOOD.

Oh rien, Miss, un petit étourdissement qui se passera. J'ai voyagé cette nuit, & je crains qu'un peu de fraîcheur.....

MELLEFONT.

Vous m'effrayez, Lady. — Voudriez-vous respirer un air plus frais ? Sortons, vous ferez mieux que dans un appartement fermé.

MARWOOD.

Croyez-vous ? Donnez-moi votre bras.

SARA.

Je vous accompagnerai, Lady.

MARWOOD.

Non, je vous en prie, restez. Ma foiblesse n'aura pas de suite.

SARA.

Ainsi j'espere vous revoir bientôt, Lady.

MARWOOD.

Si vous le permettez, Miss. — (*Mellefont l'emmené.*)

S A R A *seule.*

Pauvre Lady ! — Je ne la crois pas la femme du monde la plus sensible ; mais au moins elle n'est ni prude , ni insolente. — Me voilà seule encore , & ne la ferai peut-être pas long-temps. Puis-je mieux employer ces momens de liberté qu'à finir ma réponse ?



## S C E N E V I.

B E T T Y , S A R A .

B E T T Y .

C'EST une visite bien courte , ce me semble.

S A R A .

Oui , Betty. C'est Lady Solmes , une parente de mon Mellefont. Une petite foiblesse l'a tout-à-coup surprise. Où est-elle à présent ?

B E T T Y .

Mellefont l'a conduite jusqu'à la porte.

S A R A .

Elle est donc partie ?

B E T T Y.

Je le présume. — Mais plus je vous regarde,  
— Miss, excusez tant de liberté, — & plus je  
vous trouve changée. — Il y a quelque chose de  
calme, d'heureux dans vos regards. — Qui vous  
a fait tant de plaisir, est-ce la visite de Lady, où  
le bon vieillard ?

S A R A.

Le vieillard, Betty, le bon vieillard. C'est  
mon Pere qui l'avait envoyé. Quelle douce  
lettre je te ferai lire ; ton bon cœur a pleuré si  
souvent avec moi, qu'il faut bien qu'il se réjouisse  
aussi de mon bonheur. Je vais redevenir heureuse,  
Betty, & tes bons services ne seront pas sans  
récompense.

B E T T Y.

Quels services aurois-je pu vous rendre dans  
le court espace de neuf semaines ?

S A R A.

Tu n'aurois pu m'en rendre de plus grands,  
quand tu aurois vécu avec moi toute ma vie.  
— Elles sont passées ! — Viens, Betty, puisque  
Mellefont sans doute est seul en ce moment, il faut  
que je lui parle, Je viens de penser tout-à-l'heure  
qu'il seroit bon, peut-être, qu'il écrivît, en même

G iv

104 S A R A S A M P S O N ,  
temps que moi , à mon Pere ; qu'il ne seroit pas  
surpris de recevoir ses remerciemens. Viens-tu ?

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn) (*Elles sortent.*)



## S C E N E V I I .

*Le Sallon.*

Sir WILLIAM SAMPSON, WAITWELL.

Sir W I L L I A M .

QUEL baume , Waitwell , tu viens de répandre dans mon cœur blessé ! Je me sens renaître. Il me semble que son retour , qui s'avance , me rapproche autant de ma jeunesse , que sa fuite m'approchoit du tombeau. — Elle m'aime encore ! Que veux-je de plus ? — Retourne promptement vers elle. Je ne puis attendre le moment où je vais la ferrer de nouveau dans ces bras , que dans ma douleur je tendois à la mort. Qu'elle m'auroit paru douce dans les fiecles de mon désespoir. Et maintenant que je suis heureux , elle est terrible ! Un vieillard a tort de resserrer si étroitement les liens qui l'attachent à la vie. La séparation , qui arrive enfin , n'est que plus douloureuse. — C'est de ce

Dieu qui, jusqu'à ce jour, m'a comblé de sa grace, dont j'attends toute ma force. — Ne m'accorderoit-il un bienfait que pour me préparer de cruelles douleurs? Me rendroit-il ma fille, pour me forcer au murmure, quand il me rappellera vers lui? — Non, non, il me la rend pour qu'à ma dernière heure je ne sois occupé que de moi-même. Oh Eternelle bonté, je te remercie. Quelle est foible, la reconnoissance d'une bouche mortelle! Bientôt, ah bientôt, dans une éternité, vouée à sa gloire, je pourrai lui rendre de plus dignes hommages.

W A I T W E L L .

Que je suis content, mon bon maître, de vous voir encore heureux avant que je meure. J'ai presque autant souffert de vos peines que vous-même. Presque autant, tout-à-fait autant, oh non! Pas une douleur qui égale la douleur d'un Père.

Sir W I L L I A M .

Dès ce moment, bon Waitwell, tu n'es plus à mon service. Tu as déjà depuis long-temps mérité que ma reconnoissance fit couler ta vieillesse dans l'abondance & le repos. Je veux y songer, je veux que ma fortune soit la tienne. Que tout soit égal entre nous, — nulle distinc-

106 S A R A S A M P S O N ,

tion. — Tu fais bien qu'il n'y en a pas dans le séjour du bonheur. — Pour cette fois-ci seulement, sois encore ce bon serviteur sur lequel je n'ai jamais compté en vain. Va vite, prends garde, apporte-moi la réponse dès qu'elle sera finie.

W A I T W E L L .

Si j'y vais ! Mais ce n'est pas là un service que je vous rends, c'est une récompense pour mes services ; ah oui, ç'en est une bien douce !

( *Waitwell sort, Sir William rentre.* )

*Fin du troisieme Acte.*





## ACTE IV.

*L'appartement de Mellefont.*

## SCÈNE PREMIÈRE.

MELLEFONT, SARA.

MELLEFONT.

OUI, chère Sara, oui, c'est-là ce que je veux faire, c'est-là ce qu'il faut que je fasse.

SARA.

Que vous me rendez contente !

MELLEFONT.

C'est à moi seul de me charger de toute la faute. Je suis seul coupable, c'est à moi seul à demander pardon.

SARA.

Non, Mellefont, ne m'ôtez pas la plus grande part que j'ai à notre faute. Quelque punissable qu'elle soit, elle m'est chère : — elle doit vous avoir prouvé que j'aime mon Mellefont par-dessus

tout au monde. — Est-il donc *réellement* vrai que j'ose maintenant unir cet amour à mon amour pour mon Père ? Ne seroit-ce point un songe agréable ? S'il m'échappoit ? Que je crains de m'éveiller avec mes véritables douleurs ! — Oh non , ce n'est point un songe qui m'abuse ; je suis *réellement* plus heureuse que je n'eus jamais le droit de l'espérer , plus heureuse que ne le permet peut-être cette courte vie. Peut-être ce rayon de félicité ne m'apparoît-il de loin , ne semble s'approcher de moi si agréablement que pour se changer tout-à-coup en ténèbres épaisses , & me laisser retomber dans une nuit affreuse , dont les horreurs ne me seront que plus sensibles par ce foible jour qui m'a lui. — Quels pressentimens tourmentent mon cœur ! — Sont-ce là des pressentimens , Mellefont , ou des sensations vives , inséparables de l'attente d'un bonheur que l'on n'a point mérité , & que l'on craint de perdre ? — Comme ce cœur palpite , & dans quel désordre ! Comme il frappe à coups pressés ! — Comme à présent ses battemens sont foibles , pénibles , incertains ! — Et puis voilà qu'ils se précipitent comme s'il vouloit hâter ses derniers coups. Pauvre cœur !

M E L L E F O N T .

Ce sang qui bouillonne , qu'allume nécessaire-

ment une espérance inattendue , se calmera , chere Miss , & votre cœur retrouvera ses douces palpitations. — Les battemens d'un cœur sensible ne prédisent point l'avenir , — & nous sommes toujours blâmables , — pardonnez , chere Sara , — si nous cherchons quelque sinistre présage , dans ces agitations mécaniques du sang. — Toutefois je ne veux rien négliger de ce que vous croirez nécessaire pour calmer ce petit orage qui s'est élevé dans votre cœur. Je vais écrire sur le champ , & j'espère que Sir William sera content des assurances de mon repentir , des expressions de mon cœur attendri , & de mes promesses de la plus tendre obéissance.

S A R A.

*Sir William?* Ah Mellefont, commencez donc à vous accoutumer à l'appeller d'un nom bien plus tendre. Mon Pere , votre Pere , Mellefont —

M E L L E F O N T.

Eh bien , oui , Miss , notre bon Pere , le meilleur des Peres. Que j'ai cessé bien jeune de prononcer ce doux nom. — Bien jeune encore , il m'a fallu désapprendre le doux nom de Mere.

S A R A.

Vous l'avez désappris , & moi.... je n'ai pas

## 110. S A R A S A M P S O N ,

eu le bonheur de le prononcer une fois. Ma naissance lui a coûté la vie. — Dieu ! sans être coupable, j'ai tué ma Mere. Et qu'il s'en est fallu peu, — bien peu, ah bien peu, — que je ne sois aussi devenue parricide. J'eusse été coupable alors — d'un parricide prémédité ! Et qui fait si je ne suis pas déjà parricide ? Ces années, ces jours, ces derniers momens, hâtés par les chagrins que je lui ai causés, arriveront plutôt à leur terme. Ces jours heureux, c'est moi... mon Pere ! — c'est moi qui te les ai ravis ! Quand il descendroit dans la tombe, chargé d'années, rassasié de jours, rien n'étouffera ce cri déchirant de ma conscience : Il seroit mort plus tard encore ! — Triste reproche que sans doute je n'aurois point à me faire, si par ses leçons & son exemple, une tendre Mere avoit conduit ma jeunesse ! Mon cœur... Vous me regardez si tendrement, Mellefont ? Vous avez raison ; à force d'amour, une Mere m'auroit peut-être tyrannisée, & je ne serois point à Mellefont. Pourquoi donc désirer ce qu'un destin plus sage m'a refusé par bonté ? Ce qu'il fait est toujours le mieux. Connoissons-bien seulement le prix de ce qu'il nous donne : un pere qui ne m'a point encore fait soupirer de la privation d'une Mere ; un Pere qui veut aussi vous redonner en lui les auteurs de vos jours, dont vous n'avez pas joui.

Quelles idées consolantes ! Je m'y livre, je m'y complais, j'oublierois presque ce quelque chose qui est là dans mon cœur, qui ne veut point y croire, qui se souleve à l'idée de tout mon bonheur. —

M E L L E F O N T.

Et vous l'avez expliqué vous-même, ce trouble de votre ame agitée ; c'est un pénible & modeste effort pour s'accoutumer à un grand bonheur. Votre cœur se croyoit si aisément malheureux ! Et maintenant il aime mieux se tourmenter que de se croire heureux. Si l'on est emporté rapidement par un mouvement circulaire, même alors qu'on repose immobile, tous les objets qui nous entourent semblent encore tourner avec nous ; voilà comment un cœur vivement ébranlé, ne redevient pas tout-à-coup tranquille ; il lui reste souvent pour long-temps un frémissement qui se prolonge, & qu'il faut laisser peu-à-peu s'affoiblir.

S A R A.

Je le crois, Mellefont, je le crois, parce que vous le dites, parce que je le souhaite. — Mais ne nous empêchons pas davantage d'écrire. Je vais finir ma lettre. Vous me permettrez de lire la vôtre quand je vous aurai montré la mienne ?

# MIS SARA SAMPSON,

## MELLEFONT.

Pas un mot qui ne soit soumis à votre jugement ; j'en excepte ce qui fera votre justification ; je fais bien que vous ne vous croyez pas si peu coupable que vous l'êtes.



## SCENE II.

MELLEFONT *se promene quelque temps  
d'un air pensif.*

**N**ON, je ne me connois pas moi-même ! Qui suis je ? Un fou ? un scélérat ? — Peut-être l'un & l'autre ? — (*La main sur le cœur.*) Que tu es méchant ! Je ne puis moi-même te pénétrer. — Démon que je suis, j'aime cette créature céleste, — je l'aime ? Oui, certes, oui je l'aime. Je sens que je sacrifierois pour elle mille vies, pour elle qui m'a sacrifié sa vertu ! Je les sacrifierois tout de suite, sans balancer ; du cœur je les sacrifierois — Et cependant, — oh oui — Je frémis de me l'avouer — Je voudrois — Cela se conçoit-il ? — Et je crains le moment qui pour jamais, aux yeux du monde, va l'unir à moi. — Plus de prétexte pour l'éviter, le Pere est reconcilié ; d'ailleurs, je ne pourrois guere l'éloigner pour long-temps. Les retards m'ont déjà tant attiré

attiré de reproches douloureux. — Quelque douloureux qu'ils soient, ils me semblent plus supportables que l'idée mélancolique d'être enchaîné pour toute ma vie. — Ne le suis-je pas déjà ? — Sans doute, je le suis, & c'est avec plaisir. Oui je suis déjà prisonnier. — Que voudrois-je donc ? — Ce qui est ! — Je suis prisonnier, sans doute, mais prisonnier sur parole : c'est flatteur ! Et cela ne suffit pas ? Pourquoi pas ? Pourquoi faut-il que je sois enchaîné, que je me laisse arracher jusqu'à l'ombre de la liberté ? — Enchaîné ? Oui enchaîné ! — Sara Sampson, mon amante ! Que de bonheur entassé ! Sara Sampson, mon épouse ! — La moitié de mon bonheur a disparu ! Et l'autre moitié — disparaîtra. — Monstre que je suis — Et voilà dans quels sentimens je vais écrire à son Pere ? — Ce ne sont pas des sentimens, ce ne sont que de vaines chimères, d'affreuses chimères, dont les désordres de ma jeunesse ont souillé mon imagination corrompue. — Je veux les détruire, ou — ne plus vivre.





SCENE III.

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

NORTON, MELLEFONT.

MELLEFONT.

**T**u viens là — m'interrompre !

NORTON *veut sortir.*

Excusez, Monsieur.

MELLEFONT.

Non, non, reste. Tu fais aussi-bien de m'interrompre. Que veux-tu ?

NORTON.

Betty vient de m'apprendre une nouvelle très-heureuse, & j'accours vous féliciter.....

MELLEFONT.

De la réconciliation du Pere, n'est-ce pas ? Je te remercie.

NORTON.

Le ciel veut encore vous rendre heureux.

MELLEFONT.

S'il le veut.... Tu vois Norton que je me

rends justice, — ce n'est certainement pas pour moi qu'il le veut.

N O R T O N.

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

Ne dites pas cela, si vous êtes bien persuadé que vous ne méritez pas tant de bonheur, croyez qu'il le veut aussi pour vous.

M E L L E F O N T.

Ce n'est que pour ma Sara, — uniquement pour ma Sara. Si pour sauver quelques justes, la vengeance prête à punir, épargne tout un peuple criminel, il peut bien laisser vivre un criminel, dont le sort intéresse une ame qui lui est chère.

N O R T O N.

Il y a quelque chose d'un cœur ferré dans ce que vous dites. La joie n'a-t-elle pas un langage moins touchant, moins grave ?

M E L L E F O N T.

La joie, Norton ? — Il n'en est plus pour moi.

N O R T O N *les yeux fixés sur Mellefont.*

M'est-il permis de parler librement ?

M E L L E F O N T.

Tu le peux.

H ij

NORTON.

Ce reproche, qu'il m'a fallu souffrir ce matin de m'être rendu complice de vos crimes pour avoir gardé le silence, doit m'excuser auprès de vous, si désormais je parle plus souvent.

MELLEFONT.

N'oublies pas qui tu es cependant.

NORTON.

Je ne veux pas oublier que je suis *Domestique*, que j'étois né pour être quelque chose de mieux, sans le désordre d'une jeunesse qui ne fait rien prévoir. Je suis votre *Domestique*, je fais cela; mais ce n'est pas une raison pour me perdre avec vous.

MELLEFONT.

Avec moi? — Tu veux dire par-là?

NORTON.

Que je suis vraiment surpris de vous trouver si différent de ce que j'avois imaginé.

MELLEFONT.

Veux-tu bien me dire ce que tu imaginois?

NORTON.

Je croyois vous trouver dans l'ivresse de la joie.

MELLEFONT.

Il n'y a que les gens du peuple qui soient ainsi hors d'eux-mêmes, quand par hasard la fortune leur sourit.

NORTON.

N'est-ce point aussi parce que le peuple a cette force de sentir, un cœur d'homme, que chez les Grands de viles bien-séances ont desséché, que les préjugés ont endurci. — Mais sur votre visage on lit encore autre chose que de la modération. Froideur, irrésolution, répugnance. —

MELLEFONT.

Et quand cela seroit ? — As-tu donc oublié quelle autre que Sara est encore ici ? La présence de Marwood. . . .

NORTON.

Pourroit vous troubler, mais non pas vous abattre. — D'autres pensées vous tourmentent. — Et je me trompe, — je me tromperois avec plaisir — ou vous aimeriez mieux que le Pere ne fût point encore reconcilié. La perspective d'un état si peu conforme à votre façon de penser...

MELLEFONT.

Norton ! Norton ! Il faut que tu aies été. . . .  
ou que tu sois encore un scélérat bien noir pour

H ij

118 S A R A S A M P S O N ,

m'avoir ainsi deviné. — Tu as lu dans mon cœur, je ne veux pas t'en imposer. Comme il est vrai que j'aimerai ma Sara éternellement ; ce *Devoir* de l'aimer *toujours* blesse mon cœur. — *Devoir!* — Rafsure-toi cependant ; je triompherai de cette folle chimere. — Ou ne croirois-tu pas que ce fût une chimere ? Qui donc me fait regarder ce nœud sacré comme un esclavage ? Je ne desire pas plus de liberté qu'il ne m'en laissera.

N O R T O N .

Ces réflexions sont bonnes ; mais Marwood, Marwood viendra au secours de vos anciens préjugés, & je crains, je crains....

M E L L E F O N T .

Ce qui n'arrivera jamais. Dès aujourd'hui tu la verras retourner à Londres. — T'ayant avoué ma plus secrète — dirai-je folie, — il est inutile de te cacher que j'ai inspiré tant de crainte à Marwood, qu'un seul de mes regards l'a fait trembler.

N O R T O N .

Ce que vous dites-là n'est pas croyable.

M E L L E F O N T .

Vois ce fer meurtrier, (*lui montrant le poignard de Marwood*) je l'arrachai de sa main

lorsque dans un accès de rage, elle a voulu m'en percer le cœur. Croiras-tu bientôt que je lui ai fait une ferme résistance ? Il est vrai qu'il ne s'en est pas fallu de beaucoup qu'elle ne m'enlaçât de nouveau dans ses pièges. Que de perfidie ! elle a mon Arabella.

N O R T O N.

Arabella ?

M E L L E F O N T.

Je n'ai point encore pu découvrir par quels artifices elle s'est encore emparée de cette enfant. Heureusement qu'elle n'en a point obtenu le succès, qu'elle en avoit sans doute espéré.

N O R T O N.

Que je me réjouisse donc de votre fermeté, que j'ose enfin croire à votre retour à la vertu. — Je le vois presque assuré ; mais puisque vous desirez que je sache tout, — que venoit-elle faire ici sous le nom de *Lady Solmes* ?

M E L L E F O N T.

Elle vouloit, à toute force, voir sa rivale. — J'ai consenti à sa demande, & par foiblesse & par inconséquence, & aussi par un desir secret de l'humilier, en la forçant de rendre justice à tout ce que la nature a de plus parfait. — Tu secoues la tête ? —

H iv

NORTON.

Je n'aurois pas hasardé cela.

www.litcol.com.cn  
MELLEFONT.

Hazardé? Je n'ai rien hasardé que je n'eusse réellement à craindre si je l'avois refusée. Elle auroit voulu se présenter comme la véritable Marwood, & tout ce qui pouvoit arriver de sa visite, sous un nom supposé, n'étoit pas ce que j'avois le plus à craindre.

NORTON.

Rendez grâces à votre destinée, trop heureux que tout cela se soit passé aussi tranquillement.

MELLEFONT.

Tout n'est pas encore entièrement fini. Elle s'est trouvée un peu indisposée, ce qui la forcée de se retirer sans prendre congé de Sara. Elle veut revenir. — Quelle vienne: — la guêpe qui a perdu son aiguillon, — (*remettant le poignard de Marwood dans son sein*) ne peut plus que bourdonner. Encore ce bourdonnement lui coûtera cher, s'il m'importune. — N'entends-je pas quelqu'un venir? Laisse-moi, si c'est elle. — C'est-elle. Sors! (*Norton s'en va.*)



## SCÈNE IV.

www.libtool.com.cn

MELLEFONT, MARWOOD.

MARWOOD.

**C**EST avec regret sans doute que vous me voyez revenir?

MELLEFONT.

Je vois avec plaisir, Marwood, que votre indifférence n'a point eu de suites funestes. Vous êtes mieux?

MARWOOD.

Comme cela.

MELLEFONT.

Vous avez mal fait alors de vous donner la peine de revenir.

MARWOOD.

Si vous dites cela par intérêt pour moi, je vous en remercie, Mellefont. Et si vous le dites par un autre motif je ne vous en veux pas.

MELLEFONT.

Je suis bien aise de vous voir si tranquille.

222 S A R A S A M P S O N ,

M A R W O O D .

L'orage est passé. Je vous conjure encore de tout oublier. [btool.com.cn](http://btool.com.cn)

M E L L E F O N T .

N'oubliez pas votre promesse, & je promets du cœur de tout oublier. — Si je ne craignois pas de vous offenser, je vous demanderois....

M A R W O O D .

Demandez, Mellefont. Vous ne pouvez plus m'offenser. — Que vouliez-vous demander ?

M E L L E F O N T .

Si ma Sara vous a plu ?

M A R W O O D .

La question est naturelle. Ma réponse ne paroîtra pas si naturelle, mais elle n'en est pas moins vraie. — Elle m'a beaucoup plu.

M E L L E F O N T .

Cette justice touche mon cœur. Celui qui sût apprécier les attraits d'une Marwood, pouvoit-il faire un mauvais choix ?

M A R W O O D .

Vous auriez dû me faire grace de ce compliment,

si d'ailleurs c'est un compliment. Il ne s'accorde pas avec mon dessein de vous oublier.

M E L L E F O N T.

Vous ne voulez pas que je vous facilite ce dessein par des injures ? — Que notre séparation n'ait rien des séparations ordinaires. — Séparons-nous comme deux amis qui cèdent à la nécessité, sans amertume, sans haine, & conservant l'un pour l'autre ce degré d'estime qui convient à notre ancienne familiarité.

M A R W O O D.

'Ancienne familiarité? — Ne me la rappelez pas. Je ne le veux pas, n'en parlons plus. — Il faut que ce qui doit arriver, arrive; & peu m'importe comment il arrive. — Mais un mot encore d'Arabella. Vous ne voulez pas me la laisser ?

M E L L E F O N T.

Non, Marwood.

M A R W O O D.

Il est cruel que ne pouvant plus être son Pere, vous vouliez encore lui ôter sa Mere.

M E L L E F O N T.

Je puis, & je veux être son Pere.

224 S A R A S A M P S O N ,

M A R W O O D .

Prouvez-le donc tout-à-l'heure.

www.Mitolo.com  
M E L L E E F O N T .

Comment ?

M A R W O O D .

Permettez qu'Arabella possede, comme un héritage de son pere, les richesses que j'ai reçues de vous en dépôt. — Quant à sa mere.... Ah je voudrois bien laisser à ma fille un autre héritage, que la honte d'être née de moi.

M E L L E E F O N T .

Ne parlez pas ainsi. — Je veux avoir soin d'Arabella, sans dépouiller sa Mere. Si elle veut m'oublier, qu'elle commence par oublier qu'elle me doit sa fortune. Je lui ai des obligations, & je penserai toujours, qu'elle a fait mon vrai bonheur, quoique ce ne fut pas son intention. Oui, Marwood, je vous dois de la reconnoissance pour avoir découvert notre séjour à ce bon Pere, qui ne desiroit le connoître que pour nous pardonner.

M A R W O O D .

Ne déchirez pas mon cœur par ces remerciemens, que je n'ai point voulu mériter. Sir William est un vieillard foible. Il faut bien qu'il pense

autrement que Marwood. — A sa place j'aurois pardonné à la fille , & son séducteur , je l'aurois...

MELLEFONT.  
www.libtool.com.cn

Marwood !

MARWOOD.

Il est vrai que c'est vous ! — Je me tais. — Me fera-t-il bientôt permis de faire mes adieux à Miss Sampson ?

MELLEFONT.

Quand vous partiriez sans la voir, Miss Sampson ne s'en offenseroit pas.

MARWOOD.

Mellefont, je n'aime point à jouer mon rôle à demi, & je ne veux pas même sous un nom étranger, passer pour une femme sans éducation.

MELLEFONT.

Si votre repos vous étoit cher, vous craindriez, ce me semble, de revoir une personne dont la présence doit réveiller en vous certaines idées.

MARWOOD *souriant avec ironie.*

Vous avez meilleure opinion de vous que de moi. Mais quand vous croiriez que je dût être inconsolable de vous perdre, vous devriez, par modestie, ne le pas dire. — Miss Sara doit ré-

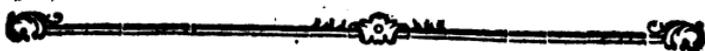
126 S A R A S A M P S O N ,

veiller en moi certaines idées ? *Certaines ?* Oh oui, — l'idée certaine qu'une jeune fille honnête & sensible, peut aimer le plus vil des hommes.

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

M E L L E F O N T .

Continuez, Marwood, continuez. Voilà comme je vous desirois depuis long-temps, quoique j'aurois presque mieux aimé, je vous l'ai dit, que nous eussions pu conserver quelque estime réciproque. — Peut-être encore n'en faut-il pas désespérer, quand ce cœur, où la vengeance fermente, aura répandu ses jalouses fureurs. — Permettez que je vous laisse seule un moment. Je vais chercher Miss Sampson.



S C E N E V .

MARWOOD *promenant ses regards autour d'elle.*

SUIS-JE seule ? — Puis-je enfin respirer sans être observée, & redonner aux muscles de mon visage leur audace naturelle. — Hâtons-nous d'être encore la véritable Marwood, pour soutenir de nouveau la gêne de la dissimulation. — Que je te hais vile dissimulation ! Non, que j'aime la sincérité, mais parce que tu es la misérable ressource de la vengeance impuissante. Va, je ne m'abaisserois

pas jusqu'à toi, si quelque tyran vouloit me confier sa force, ou le ciel son tonnerre. — Encore si tu m'amenois à mon but ! — Un heureux commencement ne me laisse pas sans espérances, & Mellefont paroît moins craindre que jamais. Si ma ruse me réussit, & que je puisse parler seule, Sara, alors... C'est qu'alors il est encore bien incertain que cette ruse m'avance de beaucoup. Dans tout ce que je lui dirai de Mellefont, il n'y aura peut-être rien de nouveau pour elle. — Elle ne croira peut-être pas mes calomnies, & les menaces... Si elle osoit les mépriser ! — N'importe, elle entendra de ma bouche, vérités, calomnies, menaces, — Il seroit bien malheureux, si de tous ces traits acérés il n'en restoit pas un dans son ame pour la déchirer. — Paix, les voici. — Je ne suis plus Marwood. — Je ne suis plus qu'une malheureuse répudiée, qui cherche, par de petits artifices, à repousser l'infamie; — qu'un reptile foulé sur la terre qui se recourbe, se dresse, & veut blesser le pied qui l'écrase.



S C E N E V I.

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

S A R A , M E L L E F O N T , M A R W O O D .

S A R A .

**J**E suis bien aise, Lady, que mes inquiétudes n'aient pas été fondées.

M A R W O O D .

Je vous remercie, Miss. Cet accident n'étoit pas assez dangereux pour vous inquiéter.

M E L L E F O N T .

Lady vient pour vous faire ses adieux, chère Sara.

S A R A .

Si-tôt, Lady ?

M A R W O O D .

Je ne saurois partir assez tôt pour ceux qui desirent que je sois à Londres.

S A R A .

Vous ne partez pas aujourd'hui ?

M A R W O O D .

Demain de grand matin.

M E L L E F O N T .

MELLEFONT.

Demain? Je croyois que vous partiez aujourd'hui.

SARA.

Notre connoissance, Lady, ne commence qu'en passant. Je me flatte qu'un jour vous daignerez m'honorer d'une connoissance plus intime.

MARWOOD.

Je vous demande votre amitié, Miss.

MELLEFONT.

Je vous réponds, chere Sara, que la priere de Lady part du cœur; mais il faut vous prévenir que sans doute vous ne vous reverrez pas de long-temps. Il sera bien rare qu'il soit possible à Lady de se trouver dans les sociétés que nous fréquenterons.

MARWOOD à part.

Quelle adresse!

SARA.

Voilà que vous m'ôtez, Mellefont, une espérance bien agréable.

MARWOOD.

Heureuse Miss, c'est moi qui perdrai le plus.

Tome X.

I

MELLEFONT.

Mais réellement, Lady, vous ne partirez que demain ?

MARWOOD.

Plûtôt, peut-être. — (*A part.*) Personne encore !

MELLEFONT.

Nous ne voulons pas non plus nous arrêter ici long-temps. N'est-ce pas, chère Miss, qu'il fera bien de suivre, sans tarder, notre réponse ? Sir William ne se plaindra certainement pas de notre empressement.

---

S C E N E V I I.

BETTY, LES PRÉCÉDENS.

MELLEFONT.

QUE veux-tu, Betty ?

BETTY.

On demande à vous parler tout de suite.

MARWOOD *à part.*

Ah je respire enfin ! Nous allons voir,

MELLEFONT.

A moi? Sur le champ? J'y vais. — Lady, vous plairoit-il d'abrèger votre visite?

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

SARA.

Pourquoi donc? — Lady aura la bonté d'attendre que vous foyez revenu.

MARWOOD.

Pardonnez, Miss, je connois mon cousin, & j'aime mieux me retirer.

BETTY.

L'étranger, Monsieur... Il n'a qu'un mot à vous dire. — Il dit qu'il n'a pas un moment à perdre.

MELLEFONT.

Va toujours, je suis à lui. — Je présume, chère Sara, que c'est enfin la nouvelle de cet accord dont je vous ai parlé. (*Betty sort.*)

MARWOOD *à part.*

Bon!

MELLEFONT.

Mais cependant, Lady...

MARWOOD.

Si vous l'exigez — Il faut donc, Miss, que je vous souhaite, ...

Iij

SARA.

Non, Mellefont. Vous ne m'envierez pas le plaisir d'entretenir Lady Solmes en vous attendant.

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

MELLEFONT.

Vous le voulez, Miss? —

SARA.

Ne faites pas attendre plus long-temps, & venez bientôt nous rejoindre, mais avec un visage plus riant, je vous en conjure. Vous attendez sans doute quelque nouvelle désagréable. Que rien ne vous attriste. Croyez qu'il me tarde plus de savoir si vous seriez homme à préférer Sara de bonne grace à une succession, que je ne suis empressée de vous voir posséder ce riche héritage.

MELLEFONT.

Jobéis. — (*A Marwood, d'un air imposant.*)  
— Lady, Je ne tarderai certainement pas à revenir.

MARWOOD à part.

Que je suis heureuse !



## SCÈNE VIII.

SARA, MARWOOD,

SARA.

LES compliments de mon bon Mellefont ont quelquefois un air qui leur est étranger. Ne le trouvez-vous pas aussi, Lady ?

MARWOOD.

Je n'y ai jamais pris garde, je suis si accoutumée à la manière.

SARA.

Ne voulez-vous pas vous asseoir ?

MARWOOD.

Volontiers. (*A part, en s'asseyant.*) — Il ne faut pas laisser une occasion si précieuse m'échapper.

SARA.

Dites-moi donc, Lady, ne serai je pas, avec mon cher Mellefont, la femme du monde la plus heureuse ?

MARWOOD.

Si Mellefont fait être heureux, Sara Sampson en fera l'homme le plus digne d'envie. Mais....

I iij

234 S A R A S A M P S O N ,

S A R A .

*Mais?* & un silence si expressif....

M A R W O O D .

Je suis sincère, Miss.

S A R A .

Et vous en êtes plus estimable.

M A R W O O D .

Sincère, — souvent même jusqu'à l'inconséquence. Ce *mais* en est la preuve. Je l'ai dit sans y penser. —

S A R A .

Je ne crois pas que Lady feignant d'éluder ma réponse, veuille encore augmenter mon inquiétude. Ne pas découvrir un mal qu'on a fait soupçonner, c'est une pitié cruelle.

M A R W O O D .

Eh non, Miss, — ce mot qui m'est échappé vous affecte, & vous avez tort. D'ailleurs, Mellefont est mon parent. —

S A R A .

Voilà ce qui donne tant de poids à ce reproche que vous avez à lui faire.

MARWOOD.

Mais fut-il mon frere, je l'avoue, je n'hésiterois point à prendre contre lui la défense d'une personne de mon sexe, si je croyois appercevoir qu'il manquât envers elle de probité. Nous devrions, nous autres femmes, regarder comme une offense envers tout notre sexe, celles que l'on fait à chacune de nous, & pour en tirer vengeance, nous lier d'intérêts communs, où même la sœur & la mere du coupable prendroient part sans balancer.—

SARA.

Cette observation....

MARWOOD.

M'a de temps en temps servi de règle dans des circonstances épineuses

SARA.

Et me promet.... Je tremble.—

MARWOOD.

Non, vous dis-je. — Si vous voulez absolument trembler.... Parlons d'autres choses

SARA.

Cruelle pitié!

I iv

M A R W O O D .

Je suis fâchée d'être méconnue. Pour moi, du moins, quand, par la pensée, je me suis mise à la place de Miss Sampson, il me semble que je regarderois comme autant de bienfaits chaque trait de lumière, qu'on voudroit me donner sur la conduite d'un jeune homme, avec lequel je vais unir mon sort pour jamais.

S A R A .

Que voulez-vous, Lady ? Ne connois-je pas déjà mon Mellefont ? croyez-moi, je connois Mellefont, comme je connois mon ame. Je fais qu'il aime Sara. —

M A R W O O D .

Et d'autres.

S A R A .

Il en a aimé d'autres. Je le fais. Me devoit-il aimer, même avant que mon nom fut prononcé devant lui ? Puis-je prétendre être la seule qui ait eu assez de charmes pour le séduire ? Ne faut-il pas que je m'avoue à moi-même que j'ai cherché à lui plaire ? N'est-il pas assez aimable pour avoir inspiré à d'autres femmes le même desir ? Et n'est-il pas naturel qu'on ait réussi à lui plaire ?

MARWOOD.

Vous le défendez avec la même chaleur, & presque avec les mêmes raisons, que j'ai souvent employées pour sa justification. Ce n'est point un crime d'avoir aimé, bien moins encore d'avoir été aimé. Mais l'inconstance est un crime.

SARA.

Pas toujours. Je la crois souvent excusable quand on aime, qui ne mérite pas d'être toujours aimé.

MARWOOD.

La morale de Miss Sampson ne me paroît pas austère.

SARA.

La morale, d'après laquelle mon cœur juge ceux qui avouent leurs fautes & les réparent, n'est pas, il est vrai, la plus sévère. Aussi ne doit-elle pas l'être. Car il ne s'agit pas ici de fixer les bornes que la vertu met à l'amour; mais simplement d'excuser la foiblesse humaine, lorsqu'elle n'est point restée dans ses bornes, & de juger des effets qui en résultent, d'après les règles de la prudence. Si, par exemple, un Mellefont aime une Marwood, & qu'enfin il l'abandonne, cet abandon est plus louable même que la constance. Il seroit

138 S A R A S A M P S O N ,

bien malheureux que pour avoir une fois aimé une femme perdue, on fut obligé de l'aimer toujours.

M A R W O O D .

Mais connoissez-vous, Madame, cette Marwood que vous traitez si légèrement de femme perdue?

S A R A .

Je la connois sur le portrait de Mellefont.

M A R W O O D .

De Mellefont? Il ne vous est pas même venu l'idée que Mellefont, dans sa propre cause, ne pouvoit être qu'un témoin suspect.

S A R A .

— Je commence enfin à m'appercevoir que Lady veut éprouver mon amour. Je vois Mellefont sourire, quand vous lui direz avec quelle chaleur j'ai pris sa défense.

M A R W O O D .

Pardonnez, Miss, il faut que Mellefont ne sache rien de ce que je vous ai confié. Vous pensez trop noblement, pour vouloir, en reconnaissance d'un conseil donné du cœur, brouiller avec lui une parente, qui trouve sa conduite

envers une des plus aimables personnes de notre sexe, si injuste, qu'elle en est elle-même indignée.

www.libtool.com.cn

S A R A.

Je ne veux brouiller personne, Lady; & je voudrais que tout le monde eut mes sentimens.

M A R W O O D.

Voulez-vous qu'en peu de mots je vous conte l'histoire de Marwood?

S A R A.

Je ne fais. — Mais oui, cependant; à condition seulement, Lady, que vous cesserez d'en parler dès que nous entendrons Mellefont. Il pourroit soupçonner que je vous en aurois parlé la première; & je ne voudrais pas qu'il me crut capable d'une curiosité aussi défavantageuse pour lui.

M A R W O O D.

J'allois demander la même grace à Miss Sampson, si elle ne m'avoit prévenue. Il ne faut pas seulement qu'il puisse soupçonner, que Marwood ait été nommée; & vous serez assez prudente pour prendre en secret vos mesures. — Ecoutez à présent. — Marwood est d'une famille honnête. Elle était veuve & jeune, quand Mellefont en fit la connoissance. On dit qu'elle ne manquoit ni de

140 S A R A S A M P S O N ,

beauté, ni de ces graces, sans lesquelles il n'y a point de beauté. Sa réputation étoit sans tache. Une seule chose lui manquoit, — de l'or. — Tous ses biens, — & l'on dit qu'elle avoit possédé de grandes richesses, — elle les avoit sacrifiés pour la liberté de son mari. Elle croyoit lui devoir toute sa fortune, après avoir consenti à lui donner son cœur & sa main.

S A R A .

Voilà , Madame , un trait bien noble. Je voudrois le trouver dans une autre que Marwood.

M A R W O O D .

Quoique sans fortune , elle fut ardemment recherchée ; on ne desiroit rien que de la rendre heureuse. Parmi ces adorateurs , tous distingués par leurs richesses & leur naissance , Mellefont se présente. Ses vues n'avaient rien que d'honnête, & la fortune qu'il promit à Marwood, étoit le moindre de ses avantages, ce n'étoit pas là un moyen de réussir. Dès le premier instant, il vit bien que Marwood n'avoit rien d'une femme intéressée, que cette femme sensible aimeroit mieux une cabane avec l'ami de son cœur, que le palais le plus magnifique avec un homme indifférent.

S A R A .

Encore un trait que j'envie à Marwood. De

grace, Lady, ne la flattez pas, ou vous allez me forcer de la plaindre.

MARWOOD.

Mellefont alloit s'unir par un nœud solennel avec Marwood, lorsqu'il apprit tout-à-coup la mort d'un oncle, qui lui avoit légué tous ses biens, à condition qu'il épouserait une de ses parentes. Si Marwood avoit refusé pour lui de riches alliances, Mellefont ne voulut pas lui céder en générosité. Il avoit bien résolu de ne lui parler de cette succession, qu'après l'avoir perdue pour elle. — N'est-il pas vrai, Miss, que c'étoit penser noblement ?

SARA.

Oh, Madame, qui fait mieux que moi combien Mellefont a le cœur noble !

MARWOOD.

Mais que fit Marwood ? Un soir, très-avant même dans la nuit, elle apprit, par hasard, la résolution de Mellefont. — Mellefont arrive le matin pour la voir, & Marwood est partie.

SARA.

Où partie ? Pourquoi partie ?

MARWOOD.

Il ne trouve qu'une lettre, où elle lui dit de

142. S A R A S A M P S O N ,

n'espérer jamais la revoir. Qu'elle ne disconvient pas que Mellefont lui est cher ; que c'est par cet amour même , qu'elle ne permettra jamais un sacrifice, dont nécessairement il se repentiroit un jour. Qu'il étoit dégagé de sa promesse , qu'elle le conjuroit d'obéir , sans balancer , aux dernières volontés de son oncle , & de prendre possession d'une immense fortune , qu'un homme d'honneur sauroit mieux employer , que de la sacrifier inconsidérément à une femme.

S A R A

Mais Lady , pourquoi prêtez-vous à Marwood des sentimens si élevés ? Si quelque femme peut en être capable , c'est Lady Solmes , & non Marwood. Ce n'est certainement pas Marwood.

M A R W O O D.

Il n'est point étonnant, Miss , que vous soyez prévenue contre elle. — La résolution de Marwood égara presque la raison de Mellefont. Il envoya tous ses amis pour la découvrir. On la trouve enfin.

S A R A.

Parce qu'elle vouloit se laisser trouver sans doute.

M A R W O O D.

Point de réflexions amères , Miss ! Elle ne con-

viennent pas à une femme, qui d'ailleurs est d'un caractère aussi doux. — Il la trouva donc, & la trouva inflexible. Elle ne voulut jamais accepter sa main; & tout ce qu'il put obtenir d'elle, ce fut une promesse de retourner à Londres. Ils convinrent de retarder leur bonheur, jusqu'à ce que cette parente, ennuyée du silence de Mellefont, fût enfin forcée de se dégager la première. Cependant Marwood ne pouvoit pas refuser tous les jours les visites de Mellefont. Ce n'étoit d'abord que la visite respectueuse d'un amant que l'on resserre dans les bornes de l'amitié. Mais est-il donc possible, avec un ame de feu, de ne pas franchir ces bornes de l'amitié! Mellefont possède tout ce qui peut rendre un homme dangereux. Personne ne le sait aussi bien que Miss Sampson.

S A R A.

Ah!

M A R W O O D.

Vous soupirez? Et Marwood aussi a soupiré plus d'une fois, & soupire encore.

S A R A.

C'en est assez; Lady, cette toumpure a, ce me semble, quelque chose de plus amer, que la réflexion qu'il vous a plu de m'interdire.

M A R W O O D .

L'intention n'étoit pas d'offenser , mais simplement de vous montrer l'infortunée Marwood sous un jour, où vous puissiez la juger avec plus de justice. — Enfin, l'amour donne à Mellefont les droits d'un Epoux ; & Mellefont ne jugea plus nécessaire de les rendre légitimes. Que tu serois heureuse, Marwood , si ta honte n'étoit connue que de toi , de Mellefont & du ciel ! Qu'elle seroit heureuse, si une fille gémissante ne découvroit à tous les regards, ce qu'elle voudroit se cacher à elle-même !

S A R A .

Que dites-vous, Lady ? Une fille —

M A R W O O D .

Oui, Miss, une fille infortunée, perd, par Sara Sampson, toute espérance de pouvoir jamais nomenmer, sans horreur, ceux qui lui ont donné le jour.

S A R A .

Ah Dieu ! Et Mellefont me l'auroit caché ? —  
Puis-je bien vous croire, Lady ?

M A R W O O D .

Vous pouvez croire aussi, que Mellefont vous en a sans doute caché davantage.

S A R A :

S A R A.

Plus encore? Et que peut-il encore me cacher?

M A R W O O D

Qu'il aime encore Marwood.

S A R A.

Vous me tuez, Lady!

M A R W O O D.

Est-il possible de croire, qu'un amour de plus de dix ans, s'éteigne si promptement? Un léger nuage peut un instant l'obscurcir; mais tout-à-coup il brille d'un nouvel éclat. Je pourrois vous nommer une Miss Okaff, une Miss Dorkas, une Miss Noor, & mille autres qui, tour-à-tour, menaçoient Marwood de lui enlever un homme qui les a toutes cruellement trompées. Il est un terme qu'on ne lui fait jamais franchir; dès qu'il l'apperçoit, il fuit. — Je veux que vous soyez la seule heureuse, que toutes les circonstances vous servent, que vous le forciez un instant à vaincre son horreur pour des liens éternels: croirez-vous être par-là bien assurée de son cœur?

S A R A à part.

Malheureuse! Que me faut-il entendre.

Tome X.

K

M A R W O O D .

Point du tout. Ce seroit alors qu'il s'empreseroit de revoler dans les bras de celle qui n'a jamais été jalouse que de le voir en liberté. Vous porteriez le nom de son épouse ; une autre seroit son épouse.

S A R A .

Ne déchirez plus mon cœur par ces affreuses pensées ! Conseillez-moi ; que dois-je faire ? Vous devez connoître Mellefont. Vous devez savoir comment il seroit peut-être encore possible , de lui rendre agréable & doux un lien, sans lequel le plus sincere amour est toujours un crime.

M A R W O O D .

L'on parvient à prendre un oiseau, je le fais bien, Miss ; mais qu'on puisse lui rendre sa prison plus agréable que ses champs & ses forêts, voilà ce que j'ignore. Je pense donc qu'il vaudroit mieux le laisser libre , & vous épargner de longs repentirs. Contentez-vous, Miss, du plaisir de l'avoir vu bien près de vos filets, & comme vous pouvez prévoir que sûrement il brisera ses filets, je vous conseille de ne pas l'y attirer, & de ménager vos filets.

S A R A .

Je ne fais trop, Lady, si j'entends bien le sel de votre allégorie.

MARWOOD.

Puisqu'elle vous offense, vous m'avez entendue.  
 — En un mot, votre avantage, autant que l'avantage d'une autre, la prudence autant que la justice peuvent, & doivent même persuader Miss Sampson de renoncer à un homme, sur qui Marwood a des droits antérieurs & sacrés. Où vous en êtes aujourd'hui avec Mellefont, vous pouvez encore rompre avec lui, je ne dirai pas avec beaucoup d'honneur; mais au moins sans un scandale public. Une absence de quelques semaines avec un amant, est en effet une tache; mais de ces taches que le temps efface. Encore quelques années, & tout est oublié. D'ailleurs quand on est riche héritière, on trouve toujours des hommes qui n'y regardent pas de si près. Si Marwood étoit dans une circonstance aussi favorable, & qu'elle n'eut besoin ni d'un époux pour ses attraits, qui commencent à se flétrir, ni d'un père pour sa fille délaissée, j'en suis sûre, & je suis forcée de le dire à votre honte, Marwood agiroit plus généreusement envers Miss Sampson, que Miss Sampson n'agit envers Marwood.

SARA *se levant avec indignation.*

C'en est trop! Vous êtes une parente de Mellefont? — Quelle indignité! Comme on vous trahit

K ij

Mellefont ! — Je vois maintenant , Lady , pourquoi Mellefont avoit tant de peine à vous laisser seule avec moi ! Sans doute il fait combien est à craindre le souffle empoisonné que votre bouche exhale. — J'explique ma pensée ! N'y a-t-il pas assez long-temps que Lady parle sans ménagement, sans décence. Qu'a donc fait Marwood pour mériter une protectrice dévouée , qui déploie toutes les forces de son imagination , pour me persuader un Roman éblouissant , pour me rendre suspecte la probité d'un homme , — qui est *homme* enfin ; mais pas un monstre ? Ne m'a-t-on dit que Marwood se vançoit d'avoir une fille de Mellefont , ne m'a-t-on nommé plusieurs Courtisanes trompées que pour me faire entendre , de la manière la plus piquante , que je devrois m'abaisser moi-même au-dessous d'une prostituée endurcie dans le crime ?

M A R W O O D .

Moins de vivacité , ma jeune Miss. — Une prostituée endurcie dans le crime ? — Apparemment que vous employez quelquefois des expressions , dont vous ne connoissez pas la force.

S A R A .

Ne la prendroit-on pas pour cela , même dans le portrait de Lady Solmes ? — Eh bien , Lady , vous êtes son amie , son amie la plus intime peut-

être. Je ne dis pas cela comme un reproche ; car peut-être qu'il n'est pas possible, de n'avoir que des amis vertueux. Mais faut-il m'avilir moi, parce que vous l'aimez ? Si j'avois eu l'expérience de Marwood, oh je n'aurois point commis la faute, qui m'expose à une comparaison si humiliante. Et si je l'avois commise, je n'y aurois pas au moins persévéré dix ans. Tomber dans le crime par ignorance, ce n'est pas là connoître le crime, & vivre familièrement dans le crime. Ah si vous saviez Lady, quels repentirs, quels remords, quelles angoisses m'a coûté mon erreur ! Je dis mon erreur ; car pourquoi toujours cruelle envers moi, la regarder aujourd'hui comme un crime ? Le ciel même a cessé de la regarder comme un crime, puisqu'il en ôte la punition dont il m'avoit affligée, & me rend un Pere. — Je frissonne Lady ! Quelle altération dans tous vos traits ! Comme ils s'allument ! La fureur cachée dans cet œil morne glace tout mon sang, & ces mouvemens convulsifs de votre bouche frémissante... Ah, Madame, si je vous ai offensée, je vous demande pardon. C'est par trop de sensibilité que ma raison s'égaré. Dans ce que vous m'avez dit, il n'y avoit pas sans doute de mauvaise intention. Oubliez mon inconséquence. Comment réparer mes torts ? Que voulez-vous que je fasse pour ac-

150 S A R A S A M P S O N ;

quérir en vous une amie, comme l'a trouvée Marwood? Permettez, Madame, permettez que je demande à genoux (*tombant à ses pieds*) votre amitié. — Et si je ne puis l'obtenir, au moins, par justice, ne confondez pas dans une même classe Sara Sampson & Marwood.

MARWOOD *d'un air orgueilleux, recule quelques pas, & la contemple à ses genoux.*

Ce triomphe est trop beau pour que Marwood n'en jouisse qu'inconnue. — Sachez donc que c'est Marwood, que vous suppliez à genoux, de ne vous point comparer à Marwood.

S A R A *saisie d'effroi, se leve, & les yeux attachés sur Marwood, recule avec des cris.*

Vous, Marwood? — Ha ! je la reconnois à présent — je la reconnois cette femme perfide, qui me suivoit pour m'affassiner ; je reconnois le poignard de mon songe prophétique ! C'est-elle ! Fuis malheureuse Sara ! Sauvez-moi, Mellefont ; sauvez votre amante ! Et toi, douce voix de mon Pere chéri, retentis encore ! Où m'appelles-tu ? — Où courir vers elle ? — Par ici ? — Par là ? — Au secours, Mellefont ! Au secours Betty ! — La voilà qui se jette sur moi avec son poignard. Au secours ! (*Elle fuit éperdue.*)

## SCÈNE VIII.

MARWOOD.

**Q**UE veut cette extravagante? — Oh, puisse-je en effet te déchirer de mille morts! Voilà pour-quoi j'aurois dû réserver mon poignard, insensée que je suis! Quelle jouissance de percer le cœur d'une rivale, qui s'humilie à nos pieds! — Que puis-je encore espérer? — Me voilà découverte. Mellefont peut arriver à l'instant même. Fuir? Où l'attendre? Je l'attendrai. Mais je veux employer les momens de son absence. Peut-être que l'artifice heureux de cet Etranger prétendu, le retiendra quelque temps encore? L'on me craint. Pourquoi donc ne la pas suivre? Pourquoi ne pas essayer contre elle ma dernière ressource? Les menaces sont des armes viles — Il n'est point d'armes viles pour le désespoir. Une fille timide qui fuit à mon nom seul, saisie d'effroi, mourante, éperdue, pourroit bien prendre de terribles paroles pour des faits terribles. Si Mellefont? .... Mellefont lui rendra le courage, & la fera sourire de mes fureurs. Sourire? Peut-être. Qu'il y auroit peu d'entreprises, si l'on en considéroit toujours la fin! Et ne me suis-je donc pas préparée à la fin la plus malheu-

K iv

252 S A R A S A M P S O N ,

reuse ? — Le poignard pour les autres, le poison pour moi ! — Le poison pour moi ! Depuis longtemps je le porte par-tout avec moi ; ici, déjà près du cœur, il attend qu'il me rende ce triste service : là, sur mon cœur, où dans un temps plus heureux, je cachois ces vains éloges, poison lent, mais sûr, que préparent à l'inexpérience de lâches adulateurs. Si pourtant il étoit destiné à ne pas me dévorer seule ! — Si l'infidèle... Pourquoi m'arrêter à former des souhaits ? — Allons ! Que je ne laisse ni Marwood, ni Sara se remettre. Pressentir le danger, c'est le craindre.

( Elle sort. )

*Fin du quatrième Acte.*





www.libtool.com.cn

## ACTE V.

*La Chambre de Sara.*

### SCÈNE PREMIÈRE.

SARA foible, dans un fauteuil. BETTY.

B E T T Y.

**E**H bien, Miss, ne sentez-vous pas que vous êtes un peu mieux ?

S A R A.

Mieux, Betty ? — Si Mellefont revenoit seulement. Tu l'as envoyé chercher, n'est-ce pas ?

B E T T Y.

Norton & l'Hôte y font allés.

S A R A.

Norton est un bon serviteur, mais il est vif. Je ne veux pas absolument qu'il dise, par rapport à moi, quelque dureté à son Maître. D'après ce qu'il nous a lui-même raconté, Mellefont est innocent de

tout. N'est-il pas vrai, Betty, que tu le crois aussi innocent? — Elle le poursuit; est-ce la faute? Elle crie, elle entre en fureur, elle veut l'assassiner. Vois-tu, Betty? C'est moi pourtant qui l'ai exposé à ce danger là. Quelle autre que moi? — Enfin, la méchante Marwood veut me voir, ou ne pas retourner à Londres. Pouvoit-il lui refuser cette complaisance? N'ai-je pas aussi désiré souvent de voir Marwood? Mellefont fait bien que les femmes sont curieuses, Encore si je n'avois pas exigé moi-même qu'elle restât jusqu'à son retour, il l'auroit emmenée. Je l'aurois vue sous un nom emprunté, sans savoir que je l'eusse vue, & peut-être un jour ce petit mensonge m'eut fait sourire. Tout est de ma faute. — Eh bien, j'ai eu peur; c'est-là tout. Ce petit évanouissement n'est pas dangereux. Tu fais, Betty, que souvent je m'évanouis.

B E T T Y.

Mais vous n'avez jamais eu d'évanouissement aussi long.

S A R A.

Ne me le dis pas, — Bonne fille sensible, ya, je fais bien toutes les peines que je t'ai données.

B E T T Y.

Jusqu'à Marwood qui a paru touchée du danger

où vous étiez. J'avois beau lui dire de s'en aller, elle n'a jamais voulu sortir que vous n'ayez ouvert les yeux, & pris la potion qui vous a fait revenir.

S A R A.

J'ai peut-être à me féliciter de m'être évanouie. Qui fait tout ce qu'il m'aurait encore fallu entendre. Ce n'étoit certainement pas sans dessein qu'elle m'a suivie dans ma chambre. Tu n'imagines pas combien mes sens étoient troublés. Je me rappelle tout-à-coup le songe de la nuit dernière, & je m'enfuis, comme une insensée, qui ne sait où, ni pourquoi elle fuit.—Et Mellefont quine vient pas.—Ah!—

B E T T Y.

Ah, Miss, vous souffrez?

S A R A.

Dieu! quelle douleur!

B E T T Y.

Qu'avez-vous?

S A R A.

Rien, Betty. — Une douleur! Pas *une* douleur, mille traits de feu réunis là. — Tiens, soit tranquille. — Voilà qui est passé.





www.libtool.com.cn  
S C E N E I I .

N O R T O N , S A R A , B E T T Y .

N O R T O N .

**M**ELLEFONT fera ici tout à l'heure.

S A R A .

Ah, j'en suis bien aise. Mais où l'as-tu trouvé?

N O R T O N .

Un inconnu l'a conduit hors des barrières, où, disoit-il, un étranger l'attendoit pour lui communiquer des affaires de la plus grande importance; mais après l'avoir égaré, l'imposteur a tout-à-coup disparu. Malheur à lui, s'il est pris, tant Mellefont est en fureur.

S A R A .

Lui as-tu dit ce qui s'est passé.

N O R T O N .

Tout.

S A R A .

Mais d'une manière....

N O R T O N.

J'avois bien le temps de penser à la manière.  
Il suffit qu'il sache les inquiétudes que son im-  
prudence vient encore de vous causer.

S A R A.

Ce n'est pas lui, Norton, c'est moi seule qui  
me les ai causées.

N O R T O N.

Est-ce que Mellefont peut jamais avoir tort ?  
— Arrivez, Monsieur, l'amour vous a déjà justifié.

---

S C E N E I I I.

MELLEFONT, NORTON, SARA,  
BETTY.

M E L L E F O N T.

AH, Sara, s'il n'y avoit pas tant d'amour....

S A R A.

Je serois alors la plus malheureuse de nous  
deux. Si pendant votre absence, il ne vous est  
rien arrivé de plus fâcheux qu'à moi, je suis con-  
tente.

258 S A R A S A M P S O N ,

M E L L E F O N T .

Je n'ai pas mérité d'accueil aussi doux.

[www.libtool.com](http://www.libtool.com) S A R A .

Pardonnez à ma faiblesse, si je ne vous reçois pas avec plus d'amour. Ce n'est que pour calmer vos craintes que je voudrais me sentir moins abattue.

M E L L E F O N T .

Ha, Marwood, il te manquoit encore cette perfidie ! Ce misérable, qui d'un air mystérieux, m'égaroit par de si longs détours, n'étoit certainement qu'un homme payé par Marwood. Voyez-vous, chere Sara, quelle ruse elle a employée pour m'éloigner de vous. Ruse assez grossiere ! Et c'est parce qu'elle étoit grossiere, que je n'ai rien soupçonné. Mais elle payera cher cette perfidie. Vîte, Norton, vole chez elle, ne la perds pas de vue, empêche-là de partir, je te suis.

S A R A .

Pourquoi, Mellefont ? Je demande grace pour Marwood.

M E L L E F O N T .

Va !

( *Norton. sort.* )



SCÈNE IV.

www.libtool.com.cn

SARA, MELLEFONT.

SARA.

**L**AISSEZ donc se retirer paisiblement un ennemi fatigué, qui vient d'hasarder envain un dernier assaut. Que de choses que je ne saurois pas sans Marwood! —

MELLEFONT.

Bien des choses? Et quoi donc?

SARA.

Ce que vous ne m'auriez pas dit, Mellefont. — Vous êtes étonné? — Eh bien, je veux l'oublier, puisque vous ne voulez pas que je le sache.

MELLEFONT.

J'espère que vous ne croirez pas aux discours empoisonnés d'une femme jalouse, d'une calomniatrice irritée.

SARA.

Nous en parlerons une autre fois. — Mais pourquoi, ne me parlez-vous pas encore du

260 S A R A S A M P S O N ,

danger qui a menacé votre vie précieuse ? C'est moi, Mellefont, qui aurois aiguisé le poignard de Marwood. —

www.litMellefont.com

Ce danger n'étoit pas redoutable. La rage aveugle porte rarement un coup assuré : Marwood, comme une furie, s'élança, & moi, j'étois de sang-froid. Pourvu qu'elle n'ait pas mieux réussi, à détruire la bonne opinion que Sara Sampson avoit de son Mellefont ! J'ai tout à craindre. — Non, chère Sara, ne me cachez pas plus long-temps ce que vous dites en avoir appris.

S A R A .

Eh bien. — Si j'avois eu le moindre doute sur votre amour, les fureurs de Marwood l'auroient dissipé. Il faut qu'elle soit bien persuadée que je lui ai fait perdre tout votre cœur : une perte incertaine l'eût fait agir avec moins d'inconscience.

M E L L E F O N T .

Il faudra bientôt que j'attache quelque prix à sa jalousie sanguinaire, à son audace effrénée, à ses infâmes parjures ! — Vous n'osez répondre, vous craignez de me découvrir. . . .

S A R A .

Vous saurez tout. Ce que je disois là n'étoit  
que

que pour vous y préparer. Il est bien vrai que je suis aimée de Mellefont. Je voudrois cependant n'avoir pas découvert qu'il manque à son amour, cette confiance qui flatte autant que l'amour même. En un mot, cher Mellefont, — Pourquoi faut-il qu'une oppression soudaine étouffe ma voix ? Je sens qu'en vous parlant, je n'ai plus assez de force pour chercher des paroles douces qui ne vous affligent pas. — Marwood s'est vantée d'un gage... & Norton aussi a parlé — Pardonnez-lui. — Il me l'a nommée — celle qui doit exciter en vous une tendresse bien différente de l'amour que vous ressentez pour moi.

MELLEFONT.

Est-il possible ? Cette femme hardie auroit avoué sa honte ? — Ah, Miss, ayez pitié de mon trouble. — Puisque vous savez tout, pourquoi vouloir encore l'entendre de ma bouche ? Elle ne paroîtra jamais à vos yeux, cette pauvre enfant, à qui l'on ne peut rien reprocher que sa mere.

SARA.

Et vous l'aimez ?

MELLEFONT.

Trop — ah oui, je l'aime trop pour ne pas l'avouer.

*Tomé X.*

L

S A R A .

Sensible Mellefont, que je vous aime aussi pour cet amour ! Vous m'auriez bien offensée, si vous aviez étouffé la tendresse paternelle par des considérations honteuses pour moi. Vous avez déjà blessé mon amour par vos menaces de ne la pas laisser paroître à mes yeux. Non, Mellefont, une de vos promesses au pied des autels, sera de ne séparer jamais de vous Arabella. Entre les mains de sa mère déshonorée, elle est trop exposée à n'être plus digne un jour de son père. Usez de vos droits sur toutes les deux, & laissez-moi prendre la place de Marwood. Ne m'enviez point le bonheur d'élever une amie, qui vous doit le jour, une ame de Mellefont. Jours heureux, où mon Père, où Mellefont, où Arabella, occuperont chacun, sans partage, tout mon respect filial, mon amour confiant, tout mon cœur ingénieux à aimer ! Jours heureux ! — Hélas ils sont encore dans l'avenir. — Peut-être même qu'ils n'y sont pas. Vain bonheur qui n'existe que dans mes desirs ! — Mellefont, des sensations inconnues, étrangères à mon cœur aimant, tournent mes regards vers d'autres objets ! Sur des objets obscurs qu'enveloppent de respectables ténèbres. — Quelles douleurs ! (*De douleur elle se cache le visage dans ses mains.*)

MELLEFONT.

Quel passage soudain de l'admiration à l'effroi !  
 — Eh vite , Betty , du secours ! — Qui vous attriste , généreuse Miss ? ame céleste ! Pourquoi cette main envieuse me cache-t-elle , (*entr'ouvrant les mains de Sara*) des regards si doux.  
 — Ah ! vos regards éteints par de cruelles douleurs vous trahissent malgré vous ! — Et ces mains envieuses qui veulent me dérober vos regards ; comme si je ne devois pas sentir vos douleurs.  
 — Oh malheureux , de ne pouvoir que les partager , — de ne les pas sentir *seul* ? — Et vole donc , Betty. —

B E T T Y.

Où ?

MELLEFONT.

Tu la vois , & tu parles ? — Au secours !

S A R A.

Reste ! — Mes douleurs — se calment. — Je tâcherai , mon cher Mellefont , de ne plus vous effrayer.

MELLEFONT.

Betty , que lui est-il donc arrivé ? — Ce ne sont pas là les suites d'un simple évanouissement. —

—



## SCENE V.

www.libtool.com.cn

NORTON, MELLEFONT, SARA,  
BETTY.

MELLEFONT.

**T**E voilà déjà de retour, Norton? O bonheur!  
Tu vas m'être ici bien plus nécessaire.

NORTON.

Marwood est partie! —

MELLEFONT,

Et mes malédictions la suivent! — Elle est partie? — Où est-elle allée! — Que le malheur & la mort, &, s'il est possible, tout l'enfer, la saisissent dans sa fuite! Que le ciel verse sur elle des torrens de feu qui la consomment! Que pour dévorer ce monstre, la terre s'entr'ouvre!

NORTON.

A peine rentrée chez elle, Marwood s'est jetée dans sa voiture avec Arabella & Hannah, elle fuit de toute la vitesse de ses chevaux pressés. Voici une lettre cachetée qu'elle a laissée pour vous.

TRAGÉDIE. 165

MELLEFONT *prend la lettre.*

Pour moi? — Lirai-je cette lettre?

www.libtool.com.cn

SARA.

Quand vous ferez plus calme.

MELLEFONT.

Plus calme? Avant de m'être vengé de Marwood, & de voir ma Sara hors de danger?

SARA.

Ne parlez pas de vengeance. — La vengeance ne nous appartient pas. — Vous ouvrez cette lettre? — Ah Mellefont! quand notre corps est sain & plein de force, pourquoi sommes-nous moins disposés à de certaines vertus, que lorsqu'il est fatigué, malade. Que la douceur & la tranquillité vous coûtent en ce moment: — & comme l'impatience de vos passions agitées me patoit contre nature. — Gardez pour vous le contenu de cette lettre.

MELLEFONT.

Quelle force irrésistible veut que je vous désobéisse? — Je l'ai ouverte — malgré moi. — C'est malgré moi qu'il faut que je la lise.

SARA, *tandis que Mellefont lit bas.*

Avec quelle adresse l'homme se décompose, &

L iij

466 S A R A S A M P S O N ,

fait de ses passions un être qui n'est plus lui, sur lequel il rejette tout ce qu'il désapprouve de sang-froid ! — Mon sel, Betty. Je crains encore un faiblissement, & j'en aurai besoin. — Vois-tu quelle impression fait sur lui cette malheureuse lettre ? — Mellefont ! — Vos traits se décolorent. — Mellefont ! — Dieu ! — Comme il devient pâle ! — Tiens, Betty, donne-lui mon sel ! — Il en a plus besoin que moi.

MELLEFONT, *repoussant Betty avec horreur.*

Ne t'approches pas malheureuse ! — Tes secours sont du poison.

S A R A.

Que dites-vous ? — Remettez-vous, Mellefont. — Vous la méconnoissez !

B E T T Y.

Je suis Betty, prenez donc.

M E L L E F O N T.

Souhaite, malheureuse, de ne pas l'être. — Fuis ! fuis ! Crains qu'au défaut du plus coupable, tu ne sois la victime coupable de ma fureur.

S A R A.

Quels discours ! Mellefont, — mon cher Mellefont !

M E L L E F O N T.

C'est le dernier cher Mellefont prononcé par

cette bouche divine, — & puis jamais plus !  
 — C'est à vos pieds, Sara... (*Tombant à ses genoux.*) Mais que veux-je à vos pieds ? (*Il se relève avec fureur.*) Découvrir ? Moi vous découvrir ? — Oui, je veux vous découvrir que vous me haïrez, qu'il faut que vous haïssiez. Non, vous ne saurez pas de moi, — non pas de moi ; — mais vous le saurez. — Et vous, avec vos bras pendans & stupides, vous restez là..... — Cours, Norton, — chercher des Médecins. — Du secours, Betty. Que tes secours — comme ton erreur — Non, non, — restez, — c'est moi....

S A R A.

Où allez-vous, Mellefont ? — de quelle erreur parlez-vous ? — de quel secours avez-vous besoin ?

M E L L E F O N T.

Des secours d'un Dieu ! — ou une vengeance... Sara, — vous êtes perdue. — Je suis perdu. — Oh le monde entier fut-il aussi perdu avec nous !



L i v



SCENE VI.

SARA, NORTON, BETTY.

SARA.

**I**L m'abandonne? — *Je suis perdue!* Que veut-il dire? — Le fais-tu, Norton? — Je suis malade, très-malade : mais supposons que je meure, suis-je perdue pour cela? Que lui as-tu donc fait, pauvre Betty? — Tu tords tes mains? Ne t'affliges pas ; sois sûr que tu ne l'as pas offensé ; il va revenir à lui. — Si pourtant il avoit suivi mes conseils, & qu'il n'eut pas lu ce papier !... Il devoit bien imaginer que c'étoit le dernier poison de Marwood!

BETTY.

Quel affreux soupçon ! — Non, cela ne se peut pas ; je ne le croirai pas.

NORTON *qui s'en alloit.*

Miss, voilà le vieux serviteur de votre Pere.

SARA *d'une voix mourante.*

Qu'il entre.



## SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, WAITWELL.

S A R A.

**T**u es impatient de ne pas avoir encore ma réponse, bon Waitwell. Elle est faite, à quelques lignes près. Mais pourquoi Waitwell es-tu si abattu? C'est qu'on t'a dit que j'étois malade, n'est-ce pas?

W A I T W E L L.

Plus que malade!

S A R A.

Dangereusement malade? — Je le crois plus par les inquiétudes de Mellefont, que je ne le sens. — Une lettre qui n'est point finie! Si tu allois être obligé de partir avec cette lettre de la malheureuse Sara, pour un Pere encore plus malheureux! — Espérons mieux! Veux-tu bien attendre jusqu'à demain? Peut-être que je trouverai quelques momens pour te renvoyer plutôt. — Il me semble qu'à présent je ne le pourrois pas. — Cette main — pend-là comme engourdie, morte. Si tout le corps meurt aussi facilement que cette

main — Tu es déjà bien vieux, Waitwell, & tu ne peux être éloigné de tes derniers momens — Crois-moi, si ce que je sens, sont les approches de la mort, — les approches de la mort ne sont pas si ameres. — Ah ! — ah ! — Ne prends pas garde à mes soupirs. — Il n'est pas possible qu'il n'y ait pas quelque sentiment désagréable. — Puisque l'homme ne pouvoit pas être insensible, il faut qu'il sache souffrir. — Mais Betty, pourquoi ces larmes ne cessent-elles pas de couler ?

B E T T Y.

Permettez-moi, Miss, permettez-moi de m'éloigner de vous.

S A R A.

Va, mon enfant, va ; je fais bien que tout le monde n'a pas la force de soutenir des regards mourans. Waitwell restera avec moi. — Et toi, Norton, tu me feras plaisir d'aller chercher ton maître : j'ai tant besoin de sa présence !

B E T T Y *s'en allant.*

Ah ! Norton, j'ai pris la potion cordiale des mains de Marwood !



## SCÈNE VIII.

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

WAITWELL, SARA.

SARA.

**W**AITWELL, si tu veux bien rester avec moi pour me témoigner ton amitié, ne me laisses pas voir un air si affligé. Tu ne réponds rien? — Parle donc, & si j'ose t'en prier, parle de mon Pere. Répète-moi tout ce que tu me disois tantôt de consolant. Répète-moi que mon Pere est réconcilié, qu'il m'a pardonné. Redis-le moi sans cesse, & ajoute que le souverain Juge ne peut être plus inexorable. — Je puis maintenant mourir dans cette espérance, n'est-ce pas? Si avant ton arrivée il m'avoit citée devant sa justice, que serois-je devenue? Bon Waitwell, je serois morte désespérée. Descendre dans la tombe, chargée de la haine de celui qui agit contre nature, s'il est forcé de nous haïr — Quelle pensée accablante! Dis-lui que je suis morte dans les plus vifs sentimens du repentir, de la reconnoissance, de l'amour. Dis-lui, — ah, que ne puis-je lui dire moi-même combien mon cœur est plein de ses bienfaits! La vie que je lui dois est le moindre de ses bienfaits.

172 S A R A S A M P S O N ,

Comme je voudrois à cette heure , mourante à  
ses pieds , lui en offrir les déplorables restes.

www.libtoowaitwell.com.cn

Est-il vrai que vous desirez de le voir ?

S A R A .

Enfin tu parles , & c'est pour douter de mon  
plus ardent desir , de mon dernier desir.

W A I T W E L L .

Où donc trouver ces paroles que je cherche  
depuis si long-temps ? Une joie subite est aussi  
dangereuse qu'un affreux malheur , qui tout-à-  
coup nous frappe. Je ne crains que la trop vive  
impression que pourroit faire sur un cœur si tendre  
sa présence inattendue.

S A R A .

Que dis-tu ? De qui la présence inattendue ?

W A I T W E L L .

De celui que vous desirez. — Ah Miss ! — Rap-  
pellez toutes vos forces.



## SCÈNE IX.

www.libtool.com.cn

Sir WILLIAM SAMPSON, SARA.

Sir WILLIAM.

**T**u restes trop long-temps , Waitwell. Il faut que je la voie.

SARA.

Quelle voix?.....

Sir WILLIAM.

Ah, ma fille!

SARA.

Ah mon Pere ! — Aide-moi , Waitwell, aide-moi , que je puisse me jeter aux genoux de mon Pere. (*Elle rappelle toutes ses forces pour se lever, & de foiblesse retombe dans son fauteuil.*) C'est bien lui, je crois? Ou seroit-ce une vision consolante envoyée du ciel, comme cet Ange qui vient soulager le foible opprimé? — Oh bénis-moi ! Qui que tu sois, envoyé de Dieu, sous les traits de mon Pere , ou mon Pere lui-même, bénis-moi !

Sir WILLIAM.

Dieu, bénissez ma fille ! — Reste donc. — (*Elle*

*veut encore essayer de se jeter à ses pieds.*) Une autrefois, quand tu auras plus de forces, je ne te verrai pas sans plaisir embrasser mes genoux tremblans.

S A R A .

A présent, mon Pere, ou jamais. Bientôt je ne ferai plus. Trop heureuse si, pour vous découvrir tout mon cœur, mon Dieu me laisse encore, par pitié, quelques momens. Ah des années entières, une seconde vie ne suffiroient pas pour vous dire tout ce qu'une fille coupable, repentante, punie, peut dire à son Pere, un Pere offensé, généreux & si tendre ! Mon crime..... votre pardon.....

Sir W I L L I A M .

Ne te fais pas un reproche d'une foiblesse, ne me fais pas un mérite d'un devoir. Si tu me rappelles mon pardon, tu me rappelles aussi que je l'ai différé. Pourquoi ne lui ai-je pas pardonné tout de suite ? Pourquoi t'avoir mise dans la nécessité de me fuir ? Et même encore aujourd'hui que je t'avois pardonné, qui m'a forcé d'attendre ta réponse ? — Déjà ton Pere auroit joui de ta présence un jour entier, si tout de suite il eut volé dans tes bras. Il falloit qu'un reste de colere fût caché, sans que je le fusse, dans les replis

de mon cœur abusé, pour vouloir être sûr de ton amour avant de te rendre le mien. Un Pere doit-il être si intéressé? Ne devons-nous aimer que ceux qui nous aiment? — C'est sur moi, chere Sara, que tu dois répandre des larmes. Je voyois bien plus le bonheur que j'attendois de ma fille, que le bonheur de ma fille. — Ah si je perdois ce bonheur! Mais qui dit que je dois le perdre? Tu vivras; tu vivras encore long-temps! Ecarte ces tristes pensées. Mellefont exagere le danger. Il a jetté dans toute la maison l'allarme de sa douleur, & court par-tout lui-même chercher des Médecins, que vraisemblablement il ne trouvera pas dans ce misérable désert. Sans être vu de Mellefont, j'ai vu les angoisses de sa douleur, de sa douleur sans espérance. Maintenant que je suis sûr de son amour sincere, je ne lui envie plus ma Sara. C'est ici que je veux l'attendre, & mettre ta main dans la sienne. Ce que je n'aurois fait que par nécessité, je le fais à présent avec plaisir; je vois combien tu lui es chere. Est-il vrai que c'est Marwood qui t'a causé cette frayeur? Voilà tout ce que j'ai pu comprendre des gémissemens de Betty. — Mais pourquoi chercher les causes de ta douleur, tandis que je ne devrois songer qu'à la soulager. Je te vois de plus en plus t'affoiblir, je le vois, & je reste-là sans te donner

276 S A R A S A M P S O N ,

de prompts secours. — Que faut-il donc que je fasse, Waitwell? Où courir? Que faut-il que je donne? Tout mon bien? ma vie? Parle donc!

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

S A R A .

O le meilleur des Peres , il n'est plus besoin de secours. Si vous l'achetiez aux dépens de vos jours , un secours inappréciable seroit inutile. En voudrois-je à ce prix ?



## S C E N E X.

MELLEFONT, SARA, Sir WILLIAM.

MELLEFONT.

**E**T j'ose encore mettre les pieds dans cette chambre? Vit-elle encore?

S A R A .

Approchez-vous, Mellefont.

MELLEFONT.

Moi, je pourrois encore soutenir vos regards? Non, Sara; je reviens sans consolation, sans secours. Le seul désespoir me ramene. — Est-il bien vrai? Vous? Pere infortuné! Quelle scene affreuse vous est préparée. Que n'êtes-vous arrivé plutôt. Vous

venez

venez trop tard , pour sauver votre fille ; — mais ;  
— pour être vengé , vous ne serez pas venu  
trop tard.

Sir [www.litoll.com.cn](http://www.litoll.com.cn)

Ne vous souvenez plus , Mellefont , que nous  
ayons été ennemis , nous ne sommes plus ennemis ,  
& ne le ferons plus jamais. Conservez moi seu-  
lement une fille , & c'est une épouse pour vous-  
même que vous aurez conservée.

MELLEFONT.

Faites-moi Dieu , & répétez alors ce que vous  
demandez. — Ah , Sara , j'ai trop attiré sur vous  
de malheurs pour balancer à vous annoncer le  
dernier. Vous allez mourir. — Savez-vous de  
quelle main vous allez mourir ?

SARA.

Je ne veux pas le savoir , ç'en est déjà trop  
pour moi de pouvoir le soupçonner.

MELLEFONT.

Il faut que vous le sachiez. Qui me répondroit  
que vous n'auriez pas de faux soupçons ? Voilà ce  
que Marwood écrit : (*Il lit.*) « Quand vous lirez  
» ces caractères , Mellefont , votre infidélité sera  
» punie sur celle qui l'a causée. Je me suis fait con-

Tome X,

M



» notre, & de frayeur je l'ai vu tomber évanouie.  
 » Pendant que Betty s'efforçoit de rappeler ses  
 » esprits, j'ai vu qu'elle avoit là près d'elle une  
 » ~~potion cordiale,~~ & tout-à-coup il m'est venu  
 » l'heureuse idée d'y glisser du poison. J'ai feint  
 » d'être émue, empressée à servir, & j'ai tout pré-  
 » paré. J'ai vu Betty lui donner mon poison, & je  
 » suis sortie, orgueilleuse d'un si beau triomphe.  
 » La vengeance & la fureur m'ont fait commettre  
 » un meurtre ; mais je ne veux pas être de ces  
 » assassins vulgaires qui n'osent jamais se vanter de  
 » leur crime. — Je vais à Douvres. Qu'on me  
 » poursuive, & que ces preuves de mon crime  
 » vous servent pour m'en faire punir. Si j'arrive  
 » au port sans être poursuivie, je promets d'y  
 » laisser Arabella. — Je ne lui ôterai point la  
 » vie ; — mais jusqu'alors, je la garde en otage.»  
**MARWOOD.** — Vous savez tout, Sara. — Vous,  
 son Pere, gardez cet écrit. Il faut que vous  
 fassiez punir ce monstre ; il vous sera nécessaire.

S A R A .

3 Donnez-moi ce papier, Mellefont. Je veux  
 me convaincre par mes yeux. . . . ( *Il lui donne  
 le papier qu'elle regarde un moment.* ) Aurai-je  
 encore assez de force ?

( *Elle le déchire.* )

MELLEFONT.

Que faites-vous, Sara?

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

S A R A.

Marwood n'échappera point à sa destinée; mais ni vous, ni mon Pere, ne serez ses accusateurs. Je meurs, & je pardonne à la main par laquelle Dieu me frappe. — Ah mon Pere, quelle sombre douleur s'est emparée de vous? — Je vous aime toujours Mellefont, & si vous aimer est un crime, que je vais paroître coupable devant mon juge! — Si j'osois espérer qu'à la place d'une fille, mon Pere voulût accepter un fils! — Et vous aurez encore une fille avec lui, si vous ne repoussez pas Arabella. — Pauvre enfant! Il faut l'aller chercher, Mellefont, & laisser la mère s'enfuir. Puisque je suis aimée de mon Pere, pourquoi ne me seroit-il pas permis de disposer de son amour comme d'un bien qu'il m'a donné? Je lègue cet amour paternel à vous & à votre fille. — Parlez-lui quelquefois d'une amie qui lui apprendra, par son exemple, à se garder de l'amour. — La dernière bénédiction, mon Pere! — Qui oseroit interroger l'Être Suprême? — Console ton maître, Waitwell. — Et toi aussi, tu es là, comme eux, enseveli dans ta douleur, toi qui ne perds en moi, ni amante, ni fille?

M ij

Sir W I L L I A M .

Nous devrions t'inspirer du courage, & ton œil mourant nous en inspire. Tu n'es plus ma fille terrestre ; déjà presque un Ange, que peut la bénédiction d'un Pere gémissant, sur ton ame que Dieu rafraîchit du baume de toutes ses bénédictions ? Laisse-moi, ma fille, un rayon de cette lumiere qui t'élève tant au-dessus de ce qui est humain. Ou prie Dieu, ce Dieu qui n'entend jamais de prieres plus agréables que les prieres d'un mourant vertueux, demande-lui que ce jour soit aussi le dernier de mes jours.

S A R A .

Il faut que Dieu laisse long-temps sur la terre la vertu victorieuse, pour servir d'exemple. C'est la vertu foible, qui succomberoit peut-être à de longues épreuves, qu'il sauve tout-à-coup des dangers de la vie. — Pourquoi coulent ces larmes, mon Pere ? Elles tombent sur mon cœur comme des gouttes de feu ; — & cependant sont moins terribles que ce morne désespoir. — Sortez-en, Mellefont ! Mon œil se ferme. — Voilà mon dernier soupir. — Je pense encore à Betty. — Je sais bien à présent ce qui lui arrachoit des cris. — Pauvre Betty ! Gardez-vous de lui jamais reprocher une imprudence causée par son cœur sans défiance,

parce qu'il est sans fausseté. — Le moment est arrivé. — Mellefont ! — Mon Père ! —

MELLEFONT.

Elle est morte ! — Ah ! Que je couvre encore de baisers brûlans cette main froide.... (*Il se jette aux pieds de Sara.*) Je n'ose. Ils disent, & je le crains, qu'un cadavre saigne, quand le meurtrier le touche. Eh ne suis-je pas son meurtrier plus que Marwood ? — (*Il se leve.*) Elle est morte, & ne vous entend plus ; maudissez-moi. — Que votre douleur se répande & m'accable de toutes les malédictions que j'ai méritées. Quelles frappent toutes ma tête, & que la plus affreuse soit doublement accomplie ! — Pourquoi gardez-vous encore le silence ? Vous ne voyez donc pas que votre fille est morte ? morte ! Je ne suis plus rien que Mellefont. Je ne suis plus l'amant d'une fille sensible qu'il falloit épargner en Mellefont. — Que veut dire ce regard ? — Je ne veux pas que vous jettiez sur Mellefont un regard de bonté. Voici votre fille, voilà son séducteur. Regardez là — Puis je mieux allumer sa fureur ? — cette beauté florissante, sur laquelle vous seul aviez des droits sacrés. Malgré vous, malgré tout son cœur, j'en ai fait ma proie. Jeune & sans expérience, c'est à moi qu'elle a sacrifié sa vertu ; c'est moi qui l'ai arrachée du sein d'un Père qui lui étoit si cher !

M iij

182 S A R A S A M P S O N ,

C'est moi qui lui ai donné la mort ! — Votre bonté me pese. — Que je sente si vous êtes Pere.

www.libtool.com.cn  
Sir W I L L I A M .

Je suis Pere , Mellefont , & je le suis trop pour ne pas respecter les dernieres volontés de ma fille. — Laisse-moi t'embrasser , toi , mon fils , que je ne pouvois acheter plus cher.

M E L L E F O N T .

Non ! — Son ame céleste a prescrit des vertus qui surpassent la nature humaine ! Vous ne pouvez être mon Pere. — ( *En lui montrant un poignard caché dans son sein.* ) Voyez-vous ce poignard ? C'est le poignard que Marwood a levé sur moi , — & pour mon malheur , il a donc fallu que ma main ait désarmé sa vengeance. Si j'étois tombé victime coupable de sa jalousie , Sara vivroit encore. Vous auriez encore votre fille , & vous l'auriez sans Mellefont. Le passé ne dépend plus de moi ! — M'en punir , — voilà ce qui est mon pouvoir. — ( *Il se frappe , & tombe aux pieds de Sara.* )

Sir W I L L I A M à Waitwell.

Saisis son poignard. — Quel nouveau malheur accable ma tête affligée ! — Et mon cœur ne s'est pas encore brisé ?

MELLEFONT.

Je sens — que je suis mort ! — Voulez-vous à présent me nommer votre fils, & me serrer la main en Père, je mourrai content. (*Sampson s'embrasse.*) Vous avez entendu parler d'une — Arabella, pour qui vous implorait Sara mourante. — Je voudrais bien oser intercéder aussi pour elle ; — mais c'est aussi l'enfant de Marwood. — Quelles terreurs inconnues me saisissent ! — Grâce, ô mon juge, grâce !

SIE WILLIAM.

Si les prières d'autrui ont à présent quelque force, demandons pour lui cette grâce. — Il est mort. — Hélas ! il étoit plus malheureux que méchant.



## SCENE XI &amp; dernière.

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

NORTON, LES PRÉCÉDENS, DES  
MÉDECINS.

Sir WILLIAM aux Médecins.

**S**ILS peuvent opérer des miracles, qu'ils entrent. — Ne me laissez pas plus long temps, Waitwell, près de cet affreux spectacle. Viens, hâtons-nous, & qu'un même tombeau les réunisse. — Allons chercher Arabella. — N'importe, qu'elle soit sa mère. C'est un legs de ma fille.

**F I N.**

# L'ATTELAGE

D E

P O S T E ,

C O M É D I E

E N D E U X A C T E S

E T E N P R O S E .

P A R

M. d'AYRENHOFF.

M. Cornelius d'Ayrenhoff, Colonel du régiment de Koloredo, infanterie, au service de l'Empereur, est né à Vienne en 1734. *Aurelius*, Tragédie en vers, son premier Ouvrage, parut en 1768. Il donna, en 1769, *Hermann & Thumilde*, Tragédie en vers. En 1769, *L'Attelage de Poste*, Comédie en deux actes & en prose. En 1771, *La grande Batterie*, Comédie en un acte. En 1772, *Antiope*, Tragédie en cinq actes & en vers. Dans la même année il a fait un Recueil de ses Pièces, sous le titre d'*Amusemens dramatiques d'un Officier de l'Empire*. Depuis il a publié son *Thumelius* ou *Hermann vengé*, en 1775. En 1776, *La Femme savante*, Comédie imitée de Moliere. En 1780, *Vieux Amour se rouille*, Comédie en cinq actes.



## PERSONNAGES.

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

LE BARON }  
LA BARONNE } DE FORSTHEIM.

ÉLÉONORE, leur Fille.

LE COMTE DE REITBAHN.

LE COMTE DE NARCISSE.

RHEINBERG, Major.

EDELSEE, Capitaine.

L'INTENDANT du Château.

LISETTE, Femme-de-Chambre.

UN NOTAIRE.

DOMESTIQUES, CHASSEURS.

*La Scène est dans le Château du Comte*



www.libtool.com.cn

# L'ATTELAGE

DE

POSTE,

COMÉDIE.

---

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'INTENDANT, LISETTE.

L'INTENDANT.

**V**ous ne savez donc pas, Lisette, pourquoi la Baronne me fait appeller ?

LISETTE.

Elle ne me l'a pas dit ; & pour le deviner, il faudroit être fort habile. Elle a tant de choses en tête, tant de sages-projets, à ce qu'elle dit, qu'elle

## 188 L'ATTELAGE DE POSTE,

ne fait jamais ce qu'elle fait, ni ce qu'elle veut faire. Je voudrais, pour beaucoup, que la journée fût déjà passée.

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

L'INTENDANT.

Vous avez bien raison. Personne, je vous assure, ne seroit plus content que moi de nous voir débarassés de cette fête, & moi sur-tout, de ma charge de Maître-d'Hôtel *ad interim*. C'est pour la douzieme fois qu'on m'appelle ; & dans ces douze fois, il y en a au moins huit pour l'écurie.

L I S E T T E.

Cela vous étonne ? Vous n'avez donc pas vu la premiere visite du Comte de Reitbahn à sa Future ? -

L'INTENDANT.

Non, j'étois occupé ce jour-là dans les vignes du Baron.

L I S E T T E.

Il faut donc vous dire que le Futur de notre Demoiselle, est l'homme de l'Allemagne, le plus fou des chevaux. — Un homme qui, toute sa vie, ne pense à rien qu'à monter à cheval, mener une voiture, & casser le col au pauvre monde. — Et sérieusement notre Baronne craint que ce mariage

ne manque, si le Comte, à son arrivée, ne trouve pas l'écurie arrangée à son goût.

L'INTENDANT.

J'ai bien imaginé qu'il y avoit quelque chose à-peu-près comme cela; car enfin, Lisette, croiriez-vous qu'avec les chevaux du Baron, j'ai été obligé de mettre encore dans l'écurie tous les chevaux de nos Fermiers, mes chevaux gris, & les deux noirs du Curé. Heureusement, il n'y a plus de place, il y faudroit mettre encore ceux du Maître d'École.

LISETTE.

Et pourquoi pas aussi les quatre chevaux pies du Major, qui seroient certainement les plus beaux? Voilà de la vanité, par exemple.

L'INTENDANT.

Tout cela n'est rien. Je voudrois que vous vissiez l'écurie.

LISETTE.

Je l'ai vue tant de fois. N'est-elle plus la même?

L'INTENDANT.

Je vous dis que vous ne la reconnoîtriez plus. Depuis la pointe du jour, douze Frotteurs y sont

## 190 L'ATTÉLAGE DE POSTE,

occupés à balayer, à broffer, à polir. Le pavé d'abord été nettoyé avec de beau sable blanc, & couvert ensuite de sciure de bois toute fraîche.

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

L I S E T T E.

Je m'étonne qu'elle n'y ait pas mis des feuilles de roses. — Quel ridicule !

L' I N T E N D A N T.

Vous connoissez bien les vieux portraits de famille de ces Chevaliers enouirassés de pied en cap, qui ont tous, *les armes* de M. le Baron à côté de l'épaule, ou entre les jambes, & sur la tête de grandes, larges perruques.

L I S E T T E.

Qui ne les connoît pas. Ils sont dans le garde-meuble du Baron.

L' I N T E N D A N T.

Ils n'y sont plus, Lisette, Je les ai pendus dans l'écurie.

L I S E T T E.

Dans l'écurie ? Ces Chevaliers aux grandes perruques ? — Oh voilà un bon tour, par exemple. Ma foi notre Baronne fait très bien de dire qu'elle a beaucoup de goût, car certes, on ne s'en dou-

seroit même pas. C'est une insulte à ses augustes ancêtres.

L'INTENDANT.

Que ces fameux Héros soient entassés dans le garde-meuble, ou pendus dans l'écurie, cela revient bien au même. Mais notre Baronne se fait moquer d'elle à chaque instant.

LISETTE.

Faites-lui donc sentir une fois combien ses goûts sont ridicules.

L'INTENDANT.

Je m'en garderai bien. Pourquoi ne pas lui dire vous-même, Lifette? Il n'y a personne qui possède son oreille comme vous.

LISETTE.

Oui pour les choses d'intrigues, pour l'étiquette, — pour sa parure — Elle sait que j'ai servi à la Cour.

L'INTENDANT.

Quant à moi, je l'ai contredite une fois en ma vie. — Il m'en souviendra. C'est le Baron aussi qui devoit un peu se mêler des affaires de sa maison.

LISETTE.

Pourvu qu'il jette tous les jours son lièvre à bas,

## 192 L'ATTELAGE DE POSTE,

il s'embarrasse bien des Chevaliers & des grandes perruques. Imaginez donc qu'aujourd'hui où sa fille unique va passer contrat de mariage, il chasse depuis la pointe du jour. Midi vont sonner tout à l'heure, & le maître de la maison est à battre la campagne.

### L'INTENDANT.

Il n'a pas absolument tort de laisser Madame son épouse préparer toutes ces fêtes ; il échappe à mille & mille contradictions. D'ailleurs, Lisette, soit dit entre nous, je ne crois pas que le Baron prenne autant part que Madame à ce mariage.

### LISETTE.

Vous ne vous trompez pas. Le Baron ne fut jamais grand partisan du Comte de Reitbahn ; & puis il s'apperçoit peut-être que sa fille n'aime pas beaucoup le Comte. Ce n'est pas cet homme grossier qui fait palpiter son cœur.

### L'INTENDANT.

Le Major, n'est-ce pas ?

### LISETTE.

Il y a de la différence entre le Comte & le Major. Je plains notre Demoiselle de toute mon ame.

### L'INTENDANT.

## L'INTENDANT.

Je n'y entends rien. Pourquoi donc le Baron qui n'a pas besoin de chercher un parti riche pour sa fille, qui d'ailleurs, a toujours montré pour elle beaucoup d'amitié, la force-t-il aujourd'hui à un mariage si désagréable?

## LISETTE.

Ce n'est pas précisément la forcer; mais il abandonne cette bagatelle à son épouse, & s'occupe à chasser les lievres.

## L'INTENDANT.

L'occupation importante ! Et que pense-t-il du Major ?

## LISETTE.

Oui & non. — Depuis quelques jours le Major le suit à la chasse, & il l'aime assez à présent. Cela n'avance gueres le bon Major & notre pauvre Demoiselle. L'affaire avec le Comte est trop avancée, & le Major n'a d'autre consolation que d'être présent au contrat. Encore j'en suis étonné; la Baronne, je ne fais pourquoi, ne peut pas le souffrir. Mais — voici (*pour que la Baronne puisse l'entendre*) la très-haute & gracieuse Baronne.





## SCENE I I.

www.libtool.com.cn

LES PRÉCÉDENS, LA BARONNE,  
LE CAPITAINE *donnant la main à  
la Baronne.*

LA BARONNE *au Capitaine.*

**J**E n'ai que deux mots à dire à mon Surintendant. Voudriez-vous, en attendant, faire un tour de jardin ?

LE CAPITAINE.

Je vais voir si M. le Baron ne revient pas ; & le plutôt qu'il me sera permis, je saisirai, Madame, le plaisir inappréciable d'être auprès de vous. (*Il lui baise la main, & sort.*)

LA BARONNE.

Ne tardez pas. (*A Lisette.*) Va voir si ma fille est habillée comme je l'avois ordonné, — ou — dis-lui — de venir. Je veux un peu moi-même l'examiner. (*Lisette sort.*) Eh bien, mon cher Intendant, est-il rien de plus fâcheux, tous les apprêts de la fête sont faits, & je m'en flatte

très-bien faits , & il est midi , & le Futur de ma fille & mon époux , personne ne vient.

L'INTENDANT.

M. le Comte a beaucoup de chemin à faire.

LA BARONNE.

Je reçois à l'instant une lettre de ma sœur , qui me dit entr'autres , que le Comte de Reitbahn est parti de la Ville ce matin à cinq heures.

L'INTENDANT.

Alors il y a long-temps qu'il pourroit être ici. M. le Comte , à ce que j'entends , a l'honneur d'aller ordinairement grand train.

LA BARONNE.

Je n'y comprends rien. Pourvu qu'il ne lui soit pas arrivé d'accident. C'est bien le Gentilhomme du monde le plus aimable. Il m'amene encore un Seigneur. — Un Seigneur que je craindrois de recevoir , si je n'avois pas eu la sagesse de prévoir à tout.

L'INTENDANT.

Quand on connoît l'étiquette comme Madame la Baronne , on peut sans crainte recevoir chez soi tous les Princes & Ministres de la Cour.

N ij

L A B A R O N N E.

Et je ne crois pas qu'ils s'aperçussent être hors de la Capitale.

L' I N T E N D A N T.

Avec la haute permission de Madame la Baronne , quel est donc ce haut Convive ?

L A B A R O N N E.

Un Gentilhomme , qui depuis quatre semaines qu'il est de retour de Paris , fait bruit dans la Capitale ; donne le ton à toutes les modes ; qui vient d'introduire un autre toupé pour les hommes ; & pour les femmes, un chignon de la dernière élégance ; un homme enfin qui peut tout qui fait tout , & qui même , à ce qu'on m'a dit , fait des vers françois.

L' I N T E N D A N T.

Oh ce doit être un Gentilhomme *incomparable*. Et avec la haute permission de Madame la Baronne , quel est son nom ?

L A B A R O N N E.

C'est le Comte de Narcisse.

L' I N T E N D A N T.

J'ai déjà eu l'honneur d'entendre parler de lui. C'est un très-riche Seigneur.

## LA BARONNE.

Paris l'a un peu ruiné ; mais c'est encore le Gentilhomme le plus brillant de la Monarchie. — Il faut aussi vous dire que cet aimable Seigneur, entr'autres belles qualités, entend parfaitement l'art de donner du ridicule.

## L'INTENDANT.

C'est une preuve de la délicatesse de son goût. Et tant mieux qu'il soit un censeur sévère. Ses réflexions sur la manière de vivre de Madame la Baronne, feront honneur à sa haute Maison.

## LA BARONNE.

Je l'espère. N'allons rien oublier de ce qui peut donner à cette fête le plus grand éclat. Et voilà pourquoi, mon cher Intendant..... Vous savez que nous avons encore deux livrées qui ne servent pas ?

## L'INTENDANT.

Oui, Madame la Baronne.

## LA BARONNE.

Je ne voudrais pas qu'elles restassent perdues dans le garde-meuble. Donnez-les aux deux Garçons Jardiniers, ordonnez-leur de les mettre, & de servir à table.

## 298 L'ATTELAGE DE POSTE,

L'INTENDANT.

Ma foi, Madame la Baronne a là une idée *incomparable*.

LA BARONNE.

Outre cela, je veux que tous les Palefreniers nous servent.

L'INTENDANT.

Encore très-bien vu. — Mais il me semble... Si j'osois.... L'odeur de l'écurie....

LA BARONNE.

Cela n'y fait rien, on brûlera des parfums.

L'INTENDANT.

Oui! Voilà précisément ce qu'il faut faire, — De l'encens?

LA BARONNE.

De l'encens. — Oui. Mais il faut aussi faire parfumer l'écurie.

L'INTENDANT.

Et quel parfum Madame la Baronne ordonne-t-elle?

LA BARONNE.

La vanille est ce qu'il y a de mieux.

L'INTENDANT.

Oh c'est un parfum *incomparable!*

LA BARONNE.

J'en ai encore un bâton entier. Je vous en enverrai la moitié. Ce n'est pas encore là ce qui m'intéresse le plus, je voudrais que vous puissiez tout de suite rassembler des Musiciens, pour avoir un concert pendant le dîner.

L'INTENDANT.

Ha! un concert?

LA BARONNE.

Oui! Je veux montrer une fois avec quel goût je fais préparer une fête. C'est une passion qui me dévore.

L'INTENDANT.

Mais où trouver de bons Musiciens?

LA BARONNE.

Il faut qu'ils soient tous mes Vassaux : ce qu'il y auroit de mieux à faire, seroit de réunir tous ceux qui ont joué dans l'auberge le jour de la fête du Village.

L'INTENDANT.

Et mais sûrement ; avec quelle grace ils font danser un menuet.

N iv

## 200 L'ATTELAGE DE POSTE,

L A B A R O N N E.

Et leurs contredanses! J'avoue qu'ils m'auroient séduite à danser, si ma naissance ne m'en avoit pas empêché. Qu'on ordonne à ces Musiciens de venir.

L' I N T E N D A N T.

Cela suffit, Madame la Baronne. (*Il veut sortir.*)

L A B A R O N N E.

Le Maître d'Ecole peut aussi apporter ses tymbales.

L' I N T E N D A N T *en s'en allant.*

Ce sera un concert magnifique.



### S C E N E I I I.

LA BARONNE, ÉLÉONORE, LISETTE.

L A B A R O N N E.

**E**H bien, Éléonore! Fille heureuse! approche, que je te regarde. — Bien, — très-bien. — C'est tout autre chose à présent. Tu aurois été bien parée, si je n'y avois pas donné l'œil. — Je ne trouve pas — tes paniers — assez larges.

L I S E T T E.

Il n'a pas été possible d'en trouver de plus grands.

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

L A B A R O N N E.

C'est qu'on les porte extraordinairement grands à la Cour, & je crains la critique du Comte de Narcisse. — La tête. . . Oh pour la tête, il n'y trouvera rien à redire.

L I S E T T E.

Il ne seroit pas possible d'y mettre plus d'ornemens. C'est le printemps avec toutes ses fleurs.

L A B A R O N N E.

Les girandoles sont magnifiques.

L I S E T T E.

Ce sont deux vrais *lustres* de diamans, — si beaux, que les oreilles de Mademoiselle me paroissent aujourd'hui plus longues d'un pouce.

L A B A R O N N E.

Elles sont un peu lourdes, — je les ferai tailler à la mode. — Mais la gorge, — Éléonore, la gorge n'est pas assez couverte.

L I S E T T E.

On ne la couvre pas davantage à la Cour.

202 L'ATTELAGE DE POSTE,

L A B A R O N N E.

Eh bien, elle peut rester comme cela. Je vais seulement remonter un peu le tour de gorge.

É L É O N O R E.

Gracieuse Maman, il sera trop haut.

L A B A R O N N E.

Tais toi, ne te flattes pas de savoir quelque chose mieux que moi. — Es-tu bien chauffée?

L I S E T T E.

Les souliers de Mademoiselle sont un peu étroits.

L A B A R O N N E.

Trop étroits? je n'aime pas cela. Cela gêne, & rend de mauvaise humeur.

L I S E T T E.

Mademoiselle pourroit porter des pantoufles. A la Cour, tout est en pantoufles à présent.

L A B A R O N N E.

En pantoufles? Je ne savois pas cela. — Il y a bientôt deux ans que je ne suis allée à la Cour.

L I S E T T E.

Cette mode n'existe que depuis deux mois.

## LA BARONNE.

Va donc ! mets tout de suite des pantoufles,  
& reviens. Vous, Lisette, restez.

## SCÈNE IV.

## LA BARONNE, LISETTE.

## LA BARONNE.

**D**is-moi, Lisette, ce que ma fille a dans la tête pour avoir l'air si triste, & dans un temps où le plaisir & la joie devoient briller dans les regards ?

## LISETTE.

Madame, Mademoiselle m'accorde peu sa confiance ; — mais — autant que j'en puis augurer, par les circonstances, — il paroît, ...

## LA BARONNE.

Parle donc ! — Qui peut la rendre si triste ? Il n'est pas possible que ce soit son mariage. Je j'ai questionnée là-dessus, il y a trois mois, elle s'est entièrement abandonnée à ma volonté.

## LISETTE.

Je le fais, Madame. Mais pendant trois mois —

## 204 L'ATTELAGE DE POSTE,

— Il y a bien des heures dans trois mois, — il peut arriver bien des changemens dans le cœur d'une femme.

L A B A R O N N E.

Quel changement ? Depuis ce temps-là elle n'a vu personne. Les Officiers qui sont en quartier dans les environs ne lui auront pas tourné la tête. Le Capitaine ne prend pas garde à elle : car je ne m'aperçois que trop, combien il s'empresse à me faire sa cour. Et ce Major absurde, cet homme aux doux langage, il est impossible qu'il lui plaise.

L I S È T T E.

Et cependant, Madame. — Que fait-on. —

L A B A R O N N E.

Ha, ha, voilà qui seroit bien plaissant. — Je ne fais lequel des deux seroit le plus fol d'être amoureux de l'autre. — Non, non, cela n'est pas ! J'ai bien vu le Major lui conter ses doux propos ; mais il m'est impossible de croire qu'il ait touché le cœur de ma fille.

L I S È T T E.

Et cependant sa taille, sa figure, son extérieur enfin —

LA BARONNE.

L'extérieur ne fait pas l'homme. Tous les gens sages te diront cela.

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

L I S E T T E.

On loue beaucoup aussi ses talens, ses mœurs, son caractère.

LA BARONNE.

Cela peut être. Mais ses biens ? sa naissance ?

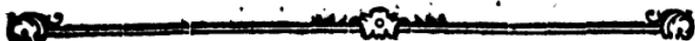
L I S E T T E.

Je ne fais là-dessus rien de positif. Je pense seulement. . .

LA BARONNE.

Tais toi. — Voilà Eléonore qui revient. — Je saurai cela tout de suite.





SCÈNE V.

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

ÉLÉONORE, LES PRÉCÉDENS.

LA BARONNE.

ÉCOUTE, Éléonore. Quel accueil feras-tu aujourd'hui au Comte de Reitbahn?

ÉLÉONORE.

Je l'accueillerai avec la politesse que je dois à un Gentilhomme, que vous m'avez destiné pour époux, Madame.

LA BARONNE.

C'est parler à merveille. — Mais ce n'est pas encore tout ce que je voudrais savoir. Ta politesse donnera-t-elle aussi des marques de cet amour que le Comte attend de toi?

ÉLÉONORE.

Pourvu qu'il n'en attende pas trop.

LA BARONNE.

Tu peux bien imaginer qu'un homme tel que lui, un Gentilhomme si grand, si riche, a le droit

d'exiger beaucoup d'amour de sa Future , beaucoup plus qu'elle ne peut en exiger de lui.

ÉLÉONORE.

Jusqu'à présent , je n'ai point encore demandé d'amour au Comte de Reitbahn. — Mais — il me semble que rien au monde ne peut donner à mon Prétendu le droit , de m'aimer moins que je ne l'aimerai.

LA BARONNE.

Eh bien quoi ? Qu'est-ce donc que ce langage équivoque ? Tu n'as point encore demandé au Comte aucun amour ? — Et tu ne voudrais pas être moins aimée de ton Futur que tu l'aimerais ? Quel est donc ton Prétendu ? Quel autre que le Comte ?

ÉLÉONORE.

Je fais que vous me l'avez destiné , Madame.

LISETTE.

Je commence à avoir peur.

LA BARONNE.

Tu parles , — tu parles — Tu parois aujourd'hui si stupide , que jamais on ne te prendroit pour ma fille. —

É L É O N O R E.

Je ne fais pas, Maman. — Cette stupidité — est peut-être une suite du désordre. ....

L A B A R O N N E.

Quel désordre. — Parle. —

É L É O N O R E.

Du désordre qui régné dans mon cœur.

L A B A R O N N E.

Ton cœur doit être dans le meilleur ordre, à moins qu'une trop grande joie de ton bonheur ne l'agite. Dis-moi donc : N'es-tu pas parfaitement contente du choix que j'ai fait de ton prétendu ? — Parle.

É L É O N O R E.

Maman ! ne m'en voulez pas. — Je ferai. .... Il faut que je sois contente de tout ce que vous déciderez pour moi.

L A B A R O N N E.

Il faut que tu sois contente ? — Certes, il le faut. (*A part.*) Il y a quelque chose là-dessous. (*Haut.*) Supposons, Eléonore, que je t'eusse laissée libre de ton choix, n'aurais-tu pas aussi choisi le Comte de Reitbahn ?

L I S E T T E

L I S E T T E.

J'en doute.

L A B A R O N N E.

Et qui donc ? — Un autre pourroit-il mieux  
te convenir ?

É L É O N O R E.

Madame —

L A B A R O N N E.

Sans détours. Parle.

É L É O N O R E.

Vous l'ordonnez, — j'obéirai, — & — je vous  
dirai . . .

L I S E T T E.

Courage, Mademoiselle. — On ne fait pas.

É L É O N O R E.

Que j'aurois—préféré—le Major—de Rhein-  
berg,

L A B A R O N N E.

Oui ! Un joli choix ! Tu aurois fait là une belle  
folie ! Et voilà, comme cela iroit cependant si  
nous laissions faire à ces Demoiselles leur volonté  
Ce seroit un charmant parti.

É L É O N O R E.

Madame, si j'en juge d'après mon esprit borné,

Tome X.

O

## 210 L'ATTELAGE DE POSTE,

d'après mon cœur sans expérience, c'est un homme très-aimable.

www.libtool.com.cn LA BARONNE.

C'est un sot & un fat, rien de plus. En voilà assez. — D'ailleurs il seroit très-inutile de nourrir cette espérance. — Tu le vois bien toi-même, — Comme on te couvrirait de ridicule si jamais on en favoit quelque chose ! — O jeunes filles, jeunes filles, combien vous devez remercier le ciel de vous avoir donné de bonnes & prudentes Mères ! — Et vous, Lifette, de grace, prenez garde qu'un mot ne vous échappe.

---

### SCENE VI.

UN DOMESTIQUE, LES PRÉCÉDENS.

LE DOMESTIQUE.

**M**ADAME la Baronne voudra bien m'excuser, mon camarade qui dresse la table, a un *très-humble* doute.

LA BARONNE.

Quel est ce doute ?

COMÉDIE. 217

LE DOMESTIQUE.

Il ne fait s'il doit mettre le Neptune de plâtre sur la table, ou seul, ou avec Louis XIV à cheval.

LA BARONNE.

L'un à côté de l'autre, & les Pagodes de porcelaine autour d'eux. Un moment donc. Mon époux aime à voir quelque chose sur la table qui ait rapport à la chasse. — Ainsi vous lui direz de mettre le cerf d'albâtre dans le milieu, Neptune & Louis à ses côtés, & les pagodes autour. — Non, attendez, il faut que j'aie moi-même ordonner tout cela; on me feroit une gaucherie. — Éléonore, allons, sois raisonnable, gaie, & point de ces folles idées ! Tu me connois.

*(Elle sort avec le Domestique.)*



SCÈNE VII.

LISETTE, ÉLÉONORE.

LISETTE.

EH bien, Mademoiselle ?

ÉLÉONORE.

Ab Lisette ! Il faut renoncer à toute espérance

O ij

## 212 L'ATTELAGE DE POSTE,

d'avoir pour époux le plus aimable des hommes ;  
je serai sacrifiée aux caprices de ma mere.

L I S E T T E.

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

Ce seroit trop malheureux , Mademoiselle.  
Encore si l'on pouvoit obtenir de différer la signature de cette horrible contrat.

É L É O N O R E.

Tout seroit inutile. Mes parens ne voudront rien entendre , rien ne pourra me sauver.

L I S E T T E.

Vos parens me feront mourir de colere ; non, ils ne méritent pas d'avoir une fille comme vous.

É L É O N O R E.

Taisez-vous , Lifette.

L I S E T T E.

Je dis ce que je pense , moi , ils ne vous méritent pas. Vous êtes trop aimable , trop raisonnable , trop bonne pour de tels parens. Et tout le monde est étonné qu'avec des exemples si ridicules , vous soyez devenue ce que vous êtes.

É L É O N O R E.

Non , Lifette , je ne saurois entendre pareils discours. Mon Pere n'est-il pas le meilleur de tous les hommes ?

## L I S E T T E.

Le meilleur de tous les hommes ; mais non pas le meilleur Pere. N'auroit-il pas dû vingt fois consulter en secret le cœur de sa fille, avant de permettre à son épouse de la marier ?

## S C E N E V I I I.

LE CAPITAINE, LES PRÉCÉDENS.

L E C A P I T A I N E.

AH Mademoiselle ! enfin je suis assez heureux pour vous rencontrer seule, après en avoir dix fois en vain cherché l'occasion. J'ai les choses les plus heureuses à vous apprendre.

É L É O N O R E.

Et moi les plus malheureuses.

L E C A P I T A I N É.

Nous connoissons depuis long-temps les malheureuses ; écoutez maintenant ce que j'ai d'heureux à vous dire. Vous savez qu'hier au soir votre Papa nous a accompagnés, le Major & moi, jusqu'à la moitié du chemin.

O iij

É L É O N O R E.

Je le fais, & mon cœur en a tressailli de joie.

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

L E C A P I T A I N E.

Votre cœur avoit raison de tressaillir. De ma vie je n'ai vu parler votre Pere au Major avec tant d'amitié, tout son cœur lui étoit ouvert.

É L É O N O R E.

Et d'où venoit donc cette amitié? J'étois fort étonnée que mon Pere vous accompagnât si tard.

L E C A P I T A I N E.

Je vais vous dire ce qui peut en être la cause. Le Major racontoit hier à votre Papa, que les levriers qu'il avoit demandé de Hongrie, étoient arrivés, il disoit que ces chiens, d'après les assurances du Gentilhomme qui les lui envoyoit, étoient les meilleurs de tout le pays. Votre Pere, ivre de joie, avouoit qu'il auroit de la peine à attendre le jour pour essayer ces chiens inappréciables. Il ne tarissoit point sur les éloges des levriers Hongrois, & nous fit la description de plus d'un cent de ces inappréciables levriers. Oh, lui disois-je, les chiens du Major surpassent tout ce qui s'appelle chien. Ils ont fait parler d'eux dans toute la Hongrie, & je doute que l'Empereur

Turc en ait d'aussi bons. Tout le Papa devint joie & santé. Dès que je m'en aperçeu, je tournai les levriers sur votre mariage. Le Major me seconda, & votre Papa ne pas tarda à déclarer que ce mariage n'étoit pas de son goût ; mais du choix de son épouse : que sa fille paroissant desirer le mariage, il n'avoit pas voulu s'y opposer ; & qu'après tout, le Comte de Reitbahn étoit un parti fortable. Il ne me fut pas possible de me taire sur l'amour que le Major avoit pour vous.

É L É O N O R E.

Ciel ! & mon Pere ? —

L E C A P I T A I N E.

Fut bien aise qu'un homme tel que le Major, trouvât sa fille aimable.

É L É O N O R E.

Oh, ce n'est pas bien, Capitaine, vous plaignez.

L E C A P I T A I N E.

Que le tonnerre m'écrase si je mens. Il y a plus, il demanda si vous étiez instruite de la tendresse du Major, & de quel œil vous voyez cela.

É L É O N O R E.

Et votre réponse à cette question épineuse ?

O iv

## 216 L'ATTELAGE DE POSTE,

L E C A P I T A I N E.

Je lui ai dit tout bonnement , que vous aimiez  
autant que il vous étiez aimée.

É L É O N O R E.

Ciel ! que vais-je devenir ?

L E C A P I T A I N E.

Ne craignez rien ; car le Baron a dit , en sou-  
riant au Major : Monsieur , si j'avois su cela  
quelques semaines plutôt , que fait-on ce qui seroit  
arrivé.

É L É O N O R E.

Oh il n'est pas possible que mon Pere ait dit  
tout cela.

L E C A P I T A I N E.

Si je ne dis pas vrai , que le tonnerre m'écrâse.

L I S E T T E.

Oh attendez que nous ne foyons pas avec vous.

L E C A P I T A I N E.

En un mot , le Major vous conjure de l'aimer  
toujours , il n'a point encore perdu l'espérance  
de vous posséder.

É L É O N O R E.

Vaine espérance ! Et sur quoi la fonder ?

## LE CAPITAINE.

— Que fait-on. Tout dépend des levriers. S'il font bons, le Major en fait présent au Papa. Craignez-vous qu'un pareil cadeau ne fasse aucune impression sur l'ame de M. votre Pere. Vous ne le connoissez pas encore, si vous en doutez. Je suppose que ces levriers trompent nos espérances. Au moins faut-il le tenter. Croyez, Mademoiselle, que vous ne pourriez trouver d'époux plus aimable que ce brave Major, comme il ne trouveroit jamais de plus aimable femme que la chere *Éléonore*.

## L I S E T T E.

Prenez garde, vite, je vois venir Madame.

## LE CAPITAINE.

Oh c'est à présent qu'il faut jouer l'amoureux; voilà le plus difficile de mon *art*.





SCENE IX.

www.libtool.com.cn

LA BARONNE, LES PRÉCÉDENS.

LA BARONNE.

**V**ous étiez ici, Monsieur ?

LE CAPITAINE.

J'avois l'espoir d'y trouver Madame la Baronne.

LA BARONNE.

On a de la peine à me rencontrer aujourd'hui.  
J'ai tant à faire à mille & mille endroits.

LE CAPITAINE.

Oui, certes ! Un Général d'armée n'a pas tant d'ordres à donner, un jour de bataille. Il faut avoir l'intelligence de Madame la Baronne, pour suffire à tant de choses.

LA BARONNE.

Un peu d'adresse & un peu de goût. — Dites-moi, mon cher Capitaine, vous n'avez point encore aperçu mon époux ?

LE CAPITAINE.

Non.

LA BARONNE.

C'est bien extraordinaire.

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

LE CAPITAINE.

Je ne suis pas très-étonné que le Baron n'arrive pas, peut-être fait-il aujourd'hui bonne chasse; mais ces Messieurs de la Ville qui tardent si longtemps, voilà ce que je ne conçois pas. Il est cependant midi passé.

L I S E T T E.

J'entends donner du cor.

LA BARONNE.

C'est quelque poste qui arrive (1). Ce sont assurément les Seigneurs que nous attendons.

LE CAPITAINE.

Non!—C'étoit, je crois, un cor de chasse. Sans doute, le Baron revient avec ses Chasseurs.

LA BARONNE.

Il ne fait jamais donner du cor. — Il faut s'at-

(1) *Les Postillons en Allemagne donnent du cor pour avertir les Maîtres de Poste de leur préparer des chevaux.*

220 L'ATTELAGE DE POSTE,

tendre à tout. Lisette, mon ouvrage. (*Elle s'assied sur le canapé, & Lisette apporte son (1) ouvrage.*)

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

LE CAPITAINE *bas à Éléonore.*

Armez-vous de courage, Mademoiselle, nous réussirons, ou le diable s'en mêleroit.

L A B A R O N N E.

'Asséyez-vous, Capitaine. Éléonore, assied-toi.  
— Des fauteuils. (*Un Domestique & Lisette donnent des fauteuils.*)

L E C A P I T A I N E.

Oui, oui ! C'est M. le Baron.

---

(1) Les Dames de qualité avoient alors coutume d'éfiler de vieux morceaux de soie, dont elles faisoient faire des bas ; on entassoit cette soie éfilée dans un petit coffre qu'elles nommoient leur *Zapfküstchen*.



## SCÈNE X.

www.libtool.com.cn

LE BARON, LE MAJOR, DEUX CHASSEURS, LES PRÉCÉDENS.

LE BARON.

BON jour mon bijou ! bon jour ! On avoit imaginé sans doute, que je ne reviendrois pas dîner ?

LA BARONNE.

Je commençois presque à le craindre. (*Le Major baise la main de la Baronne.*)

LE BARON.

Ce n'auroit pas été fort étonnant ; car de ma vie je n'ai eu chasse plus heureuse.

LA BARONNE.

Seroit-il possible, mon petit ?

LE BARON.

Dites-lui donc cela, Major.

LE MAJOR.

Nous avons été très-heureux.

222 L'ATTELAGE DE POSTE,

L E B A R O N .

Douze lièvres, douze ! & pas un coup de fusil.

[www.littool.com.cn](http://www.littool.com.cn) L A B A R O N N E .

Est-ce la dernière grêle qui les a tués.

L E B A R O N .

Comme tu raisones, mon bijou ! Des levriers !  
— Je puis me vanter d'avoir à moi les plus beaux  
levriers de l'Europe.

L A B A R O N N E .

Et d'où tiens-tu ces levriers ?

L E B A R O N .

A ce brave Major, à ce digne Major, nous  
en avons l'obligation. C'est un cadeau.

L A B A R O N N E .

M. le Major ? Hem ! —

L E B A R O N .

Allons Major, dites à mon épouse de quelle  
race sont nos levriers.

L E M A J O R .

Une bagatelle comme celle-ci ne mérite pas  
l'attention de Madame la Baronne.

LE BARON.

Bagatelle ? Quelle modestie ! Chacun de ses levriers a pris six lièvres à lui seul, *solo*, & sa généalogie seroit une bagatelle. M. le Major, je suis un *connoisseur*, je fais le prix d'un bon levrier & tout ce que je vous dois. Éléonore, as-tu déjà fait ta révérence à M. le Major ?

ÉLÉONORE *lui faisant une révérence.*

J'ai déjà eu l'honneur de le saluer.

LE BARON.

Allons, bien. — Voilà ce que j'appelle de la politesse, — de l'affabilité, — voilà ce que j'aime.

LA BARONNE.

Envers certaines personnes, il ne lui en coûte pas d'être affable.

LE MAJOR.

Mademoiselle est affable envers tout le monde. — C'est à la douceur de son caractère, c'est aux sages principes que Madame la Baronne. . . .

LE BARON.

Holla hé ! Qu'on m'apporte mes lièvres ! tous !  
(*Les Chasseurs sortent.*)

224 L'ATTELAGE DE POSTE,

L A B A R O N N E.

Mon bijou, je crois que notre monde arrivera bientôt. Ils seroient étonnés de trouver tant de lièvres dans mon salon.

L E B A R O N.

Bientôt? Le Prétendu n'est donc pas arrivé?

L A B A R O N N E.

Non, ni M. le Comte de Narcisse, qui s'est fait annoncer.

L E B A R O N.

Le Comte de Narcisse? — Celui qui arrive de Paris?

L A B A R O N N E.

Lui-même.

L E B A R O N.

Et par quel hasard ce fat a-t-il pensé à venir chez moi?

L A B A R O N N E.

Tu ne le connois pas mon bijou. C'est un Gentilhomme, aimable, & parent du Comte de Reitbahn; c'est comme parent qu'il l'amène, pour être témoin du contrat.

L E B A R O N.

Je le veux bien, moi, cela ne me regarde pas.  
Capitaine,

Capitaine, je ris, quand je pense à notre conversation d'hier au soir.

LE CAPITAINE.

J'en ai ri toute la nuit.

LE BARON.

Ce pauvre Major, ha, ha, ha !

LE MAJOR.

Autant que j'en puis comprendre, c'est moi qui suis l'objet de vos plaisanteries. (*D'un air sérieux.*) Cela me fait aussi grand plaisir. — Continuez.

LA BARONNE. *bas au Capitaine.*

Qu'est-ce donc que cela veut dire ?

LE CAPITAINE.

Je vais vous expliquer tout cela.

(*On apporte les fièvres.*)

LE BARON.

Regarde, mon bijou, voilà des lièvres ! & tous pris *solo*. Je ne donnerois pas les chiens du Major pour un Empire.

LA BARONNE.

Tu grossis, je crois, un peu trop leur valeur.

Tome X.

P

LE MAJOR.

Sans doute ! Au reste, je suis bien aise qu'ils puissent contribuer à votre amusement.

LE BARON.

Tenez, Major, c'est celui que Sultan a atteint quatre fois.

LE MAJOR

Je croyois que c'étoit celui-là.

LE BARON.

Non pas : je l'ai marqué, voyez-vous. — Il étoit leste. Je crois que Diane sera encore plus leste que Sultan.

LE MAJOR.

Ils deviendront tous deux meilleurs. Le voyage les a très-fatigués.

LE BARON.

Fatigués ? & chacun six lièvres *seul* — cela est bien fort. Mon bijou, je te fais cadeau de six de ces lièvres, & les six autres, je te les donne Élénore.

LA BARONNE.

Et qu'en fera-t-elle ?

LE BARON.

Elle en fera aussi des cadeaux ; — & puis ils

ont été pris avec les chiens du Major. — Ah, ha, ha. — Je ris, Capitaine. — Ce pauvre Major ! — Pourquoi vos levriers n'arrivoient-ils pas aussi quelques semaines plutôt ?

LE MAJOR.

J'en suis fâché sûrement, mais ils ne le pouvoient pas.

LA BARONNE *bas au Capitaine.*

Tout cela commence à m'ennuyer.

LE CAPITAINE.

Laissez-les donc, c'est une plaisanterie, je vous dirai cela quand nous serons à table.

LA BARONNE *à Éléonore, qui parle bas au Major.*

Éléonore, n'avez-vous rien à faire ? Assieds-toi là près de la table, & qu'on t'apporte ton ouvrage.

LE BARON.

Laisse-lui donc sa joie, mon bijou. — Rangez ces lièvres-là devant moi l'un à côté de l'autre, que je les regarde, que je pense au plaisir d'avoir de si bons chiens. — La Hongrie ! — Oui certes, la Hongrie est un tout autre pays que l'Allemagne. — Chasseurs ! préparez-vous ; aussi-tôt après

P ij

228 L'ATTELAGE DE POSTE,  
dîner, j'irai tirer quelques faisans, & ce soir nous  
irons à l'affût. (*Les Chasseurs sortent.*)

www.Laol.Bra.cil LA B A R O N N E.

Mon bijou, je ne crois pas qu'après le dîner  
tu puisses t'absenter.

L E B A R O N.

Pourquoi pas, mon bijou? Je ne changerai pas  
ma maniere de vivre pour les beaux yeux de mon  
gendre.

L A B A R O N N E.

Il faut pourtant aussi faire quelque chose pour  
le Comte de Narcisse.

L E B A R O N.

Il n'a qu'à jouer à l'hombre, ou débiter des  
menteries sur Paris.



## SCÈNE XI.

www.libtool.com.cn

L'INTENDANT, LES PRÉCÉDENS.

L'INTENDANT.

**L**ES Seigneurs étrangers font arrivés.

LA BARONNE.

Éléonore, va vite au-devant d'eux, jusqu'au carrosse.

ÉLÉONORE.

Si vous l'exigez — Cependant.....

LE BARON.

Je ne crois pas, mon bijou, que cela soit décent.

LISETTE *bas à la Baronne.*

Ce n'est pas l'usage à la Cour.

LA BARONNE.

Eh bien restez.

LE CAPITAINE.

Je connois assez particulièrement le Comte de Reitbahn, permettez que j'aie le recevoir. (*Il sort avec l'Intendant.*)

P ij

230 L'ATTELAGE DE POSTE,

L A B A R O N N E.

Oui, mon cher Capitaine. — C'est un aimable Officier que le Capitaine. Mais mon bijou, fais donc emporter les lièvres.

L E B A R O N.

Les lièvres? Je ne fais pas pourquoi. Ces Gentilshommes n'auront pas peur de lièvres morts.

L A B A R O N N E.

Cela ne convient pas. — (*A part.*) Il me gâtera tout.

L E B A R O N.

Eh mais, que nous amene-t-on là, courbé, avec un emplâtre sur le visage? — Voilà une belle entrée. Qui est-ce-là, mon bijou?

L A B A R O N N E.

Oh ciel! c'est certainement le Comte de Narcisse.



## SCENE XII.

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

LE COMTE DE NARCISSE, LE  
CAPITAINE, LES PRÉCÉDENS.

LE C. DE NARCISSE (1).

**O**UI, *Madame*, c'est le malheureux Comte de Narcisse, qui, tout à l'heure, a manqué perdre la vie, d'une manière affreuse.

LA BARONNE.

Vous m'effrayez, M. le Comte. Oh ciel ! que vous est-il donc arrivé ?

LE C. DE NARCISSE.

Oh ! — Ayez la bonté de me faire donner un *auteuil*.

(1) Le Comte de Narcisse parle d'un ton doucereux, Petit-Maitre fat, qui affecte d'employer nombre de mots françois. — Nous les soulignerons tous. — Il est aussi du bon ton chez les Petits-Maitres Anglois de citer à tort & à travers quelques mots françois recueillis au hasard.

232 L'ATTELAGE DE POSTE,

L A B A R O N N E.

Tout-à-l'heure. — Asseyez-vous plutôt sur mon ottomane.

L E C. D E N A R C I S S E.

M'y voilà. — Vous êtes la maîtresse de la maison?....

L A B A R O N N E.

Qui est enchantée d'avoir le plaisir de vous voir chez elle. Je suis seulement fâchée....

L E C. D E N A R C I S S E.

Et voilà sans doute, M. le Baron?

L E B A R O N.

Ce n'est pas autre chose que lui, M. le Comte.

L E C. D E N A R C I S S E.

J'aurois parié mille louis d'or que c'étoit lui, quoique je ne l'eusse jamais connu *de physionomie*. Oh de grace, faites-moi venir votre Chirurgien; le mien qui s'est cassé le col, est resté en chemin dans un Village.

L E B A R O N.

Allons, mon bijou, donne les ordres....

LA BARONNE *à part.*

Quel contre-temps! Voilà à qu'oi je n'avois pas songé. Mon bijou, il faut promptement envoyer à la Ville.

LE C. DE NARCISSE.

Comment, Madame? A la Ville? N'auriez-vous pas un Chirurgien dans votre château?

LE MAJOR.

Si vous le permettez, j'enverrai chercher le Chirurgien de notre Régiment. Il fera ici sous un quart-d'heure. (*Il sort & rentre presque aussitôt.*)

LE BARON.

Oui, Major, vous avez raison.

LE C. DE NARCISSE.

M. le Major est donc près d'ici en garnison?

LA BARONNE.

Oui, & M. le Capitaine aussi. — Mais asseyez-vous. (*Ils s'asseyent tous.*)

LE C. DE NARCISSE.

Il est bien agréable à la campagne d'avoir des voisins. Je crois connoître M. le Capitaine.

## L E C A P I T A I N E.

J'ai eu l'honneur de vous rencontrer chez le Ministre, & aussi à la Cour.

*www.libtool.com.cn*  
L E C. D E N A R C I S S E.

Oui, oui, je crois..... J'en ai quelque idée. (*A la Baronne.*) Oh faites-moi donc apporter un miroir; mon visage doit être décomposé, abimé. — N'est-ce pas là Mademoiselle votre fille?

L A B A R O N N E.

Oui, M. le Comte, & votre servante. (*Éléonore lui fait une révérence.*)

L E C. D E N A R C I S S E.

Mademoiselle, M. votre Prétendu a manqué me *caster le col.*

L A B A R O N N E.

Comment? Le Comte de Reitbahn est donc cause de cet accident?

L E C. D E N A R C I S S E.

Lui seul. — Il a mené ma voiture, & la versée.

L E B A R O N.

Je te reconnois bien là. Je ne lui donnerai pas la mienne à conduire.

LA BARONNE.

Et qu'avez-vous donc fait du Comte de Reitbahn?

LE C. DE NARCISSE.

Il est ici; mais il n'a pu s'empêcher d'aller d'abord rendre sa visite aux écuries.

LE BARON.

Il n'y trouvera rien de curieux, je ne fais pas grand'-dépenſe en chevaux.

LA BARONNE.

Le Comte a pour les chevaux une paſſion extraordinaire. Une paſſion noble!

LE C. DE NARCISSE.

Si noble, qu'il a manqué caſſer aujourd'hui bras & jambes à l'un des premiers Comtes de cette Monarchie.

LA BARONNE.

Il ne ſeroit pas arrivé d'accident au Comte de Reitbahn?

LE C. DE NARCISSE.

Mais il n'avoit aucun danger à craindre; il n'étoit pas dans la voiture.

L A B A R O N N E.

Comment donc ? il alloit à pied ?

(*On donne un miroir au Comte de Narcisse.*)

L E C. D E N A R C I S S E.

Il menoit *en Postillon*, & m'a versé sans danger pour lui. (*Il se regarde au miroir.*) Ciel, écorché, dépoudré, abîmé. — Huit jours ne suffiront pas pour rendre à mon visage son premier *lustre*. Tenez, voilà ma joue écorchée de l'épaisseur d'un ducat.

L A B A R O N N E.

C'est terrible.

L E C. D E N A R C I S S E.

Toute la Ville parlera de cet accident, & le bruit en ira sans doute effrayer Paris.

L A B A R O N N E.

Je suis hors de moi d'inquiétude.

L E C. D E N A R C I S S E.

Vous n'y perdrez rien, vous, Madame, ce n'est pas votre faute. — Vous y gagnerez même ; car à cette occasion on parlera aussi de vous dans le monde. (*Le Baron, le Major, & Éléonore se regardent.*) Mais dites-moi de grace, quelle hor-

rible odeur je sens là. — C'est donc avec ces lièvres pourris que vous embaumez votre falon?

L E B A R O N.

M. le Comte, il est impossible que ces lièvres aient aucune odeur, je les ai pris ce matin avec mes levriers Hongrois. Vous n'êtes certainement pas chasseur?

L E C. D E N A R C I S S E.

Chasseur? Hé! fi. — Il y a tant d'autres choses à faire.

L E B A R O N.

Fi? Vous ne direz pas cependant que la chasse n'est point une passion noble?

L E C. D E N A R C I S S E.

Autrefois! — Mais—nous avons *aujourd'hui*, M. le Baron, des passions plus galantes.

L E B A R O N *avec humeur.*

Major, venez-vous!

L A B A R O N N E.

Où vas-tu mon bijou?

L E B A R O N.

Chercher le Comte de Reitbahn. — (*Le Baron & le Major sortent.*)

238 L'ATTELAGE DE POSTE,

LE C. DE NARCISSE.

Il s'en va sérieusement. — Il n'a jamais été à Paris, M. le Baron ?

LA BARONNE.

Jamais. Mais il est allé quelquefois à Salsbourg, il a un frere de ce côté-là. (*Elle fait signe à Lisette, & l'on emporte les Lièvres.*)

LE C. DE NARCISSE *avec ironie.*

A Salsbourg ?

LA BARONNE.

Oui quelquefois ; mais je n'y suis jamais allée avec lui. On y dit la Cour très-brillante. —

LE C. DE NARCISSE *avec ironie.*

Oui, très-brillante. — (*A part.*) — *Quelles gens !*

LA BARONNE.

Qu'avez-vous, M. le Comte ? Souffrez-vous ?

LE C. DE NARCISSE.

Toujours davantage.

LA BARONNE.

Vous m'en voyez affligée, mais très-affligée. Voudriez-vous du baume de *Shauer*, j'en ai d'aussi bon qu'on peut l'avoir.

LE C. DE NARCISSE.

Ne vous troublez pas, Madame, pour ce baume, je ne prends jamais rien de chymique. Mais si vous le permettez, je vais me mettre un peu à mon aise. (Il pose un pied sur la table. *Éléonore & le Capitaine se regardent.*)

LA BARONNE.

Bien, M. le Comte, très-bien, faites comme chez vous.

LE C. DE NARCISSE.

La Prétendue est, en vérité, *charmante*, (avec ironie) & mise, — pour se mettre à genoux. Quelle est donc votre Femme-de-Chambre, Mademoiselle ?

LA BARONNE.

Vous la voyez ; elle a servi deux ans à la Cour.

LE C. DE NARCISSE.

Mais vous, Madame, vous êtes aussi élégamment habillée, mise avec goût, — à quatre épingles.

LA BARONNE.

C'est moi seule qui me fais habiller, & je préside à la toilette de ma fille.

240 L'ATTELAGE DE POSTE,

L E C. D E N A R C I S S E.

Vous connoissez l'étiquette, Madame, & vous montrez infiniment de goût.

L A B A R O N N E.

Quoiqu'on vive à la campagne, M. le Comte, vous voyez qu'on n'en fait pas moins ce qui se passe à la Cour.

L E C. D E N A R C I S S E.

*Mademoiselle !* Vous avez un parti très-avantageux, — un grand Seigneur, puissamment riche & considéré à la Cour. Vous devez favoir que le Comte de Reitbahn est mon parent. C'est en assez dire, je pense, pour prouver la noblesse de la Maison.

L E C A P I T A I N E à *Éléonore*,

Voilà un fat bien insolent !

L A B A R O N N E.

Je fais que les Comtes de Narcisse font d'une famille ancienne & distinguée.

L E C. D E N A R C I S S E.

On n'a qu'à se rappeler qu'au grand tournois de Worms, sous Conrade, il y avoit déjà des Narcisses.

LB

## LE CAPITAINE.

J'en puis rendre témoignage : je lisois encore, il n'y a pas deux jours, qu'à ce même tournois, un Narcisse fut défarçonné deux fois.

## LE C. DE NARCISSE.

Vous avez raison; mais vous avez lu aussi que les Chevaliers de ce temps-là qui étoient défarçonnés, emportoient le prix.

## LE CAPITAINE.

Il est fâcheux, au moins, que les anciennes habitudes se perdent; qui fait s'il ne vous eut pas été aujourd'hui très-honorable de tomber de voiture. Un front cicatrifié! — Les chûtes me paroissent le partage heureux de votre famille.

## LE C. DE NARCISSE.

Vous l'avez dit; puisque même à Paris je suis tombé de cheval, en voulant emporter la bague avec la pointe de mon épée. Et le Roi partit d'un éclat de rire si plaisant, que tout le monde voulut savoir qui j'étois. Dès ce moment, je fus connu dans toute la France.

LE CAPITAINE *à part.*

Belle époque!

*Tome X.*

Q

242 L'ATTELAGE DE POSTE,

L A B A R O N N E.

Mais, M. le Comte, Paris doit être une Ville  
— qui n'a point d'égale.

L E C. D E N A R C I S S E.

Ah Dieu, Madame, ne rappelez pas mes regrets. — Paris!... *Il n'y a qu'un Paris au monde.*

L A B A R O N N E.

Oui, l'on m'a souvent dit : Paris & Londres,

L E C. D E N A R C I S S E.

Ha Londres! — *Vilainie, vilainie!*

L A B A R O N N E.

Comment donc? —

L E C. D E N A R C I S S E.

Un peuple grossier, ignorant, qui s'imagine qu'un homme en vaut un autre; & nous avons beau y dépenfer de l'argent, ils font moins cas de nous, que nous en faisons d'un — d'un Cuisinier François.

L A B A R O N N E.

Ah mon Dieu, qu'ils font stupides à Londres!

L E C. D E N A R C I S S E.

Presque autant qu'en Hollande & dans la Suisse.

## LA BARONNE.

Et aussi les Suisses ?

## LE C. DE NARCISSE.

Ces lourdauds de Suisses sont bien les plus grossiers, les plus bêtes de tous. Je veux vous en conter un *trait*. A Berne, je traversois la grand'-place, quand la Magistrature, *en Corps*, alloit de l'Eglise à la Maison-de-Ville, — & j'étois dans un brillant *équipage*. Comme le chemin où je rencontraï mes beaux Messieurs étoit un peu étroit, un Conseiller quarré, au lieu de me faire place, commande à mon Cocher de s'arrêter. Je criai de mon carrosse : Il faut absolument que je passe. — ATTENDEZ ! Voilà ce qu'on me répondit d'un ton brusque. — Je perdis patience, comme vous pouvez bien l'imaginer, & je me nommai sérieusement : Je suis Comte. Que pensez-vous qu'on me répondit : — Mon petit Monsieur Comte, tu n'as aucun droit d'arrêter le Magistrat de Berne dans la rue. — Mais cependant tu passeras, si tu nous dis pourquoi tu es Comte. — Cette question me surprit, je cherchai ma réponse ; & , foi de Gentilhomme, je fus obligé d'attendre, & de laisser passer devant moi toute la Magistrature.

## LA BARONNE.

Ma foi, cette question impertinente m'auroit aussi fort embarrassée.

Q ij

244 L'ATTELAGE DE POSTE.

LE C. DE NARCISSE.

C'est tout simple ! Qui diable peut savoir le *pourquoi* de toutes les choses ?

LE CAPITAINE.

Savez-vous bien qu'elle eût été ma réponse à moi.

LE C. DE NARCISSE.

Dites-là.

LE CAPITAINE.

Je suis Comte, parce que mon Pere étoit Comte. —

LA BARONNE.

Effectivement, voilà ce que vous auriez pu leur dire.

LE C. DE NARCISSE.

Et peut-être que ces impertinens auroient encore trouvé de nouvelles objections à me faire. Pas d'accommodement avec eux ; je vous dis, Madame, qu'il n'y a qu'un Paris au monde.



## SCÈNE XIII.

LE COMTE DE REITBAHN, LE BARON,  
LE MAJOR ET LES PRÉCÉDENS.

LE C. DE REITBAHN.

**H**A, ma belle Maman! (*il lui baise la main*)  
Comment va la santé? — Narcisse ne s'est-il pas  
déjà plaint que je l'ai versé?

LA BARONNE.

C'est qu'en effet vous n'auriez pas dû le faire.

LE C. DE REITBAHN.

Une grosse pierre en a été la cause. — Et vous,  
ma belle Prétendue? (*Il lui baise la main.*) Vous  
voyez à présent que c'est tout de bon avec nous.  
Vous ne vouliez pas le croire. Ma foi — Belle  
comme un Ange. — Quel plaisir — de la voir  
seulement!

ÉLÉONORE.

Vous auriez pu, Monsieur, avoir ce plaisir une  
demi-heure plutôt.

LE C. DE REITBAHN.

Non, en vérité: je n'ai pas été un quart-d'heure  
à l'écurie, & certainement j'y serois resté davan-

Q üj

246 L'ATTELAGE DE POSTE,

tage, si je ne m'étois pas aperçu que ma belle Prétendue y manquoit. (*Il lui baise une seconde fois la main.*)

L E B A R O N.

Manquoit?—Très-bien dit. Elle auroit dû vous attendre dans l'écurie? Il y avoit encore une place à côté du cheval blanc.

L E C. D E R E I T B A H N.

Oh que je l'aurois baisée, que je l'aurois caressée, cette pauvre petite! — La meilleure avoine.... (*Éléonore, le Capitaine & le Major se regardent.*)

É L É O N O R E.

Mais vous me dites les plus jolies choses.

L E C. D E R E I T B A H N.

Bagatelle! — Savez-vous, Maman, ce qui m'a retenu si long-temps dans l'écurie?

L A B A R O N N E.

L'ordre, sans doute, que vous y avez trouvé. Les portraits?

L E C. D E R E I T B A H N.

Non pas. — Quelle sottise d'y avoir pendu tous ces vieux Chevaliers.

LE BARON.

Oh qui diantre a donc pris nos ancêtres pour tapiffer l'écurie ? [www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

LA BARONNE.

Je te le dirai, mon bijou. Eh bien, Comte?—

LE C. DE REITBAHN.

Ce sont les chevaux pies du Major dans la petite écurie, qui m'ont arrêté si long-temps. Diable ! ce sont de belles bêtes. Major, sont-ce vraiment des chevaux de Bohême ?

LE MAJOR.

De Bohême.

LE C. DR REITBAHN.

Parbleu, ils sont beaux pour des Bohêmes. Que fix ans ! — Je voudrais bien un jour les essayer. Voulez-vous ?

LE MAJOR.

De tout mon cœur : quand vous voudrez.

LE C. DE REITBAHN.

Allons — après dîner. Aussi bons qu'ils sont beaux, & c'est le plus superbe attelage que je connoisse.

Q iv

## 248 L'ATTELAGE DE POSTE,

L E B A R O N.

M. le Major n'a que de belles & bonnes choses. Il m'a fait aujourd'hui présent de deux levriers; on n'a point leurs pareils en Europe. Fatigué, n'en pouvant plus, car ils ne sont arrivés que d'hier, ils ont pris chacun six lièvres, & *solo*.

L E C. D E R E I T B A H N.

A propos, Maman, & vous, ma chere Future, savez-vous ce qui m'est arrivé la dernière fois que je vous ai quittées? Ce bel animal, ce beau cheval hongre, mon meilleur coursier — J'en pleure. —

L E B A R O N.

Eh bien?

L E C. D E R E I T B A H N.

Il est mort.

L A B A R O N N E.

Ce beau cheval?

L E C. D E R E I T B A H N.

Qui, je l'ai trop pressé; la nuit même il est tombé malade, & le lendemain il étoit mort. J'en ai eu pendant trois jours la tête perdue. — C'est vous qui en êtes cause, Mademoiselle; voyez-vous les sacrifices que l'on fait à l'amour?

## ÉLÉONORE.

Je vous plains beaucoup ; mais je plains bien davantage ce beau cheval.

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

LE C. DE REITBAHN.

C'étoit le plus léger fauteur que j'aie jamais vu, même en Angleterre.

LE BARON.

C'est dommage, il auroit été excellent pour forcer un lièvre.

LE C. DE REITBAHN.

Il étoit bon à tout ; mais c'est en Angleterre, dans une course, qu'on en pouvoit tirer le meilleur parti.

LA BARONNE.

Ne parlez pas de l'Angleterre, mon gendre. Le Comte de Narcisse vient de nous raconter, combien Londres est un endroit détestable en comparaison de Paris.

LE C. DE REITBAHN.

Narcisse n'y entend rien. Il n'a pas su jouir de Londres comme j'en ai joui. Il y a des jours où j'ai monté jusqu'à huit ou neuf chevaux, & souvent en une seule course, j'ai gagné mes cinq

250 L'ATTELAGE DE POSTE,  
cens guinées, quelquefois mille. Qui peut en dire  
autant de Paris ?

L E B A R O N .

Mais, dis-moi donc, comment tu as fait pour  
ne pas te casser le col ?

L E C. D E R E I T B A H N .

En Angleterre je me fusse cassé le col avec  
plaisir ; cela fait honneur.

L E C. D E N A R C I S S E .

Je n'aurois pas eu tant à craindre aujourd'hui  
pour le mien, si tu avois eu cet honneur-là.

L E C. D E R E I T B A H N .

Mais, Mademoiselle, sans doute que vous  
parlez toujours au Major de ses chevaux pies.  
N'est-il pas vrai ? c'est un attelage qui nous con-  
viendroit bien à tous deux.

É L É O N O R E .

Il me plaît beaucoup. /

L A B A R O N N E .

Point d'attelage qui te plaise plus qu'un autre.  
— Lifette, on doit avoir servi ?

L E C. D E R E I T B A H N .

Pardonnez-moi, Maman, je suis fort aise

qu'elle aime les chevaux. Cette passion caractérise une ame noble. Patience, ma belle Future, le Major nous les cédera peut-être. Quelques centaines de ducats applanissent bien des obstacles; & Messieurs les Militaires ont quelquefois besoin d'argent. Ne le prenez pas mal, j'aime à parler à cœur ouvert.

L E M A J O R.

Il n'y a pas de mal, & la noblesse qui vit dans la Capitale a souvent le même fort.

L E C. D E R E I T B A H N.

Le même. L'argent ne reste que chez vous, Gentilshommes campagnards, ils s'enrichissent tous les jours, & tous les jours à la Ville des dépenses qu'on n'avoit pas prévues.

L E B A R O N.

Vivez d'économie comme nous, dépensez moins en chevaux, en voitures, en mets exquis, en vins étrangers, n'allez pas si souvent à Paris, comme des singes, pour n'en rapporter que des modes puérides, des fadaïses, & vous ne manquerez pas d'argent. — J'aime aussi à parler à cœur ouvert, moi.

L E C. D E N A R C I S S E.

Trop à cœur ouvert, M. le Baron, vous parlez un langage *insupportable*.

## 252 L'ATTELAGE DE POSTE,

L E C. D E R E I T B A H N.

Eh bien, moi, je trouve que mon beau-Pere a raison. Je pourrois te nommer sur le champ viugt familles, ruinées par un seul voyage de Paris. Et quel avantage en ont-elles tiré ? On se moque d'elles en France & en Allemagne. Ah parlez-moi de Londres, c'est bien différent ; c'est c'est-là qu'un bon Cavalier peut s'enrichir.

L E B A R O N.

Et moi, je m'embarrasse aussi peu de Londres que de Paris. Ils savent tuer le gibier, & voilà tout. On ne se connoît point en chasse, ni en France, ni en Angleterre. Et j'aime cent fois mieux les levriers, dont le Major m'a fait cadeau, que tous les chiens de Paris & de Londres.

L E M A J O R.

Je vous en prie, M. le Baron, ne faites pas trop de cas de ce petit présent.

L E B A R O N.

J'aime mieux ton cadeau, que toutes les fa<sup>u</sup>daises parisiennes.

L E C. D E N A R C I S S E *à part.*

Voilà un homme que je ne puis pas même regarder.

## SCÈNE XIV.

L'INTENDANT & les DOMESTIQUES qui  
se rangent des deux côtés de la porte. LES  
PRÉCÉDENS.

L'INTENDANT.

MADAME est servie.

LE BARON.

Bravo, nous allons dîner.

LE C. DE REITBAHN.

Allons. — A propos, quand ferons-nous l'échange des anneaux, Mademoiselle ? (1)

LA BARONNE.

Ce soir, avant de partir, il est encore temps pour cette cérémonie.

LE C. DE REITBAHN.

Vous avez bien raison de dire *cérémonie* ; car il y a, je crois, déjà long-temps que nous avons fait l'échange des cœurs.

---

(1) Cérémonie qui se fait en signant le contrat.

254 L'ATTELAGE DE POSTE,

L E C. D E N A R C I S S E.

*Oh ciel ! que j'ai de peine à me lever.*

*www.libtoll.com* L E B A R O N.

Faites-vous donner le bras , M. le Comte.  
(*Deux Domestiques lui donnent le bras.*)

L E C. D E R E I T B A H N.

Et moi , je vais offrir un bras à ma belle  
Maman.

L E B A R O N.

Allons , Major , donnez le bras à ma fille.  
— Capitaine , ce pauvre Major me fait bien rire.  
Je suis fâché cependant de ne l'avoir pas connu  
six semaines plutôt.

L E C A P I T A I N E.

Qui auroit imaginé qu'il trouveroit de si beaux  
levriers.

L E B A R O N.

C'est un brave homme que je plains.

*Fin du premier Acte.*





www.libtool.com.cn  
ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

L'INTENDANT, LISETTE, *deux*  
DOMESTIQUES *avec une table.*

L'INTENDANT.

**M**AIS avez vous pris, Mademoiselle, les ser-  
viettes hollandoises pour le café?

LISETTE.

Et les plus belles, encore.

L'INTENDANT.

Elle me l'a bien recommandé.

LISETTE.

C'est bien naturel. Quels regrets, si tout ce  
qu'elle a de beau ne se voyoit pas aujourd'hui.  
(*Aux Domestiques.*) Par ici la table. (*On ap-  
proche la table à quelques pas d'une autre table,*  
*Lisette met une SERVIETTE A CAFÉ dessus,*  
*& fait arranger le reste par les Domestiques.*)

## 256 L'ATTELAGE DE POSTE,

L'INTENDANT.

Voilà de belles serviettes.

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

LISETTE.

Je le crois bien, on y voit toute la flotte Hollandoise. Il faut que le Comte de Narcisse les trouve belles, bon gré malgré. — Vont-ils bientôt quitter la table?

L'INTENDANT.

Ils sont déjà au dessert.

LISETTE.

Allons vite, les tasses. Vous les mettrez là, bon, & les verres à liqueur par ici. (*Les Domestiques sortent, & rentrent avec les tasses & les verres.*)

L'INTENDANT *aux Domestiques.*

On fera feller les chevaux du Major. (*A Lisette.*) Le Comte de Reitbahn va partir sur le champ.

LISETTE.

Je le fais. Il essaie les chevaux pies. Mais, dites-moi, M. l'Intendant, ou M. le Maître-d'Hôtel *ad interim*, comment se passe le dîner?

L'INTENDANT.

## L'INTENDANT.

Singulièrement, ma chère Lisette. Il semble que Madame la Baronne ne soit pas très-contente de sa fille.

L I S E T T E.

Expliquez-vous.

L'INTENDANT.

Affise entre le Major & son Futur, elle dit cent paroles au Major avant de dire un mot à son Prétendu.

L I S E T T E.

Et le Futur regarde cela d'un œil....

L'INTENDANT.

Qui n'y voit rien. L'entretien roule sur les chevaux, l'on parle avec chaleur de l'attelage du Major, le Capitaine échauffe encore la conversation, & quelquefois la Baronne fait laide grimace. Heureusement qu'elle ne peut toujours avoir l'œil sur Éléonore, grâce à son époux & au Comte de Narcisse, qui lui donnent assez d'humeur.

L I S E T T E.

Ce charmant Narcisse qu'elle élevoit jusqu'aux nues?

Tome X.

R

L'INTENDANT.

Voilà de belles serviettes.

L I S E T T E.

Je le crois bien, on y voit toute la flotte Hollandoise. Il faut que le Comte de Narcisse les trouve belles, bon gré malgré. — Vont-ils bientôt quitter la table?

L'INTENDANT.

Ils sont déjà au dessert.

L I S E T T E.

*Allons vite, les tasses. Vous les mettrez là, bon, & les verres à liqueur par ici. ( Les Domestiques sortent, & rentrent avec les tasses & les verres. )*

L'INTENDANT aux Domestiques.

On fera serrer les chevaux du Major. (*A Lisette.*) Le Comte de Reibahn va partir sur le champ.

L I S E T T E.

Je le fais. Il essaie les chevaux pies. *Mais, dites-moi, M. l'Intendant, ou M. le Maître-d'Hôtel ad interim, comment se passe le dîner?*

L'INTENDANT.

COMÉDIE.

257

L'INTENDANT.

Singulièrement, ma chère Lisette. Il semble que Madame la Baronne ne soit pas très-contente de sa fille.

LISETTE.

Expliquez-vous.

L'INTENDANT.

Affise entre le Major & son Futur, elle dit cent paroles au Major avant de dire un mot à son Prétendu.

LISETTE.

Et le Futur regarde cela d'un œil....

L'INTENDANT.

Qui n'y voit rien. L'entretien roule sur les chevaux, l'on parle avec chaleur de l'attelage du Major, le Capitaine échauffe encore la conversation, & quelquefois la Baronne fait laide grimace. Heureusement qu'elle ne peut toujours avoir l'œil sur Éléonore, grâce à son époux & au Comte de Narcisse, qui lui donnent assez d'humour.

LISETTE.

Ce charmant Narcisse qu'elle élevait jadis  
es ?

Tome X.

I

## 258 L'ATTELAGE DE POSTE,

L'INTENDANT.

N'a rien loué, rien.— « Et vous avez, Madame, » un *Cuisinier François?* » Quand il en eut arraché un *non* bien douloureux, bien lent, jil n'a plus trouvé rien de bon.

L I S E T T E.

Pure affectation, préjugé; la cuisine étoit bien faite aujourd'hui.

L'INTENDANT.

Vous savez que j'ai fait brûler des parfums pour chasser certaine odeur de garçon d'écurie. Ils nous ont servi. L'encens est insupportable au Comte de Narcisse. Avec son flacon *d'eau de lavande* sous le nez, il assuroit la compagnie, qu'il étoit aujourd'hui, plus que jamais, convaincu de la force de son tempérament, puisque malgré cette odeur abominable, il ne s'étoit pointi encore trouvé mal.

L I S E T T E.

Ah ciel! & Madame la Baronne ne s'est pas évanouie?

L'INTENDANT.

Je ne fais trop si elle l'a bien entendu, elle étoit si occupée à donner ses ordres pour la mu-

sique, — & cette musique — à mourir de rire — il a fallu qu'on la fit taire avant la moitié du premier menuet.

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

L I S E T T E.

Voilà pourquoi j'étois étonnée de ne pas l'entendre.

L'INTENDANT.

Grace, grace pour mes oreilles, s'est écrié le Comte de Narcisse, c'est bien assez de m'avoir empesté d'une odeur infernale pour plusieurs semaines.

L I S E T T E.

Et la colere de Madame la Baronne n'a pas éclaté?

L'INTENDANT.

Elle en avoit bien envie; mais par deux ou trois mots françois; le Comte a défarmé sa colere.

L I S E T T E.

Le Baron ne disoit rien à tout cela?

L'INTENDANT.

Rien. Il n'étoit occupé que de bien dîner. De temps à autre il disoit quelques mots sur la chasse & sur l'excellence de ses levriers hongrois; mais on ne lui répondoit jamais rien, excepté le Major

R ij

## 260 L'ATTELAGE DE POSTE,

cependant, qui avoit l'air de prendre beaucoup d'intérêt à ses bons mots. Depuis qu'on a servi le dessert, il commence à s'égayer. — Pour ivre, il ne l'est pas; — mais on le tutoie, on boit rasade.

L I S E T T E.

J'aurois prédit ce qui arrive.

L' I N T E N D A N T.

Mais je vous en ai assez dit, & je rentre; car on pourroit bien me demander. (*En sortant, au Notaire qui entre.*) Votre humble serviteur, M. le Notaire.



## S C E N E I I.

LE NOTAIRE, LISETTE.

L I S E T T E.

Vous venez trop tôt, M. le Notaire. On est encore à table.

L E N O T A I R E.

Ha, Mademoiselle, *vigilantibus jura scripta sunt*. Il vaut mieux trop tôt que trop tard. Je fais bien que les nobles Maîtres ne doivent

passer le contrat *nuptial* que vers le soir ; mais je puis attendre.

L I S E T T E.

Monfieur le Notaire , je doute encore si le mariage aura lieu.

L E N O T A I R E.

Pourquoi , Mademoiselle ? *Impedimenta* ? Il y auroit quelques obstacles ?

L I S E T T E.

Non ; mais avant de passer le contrat , le Futur veut essayer quatre chevaux pies , entiers , sauvages , indomptables ; je crois qu'il va se casser le col.

L E N O T A I R E.

Espérons que non. Que M. le Comte n'aille pas jouer un tour semblable à son illustre Future. — Mais vous plaisantez , Mademoiselle : toujours gaie , toujours aimable. Et quand donc aurai-je le bonheur de faire aussi pour vous un petit *contractum matrimonii* ? Belle , aimable comme vous l'êtes , ne cédez-vous pas un jour aux attaques du sexe masculin ?

L I S E T T E.

Est-ce que les soupirs du sexe *fémmin* ne pour-

R iij

262 L'ATTELAGE DE POSTE,  
ront jamais triompher de vous, M. le Notaire.  
Il est bientôt temps de se rendre.

www.LitocN.com  
LE NOTAIRE.

Fille jeune & belle, j'ai peut-être le cœur plus tendre que vous ne pensez. Les savans ne sont pas de fer. Si jamais je suis assez heureux pour *m'expectorer* devant vous tout à mon aise.

L I S E T T E.

Avec moi ?

L E N O T A I R E.

Avec vous, Mademoiselle, avec vous. Ah !

L I S E T T E.

On ne peut pas savoir ; j'ai un foible, moi, pour les Gens de Loi.

L E N O T A I R E.

Bien, bien, — Cela prouve un cœur juste.





## SCÈNE III.

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

LE COMTE DE REITBAHN *jette sa serviette*  
*en entrant.* LES PRÉCÉDENS.

LE C. DE REITBAHN.

ON ne finit pas de dîner. Lisette, a-t-on mis à  
 ma voiture les chevaux du Major?

LISETTE.

Les ordres sont donnés.

LE C. DE REITBAHN.

Mon sieur est sans doute le Notaire?

LE NOTAIRE.

Au service de M. le Comte.

LE C. DE REITBAHN.

A merveille. — Monsieur se connoît-il en  
 chevaux?

LE NOTAIRE.

Cela n'entre pas, il est vrai, dans mes occu-  
 pations ordinaires; — mais — comme cela — *me-*  
*diocriter.* —

R iv

264 L'ATTELAGE DE POSTE,

LE C. DE REITRAHN.

Les Gens qui ont fait leurs études, se connoissent à tout. — Je vous menerai avec moi. —

LE NOTAIRE *effrayé.*

Ce seroit sans doute pour moi beaucoup d'honneur, M. le Comte; mais....

LE C. DE REITRAHN.

Non, non, point de complimens, je ne suis pas fier, moi, j'aime autant un savant qu'un ignorant. — Vous viendrez avec moi, — je vous mene.

LE NOTAIRE.

Mais, Monsieur le Comte, ayez donc la bonté de réfléchir....

LE C. DE REITRAHN.

Il n'y a pas là de réflexion à faire. Allons, Monsieur, descendez, voyez si les chevaux sont prêts.

LE NOTAIRE.

J'obéis. — De grace, — Lisette, empêchez donc....  
(*Il sort.*)



## SCÈNE IV.

LE C. DE REITBAHN, LISETTE.

LE C. DE REITBAHN.

**L**ISETTE, j'aurois à te parler, mais je voudrois que l'on fût sincère.

L I S E T T E.

Je le suis toujours.

LE C. DE REITBAHN.

Au moins, tu devrois être sincère envers moi par reconnaissance. Tu fais que si j'épouse ta maîtresse, tu entres à mon service.

L I S E T T E.

On me l'a dit, & j'en ai été bien contente.

LE C. DE REITBAHN.

Tu feras bien chez moi, — comme ma seconde femme, — de bons appointemens, rien à faire, & deux chevaux & un cocher à ton service.

L I S E T T E.

Cela est flatteur.

266 L'ATTELAGE DE POSTE,

L E C. D E R E I T B A H N.

Aussi tout-à-l'heure ; — mais il faut que tu sois sincère — je veux te donner des preuves de ma générosité : tiens, voici deux Souverains-d'or.

L I S E T T E.

C'est trop, M. le Comte. — Vous allez croire que c'est l'argent qui me rend sincère, moi, qui de ma vie n'ait rien fait pour de l'argent.

L E C. D E R E I T B A H N.

Dis-moi donc : ta maîtresse n'auroit-elle pas quelque inclination pour le Major ?

L I S E T T E *à part.*

Fort bien ! — Si je pouvois te faire passer l'envie de l'épouser. — (*Haut.*) Quelque inclination, dites-vous ? — Si vous alliez me trahir ? —

L E C. D E R E I T B A H N.

Que je me casse le col — tout-à-l'heure — avec les chevaux du Major, si je te trahis, — foi de Gentilhomme.

L I S E T T E.

Oh alors, vous faites un si grand serment que je vous dirai tout. Mademoiselle aime le Major éperduement.

LE C. DE REITBAHN.

Ha, ha! — Je n'étois pas assez bête pour ne pas m'en appercevoir ; mais c'est-elle qui n'a pas eu assez de prudence pour le cacher. Croit-elle que je pourrai la laisser ici ? Je la mene à la Ville, & si bien gardée, que le Major est bien sûr d'user ses chevaux avant de la voir seulement.

L I S E T T E.

Tout cela est excellent, — pourvu qu'il ne l'ait pas déjà trop vue.

LE C. DE REITBAHN.

Tu es folle. La Mere a toujours l'œil sur sa fille.

L I S E T T E.

La Mere? M. le Comte, je n'assure rien;—car ceci est fort délicat ; — mais — pour la Mere, — vous ne vous appercevez donc de rien? — J'en pourrois trop dire.

LE C. DE REITBAHN.

Parle donc, Lisette, je veux tout savoir, & que mon plus beau cheval se casse la jambe si je te trahis.

L I S E T T E.

La Baronne, de son côté, n'est pas sans inquiétude. Elle l'aime.

L E C. D E R E I T B A H N.

Qui ?

L I S E T T E.

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

Le Capitaine. Vous n'avez donc rien remarqué ?

L E C. D E R E I T B A H N.

Effectivement, pendant le dîner, j'ai surpris un coup-d'œil. Diantre ! — Mauvaise affaire. Si la Mere a quelque amour en tête, la fille a beau jeu.

L I S E T T E.

Vous pouvez bien le croire. Il ne faut pas cependant en mal penser. Mademoiselle est trop vertueuse — & sa Mere aussi. On peut voir quelqu'un avec plaisir sans mal faire. J'ai moi-même aimé plus d'une fois, & tout-à-l'heure, je ferois serment que jamais mon honneur...

L E C. D E R E I T B A H N.

Ne jures pas, Lisette, tu me parles avec trop de sincérité pour ne pas être sûr combien tu es honnête : aussi je ne pense aucun mal de ta maîtresse ; mais il est vrai que je ne suis pas content qu'elle en puisse aimer un autre plus que moi. Je veux être damné si les chevaux du Major ne l'ont pas éblouie. — Je ne dis pas qu'elle ait tout-à-fait tort, si j'étois fille, ces chevaux me tourneroient aussi la tête à moi.

L I S E T T E.

Oh certainement ce sont les chevaux. Voilà pourquoi le Major ne veut pas s'en défaire. Je fais qu'on lui en a déjà offert deux cents ducats.

L E C. D E R E I T B A H N.

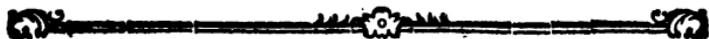
Qui a fait cet offre ?

L I S E T T E.

Un Gentilhomme. — Je ne me rappelle pas son nom.

L E C. D E R E I T B A H N.

Il ne les aura pas. J'en donne trois cens s'ils sont bons.



## S C E N E V.

LE NOTAIRE, LES PRÉCÉDENS.

L E N O T A I R E.

J'AI l'honneur d'avertir M. le Comte, que les chevaux sont à la voiture.

L E C. D E R E I T B A H N.

Bon. Allons, M. le Notaire, partons. Vous allez vous asseoir dans ma chaise, & je vous mène en postillon.

## L E N O T A I R E.

Permettez, M. le Comte, que je vous fasse une très-humble *remontrance*.

## L E C. D E R E I T B A H N.

Point de *remontrance*. Partons, Monsieur : (*il le prend par le bras, & l'emmene*) Lisette, nous reparlerons tantôt de cette affaire. A présent, je n'ai pas le temps.



## S C E N E V I.

L I S E T T E *seule*.

**H**EURÉUSE aventure ! Deux souverains-d'or, & peut-être encore ai-je rendu service à ma pauvre maîtresse. — S'il alloit me trahir ? — Non ! Il ne le fera pas. — Quand même, — Personne n'y étoit, — je nie tout.



## SCÈNE VII.

www.libtool.com.cn

L'INTENDANT ouvre la porte.

LISSETTE, le café. Les Maîtres sont levés de table. (*Lisette & l'Intendant sortent.*)

*Le Comte de Narcisse & le Capitaine.*

LE C. DE NARCISSE.

Enfin nous voilà débarrassés de cet exécration dîner. *Quelle gargotte!* J'aimerois mieux devoir encore plus de cent louis, que d'être entré dans cette maison.

LE CAPITAINE.

Pourquoi? Ce sont cependant de bonnes gens, & s'ils ne savent pas donner avec toute l'étiquette, ils offrent au moins de bon cœur ce qu'ils offrent,

LE C. DE NARCISSE.

Mais qu'est-ce que cela nous fait, à nous? *Le diable m'emporte* si je n'ai pas à présent plus de faim qu'en m'asseyant à table. — Rien n'était mangeable.

LE CAPITAINE.

Il y avoit cependant des plats bien accommodés.

272 L'ATTELAGE DE POSTE,

L E C. D E N A R C I S S E.

J'ai été assez malheureux pour n'en trouver aucun. Et comment supporter l'odeur forte de la salle à manger, l'effroyable musique, un service pitoyable, tous ces domestiques effarés, s'entre-heurtant comme des imbécilles, pas un d'eux qui sût présenter seulement une assiette, *les propos bourgeois* de M. le Baron, tout enfin! Je puis jurer que de ma vie je n'ai fait un aussi *exécrable* dîner.

L E C A P I T A I N E.

Vous êtes trop délicat, M. le Comte, trop délicat.

L E C. D E N A R C I S S E.

C'est ce qu'on dit ici de nous autres qui connoissons Paris. Je suis fâché que mon goût soit trop fin pour cette maison. Mais vous, M. le Capitaine, y venez-vous souvent?

L E C A P I T A I N E.

Presque tous les jours, & avec beaucoup de plaisir.

L E C. D E N A R C I S S E.

Oui, vous êtes amoureux, vous, Messieurs, & quand on est amoureux, tout est beau, tout est bon. Je n'en suis pas jaloux, vous payez vos *plaisirs* bien cher. L E

LE CAPITAINE.

Amoureux? Quelle idée!

LE C. DE NARCISSE.

Hem! Pour vous, je veux bien encore douter de votre amour; car vraiment, *l'entreprise* seroit hardie. Pour le Major, on ne peut s'y tromper.

LE CAPITAINE.

Cela pourroit bien être, au moins. — Cependant....

LE C. DE NARCISSE.

Mon imbécille de *Cousin* joue ici un sot rôle.

LE CAPITAINE.

Oui, je crois, en effet, qu'il seroit beaucoup mieux de renoncer à ce mariage.

LE C. DE NARCISSE.

S'il étoit possible encore de l'en empêcher, certainement je lui en dirois ma façon de penser. On ne sauroit faire de plus grande *sottise* que de *s'encanailler* avec une telle famille.

LE CAPITAINE.

Essayez toujours, peut-être pourriez-vous encore empêcher cette mésalliance.

Tome X.

S

## L E C. D E N A R C I S S E.

Non, il est trop tard. Si j'avois connu plutôt ce beau monde, croyez que l'affaire ne seroit pas si avancée. — Ce gros Baron *quarré* qui tutoye un homme tel que moi. — Je n'ai jamais eu de familiarité avec des gens de son espèce. Mais que vouliez-vous que je fisse ? Il faut hurler avec les loups, si l'on ne veut pas qu'ils vous dévorent. Mais si jamais dans la Ville, il se donnoit les airs de me parler familièrement, *foi de Gentilhomme*, je ne lui réponds pas.

## L E C A P I T A I N E.

C'est agir en homme prudent, que d'avoir ici de l'indulgence. Quant au mariage, il me semble qu'il y auroit encore un excellent moyen de le rompre, si—d'abord on remettoit à quelque autre jour à signer le contrat, — & , — mais on vient. — De grace, M. le Comte, ne faites rien appercevoir de votre mécontentement.

## L E C. D E N A R C I S S E.

Je m'en garderai bien, M. le Baron me paroît homme à faire *une impertinence*.



## SCÈNE VIII.

www.libtool.com.cn

LE MAJOR *donne le bras à la Baronne* ;  
LE BARON, ÉLÉONORE, LES  
PRÉCÉDENS.

LA BARONNE.

**V**ous nous avez *plantés-là*, M. le Comte ?

LE C. DE NARCISSE.

*Rien moins, Madame.* J'ai pris la liberté de  
vous précéder pour vous recevoir ici.

LA BARONNE.

C'est trop *complaisant*.

LE BARON.

Voici les petits verres, Major, *affieds-toi*. Je  
ne prends jamais de café.

LE MAJOR.

Et moi aussi, je n'en fais pas grand cas.

LE BARON.

Nous nous ressemblons en bien des choses !

S ij

L A B A R O N N E.

Et M. le Comte s'assied à côté de moi? (*On apporte le café & les petits verres. La Baronne verse le café.*)

L E C. D E N A R C I S S E.

Avec plaisir.

L E B A R O N.

Narcisse, tu n'as pas dîné aujourd'hui, il faut que tu ayes un singulier estomac.

L E C. D E N A R C I S S E.

Mon frere, je pense que cette chute malheureuse a *dérangé* mon estomac, — & je veux le rétablir par la diete.

L E B A R O N.

La diete n'est bonne à rien, deux ou trois petits verres de rosoli, & tu seras soulagé.

L A B A R O N N E.

De grace, point de liqueur, mon bijou, le rosoli pourroit lui causer des engorgemens.

L E B A R O N.

Moi je veux tout ce qui te fait plaisir.

L A B A R O N N E.

Et comment vous trouvez-vous à présent ,  
M. le Comte ?

L E C. D E N A R C I S S E.

La diete m'a fait du bien , j'espère être ce soir  
tout-à-fait rétabli.

L A B A R O N N E.

J'en suis bien aise. — Lifette , les tables de  
jeu. A propos , nous pourrons jouer dans le  
jardin ou du moins dans la salle de verdure. Qu'en  
pensez-vous , M. le Comte ?

L E C. D E N A R C I S S E.

Le ciel est si beau ! Nous jouerons dans le  
jardin.

L A B A R O N N E.

Et M. le Comte joue ? . . . .

L E C. D E N A R C I S S E.

Toujours à l'ombre.

L A B A R O N N E.

Mon jeu favori. — Vous & moi , — deux ;  
— qui fera le troisieme ? — M. le Capitaine ?

S iij

278 L'ATTELAGE DE POSTE,

L E C. D E N A R C I S S E.

Oui, Mademoiselle doit nécessairement jouer aussi avec nous. Il seroit contre toute décence qu'elle ne jouât pas aujourd'hui avec les personnes les plus distinguées de votre société. N'est-ce pas, Mademoiselle?

É L É O N O R E.

Si Maman l'ordonne. —

L A B A R O N N E.

Je voulois lui arranger une partie avec le Comte de Reitbahn.

L E B A R O N.

Et qui fait quand les chevaux du Major lui permettront de revenir?

L E C. D E N A R C I S S E.

Il faut absolument que Mademoiselle joue avec nous.

L A B A R O N N E.

Comme vous voudrez. — Et toi, mon bijou, quel jeu joueras-tu?

L E B A R O N.

Je ne jouerai pas, mon bijou. Je me promènerai dans le jardin avec le Major. Comme il est triste aujourd'hui, je veux l'égayer.

LA BARONNE.

Mais tu ne vas pas à la chasse, j'espère ?

LE BARON.

Cet après dîner, je vous sacrifierai la chasse.

LA BARONNE.

Je t'en remercie. — Ainsi, Lisette, qu'une table de jeu dans le jardin. (*Lisette sort.*)

LA BARONNE.

Prenez-vous du café, M. le Comte ?

LE C. DE NARCISSE.

Très-peu, mais très-peu.

LE BARON *au Major.*

Allons, frere, bois, cela ne te fera pas de mal. — De la gaieté.

LE MAJOR

Volontiers; mais je n'ose pas en boire beaucoup.

LE BARON.

Quatre ou cinq petits verres de rosoli, ce n'est rien.

LE C. DE NARCISSE.

Le café est *excellent.*

S iv

280 L'ATTELAGE DE POSTE,

L A B A R O N N E.

C'est ma sœur qui me le procure. Elle a un Turc qui lui envoie son café. Encore une tasse, M. le Capitaine ?

L E C A P I T A I N E.

Volontiers, Madame.

L A B A R O N N E.

Mon gendre a eu tort de ne pas rester au café; car certainement il est bon. Ce Gentilhomme a *une passion de cheval.*

L E C. D E N A R C I S S E *avec ironie.*

*Une passion de cheval? Je crains, Madame, que vous ne vous soyiez pas très-bien exprimée. Sa passion pour Mademoiselle, est très-calme, très-plausible.*

L A B A R O N N E.

Je voulois dire une grande passion pour les chevaux, Un peu critique, M. le Comte! Ne craignez pas d'offenser, on aime toujours à recevoir des leçons de personnes telles que vous.

L E B A R O N , *d'un air très-sérieux au Major.*

C'est pourtant un homme d'esprit que Narcisse; je ne m'y serois pas attendu.

LE MAJOR.

Oh, il pétille d'esprit parisien.

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)  
LE BARON.

Eh bien, qui nous dira des nouvelles? J'aime à entendre parler nouvelles après dîner.

LA BARONNE.

M. le Comte peut nous en apprendre d'intéressantes, il est toujours à la Cour & dans le grand monde.

LE C. DE NARCISSE.

La Cour aujourd'hui est si pauvre en nouvelles, & tout y est si secret, que l'on ne sauroit pas grand-chose si l'on n'avoit à puiser en d'autres sources.

LE CAPITAINE.

A propos, j'ai quelque chose à vous raconter. Savez-vous que votre voisin le Comte de Lembrand quitte la campagne, & que dorénavant il habitera toujours la Ville.

LE C. DE NARCISSE.

Il a raison, très-raison, *ma foi!*

LE BARON.

Tu crois qu'il a raison? L'imbécille a la plus belle chasse des environs.

## 282 L'ATTELAGE DE POSTE,

L E C A P I T A I N E.

Il vient d'affermier sa chasse à un Gentilhomme de ses voisins.

L E B A R O N.

Et d'où lui est donc venu dans l'idée cette fantaisie d'aller demeurer à la Ville ?

L E C A P I T A I N E.

On dit que c'est pour plaire à sa femme, qui le desire.

L E B A R O N.

C'est un sot. Marié depuis trois ans, & toujours amoureux, si amoureux, qu'il ne voit pas pourquoi Madame aime la Ville. Tout le monde fait la conduite de sa femme, excepté lui.

L E C. D E N A R C I S S E.

Et qui pourroit ignorer cette *éternelle intrigue*. Il y a plus de six mois qu'elle dure ; elle est *remarquable*, parce qu'effectivement c'est la plus ancienne de la Ville.

L A B A R O N N E.

On en dit trop, peut-être, sur cette pauvre Comtesse, ce qui arrive souvent aux femmes, toujours victimes.

## LE BARON.

Oui, aux femmes, en général ; mais certainement pas à la Lembrand. — C'est là le moindre de mes chagrins ; ce qui me fâche, c'est de voir cet imbécille affermer sa belle chasse. — A ton tour, Narcisse, raconte-nous quelques nouvelles, — de la politique, — c'est mon fort à moi, que la politique.

## LE C. DE NARCISSE.

Hier à la Cour, on s'est dit à l'oreille que trois Républiques ont conclu un traité.

## LE BARON.

Trois Républiques. C'est sans doute contre les Turcs. — (*Au Major.*) Vous serez du jeu, vous autres.

## LE MAJOR.

J'en ai entendu parler. Ce n'est qu'un traité de commerce.

## LE BARON.

Bah ! A quoi bon des Républiques concluroient-elles un traité de commerce, elles n'en ont pas besoin. Non, non, il y a quelque chose là-dessous. Les Chevaliers de Malte, dit-on, croisent aussi dans la mer Noire, il n'est pas possible que ce soit un traité de commerce.

284 L'ATTELAGE DE POSTE,

L E C. D E N A R C I S S E.

Et cependant, *mon frere, pour le présent*, il ne s'agit point de guerre contre le Turc, j'en réponds. Avant hier, moi présent, le Ministre a reçu la nouvelle que le Sultan est dangereusement malade.

L E B A R O N.

Qui? — *Sultan?* — Major? Il me fait rire. Mon cher Narcisse, je vous dis que cette nouvelle est fausse.

L E M A J O R.

Et qui peut en avoir des nouvelles plus certaine que le Ministre?

L E B A R O N.

Mais sur cette affaire, je puis être mieux instruit que le Ministre. — Malade? Ha, ha, ha!

L E C. D E N A R C I S S E.

Oui; l'on ajoute même que c'est d'une fièvre maligne.

L E B A R O N.

Mensonges que tout cela. Voilà comme une fausse nouvelle se répand dans la Ville. Narcisse, quand tu reverras le Ministre, tu peux l'assurer, sur ma parole, qu'il n'en est rien. Comment veux-

tu qu'il soit malade, puisque ce matin lui & Bella ont pris chacun six lièvres seul à seul. —

LE C. DE NARCISSE *au Capitaine.*

*Oh quelle bête que ce Baron !*

LE MAJOR.

Il me semble que vous ne vous entendez pas. Ce n'est pas de votre levrier qu'il parle, c'est de l'Empereur Turc.

LE BARON.

De l'Empereur Turc? Ah c'est une autre affaire. Qu'il le nomme donc par son nom. Il est possible que l'Empereur Turc soit malade, je ne lui discuterai pas cela.

LE C. DE NARCISSE.

*Oh ciel! Voulez-vous, Madame, que nous commencions notre partie?*

LA BARONNE.

Je le veux bien.

*(Ils se levent; l'on emporte les tasses.)*

LE C. DE NARCISSE.

Venez, Madame, j'aurai l'honneur de vous donner la main.

L E B A R O N.

Vous allez jouer? Déjà? Nous restons ensemble,  
Major?

L A B A R O N N E.

Tu nous suivras bientôt, mon bijou?

L E B A R O N.

Quand nos bouteilles seront vuides.

( Ils sortent. )



## S C E N E I X.

L E B A R O N E T L E M A J O R.

L E B A R O N.

**J**E suis bien aise qu'ils nous aient laissé seuls.  
Pauvre Major! pourquoi donc toujours si triste!  
As-tu toujours en tête cette petite fille?

L E M A J O R.

Ah, M. le Baron, je ne l'oublierai jamais.  
N'ai-je pas réellement de quoi m'attrister?—Voyez.  
J'aime Mademoiselle votre fille avec toute la  
tendresse dont le cœur humain est capable. Je  
trouve Éléonore sensible à mon amour;—plus  
encore, son respectable Pere ne blâme point

notre amour; — & cependant il faut que je la voie passer dans les bras d'un autre, qui peut-être ne fait apprécier ni son bonheur, ni le mérite de Mademoiselle votre fille.

## LE BARON.

Tout cela est vrai, mon cher Major; mais puisqu'il n'y a plus de remède, pourquoi se tourmenter. Ce n'est pas ma faute. Je t'ai dit que j'aurais mieux aimé te donner ma fille qu'à Reitbahn. Reitbahn est, j'en conviens, un parti riche, un grand parti; mais avec tout cela, ce n'est qu'un sot, & que fera-t-il de sa femme? Il lui cassera peut-être le col la première fois qu'il la mènera à la Ville. A la vérité ce n'est pas mon affaire, c'est la sienne; je t'avoue cependant que j'aimerois cent fois mieux qu'elle fût ta femme, elle seroit plus heureuse avec toi. Je connois ta conduite, je fais que tu es un homme honnête, un homme rangé, on te respecte à l'armée. Vous auriez tous les deux de quoi vivre, car je lui donne par an 4000 florins. Cela vous suffiroit, je le fais. Après ma mort, elle a toute ma fortune, & tu fais que ma fortune est assez considérable. Ma Terre me rapporte, chaque année, 12000 liv. & l'on peut s'y amuser. Personne aux environs n'a la petite chasse plus belle que moi. Je tue par an cinq à

288 L'ATTELAGE DE POSTE,

six cerfs & autant de sangliers. — Mais à quoi bon tous ces détails. — Il n'est plus temps d'y penser; & toi, en homme raisonnable, tu ne devrais pas te laisser tourmenter par des regrets inutiles. Allons, Major, du courage! — Il y a encore plus d'une jolie fille au monde. — Allons, bois. — A la fanté de toutes les jolies filles.

L E M A J O R.

Oh mon cher M. le Baron. — Mon ame est...

L E B A R O N.

M. le Baron? As-tu déjà oublié — la fraternité? — Pour t'en punir, nous recommencerons. Allons!

L E M A J O R.

De tout mon cœur, mon cher Forstheim, quand je devois en être malade. Pour un homme qui pense aussi bien que vous, à chaque minute je donnerois ma vie.

L E B A R O N.

Ce rofoli ne fait pas de mal. Je suis bien aisé de te dire que je n'en verse pas à tout le monde, on a de la peine à s'en procurer. Il vient de la Pologne.

L E M A J O R.

De Dantzik?

LE

LE BARON.

Non pas. Boulogne est écrit sur la bouteille.

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

LE MAJOR.

De Boulogne ? Celui-là vient d'Italie.



LE BARON.

Il est très-possible. Allons, égaye-toi, tu trouveras toujours une femme. — Et — à propos. — Eh mais, — j'en fais une pour toi, — faite pour toi, — ma parente & ma pupile, une fille aussi riche que la mienne. — Patience, il y auroit quelque chose à faire par-là. Elle aime les Officiers de tout son cœur. Elle te prendra des deux mains.

LE MAJOR.

Non, mon cher Forstheim. C'est te tromper furieusement que de croire me consoler par de semblables propositions. Puisque je ne puis avoir ta fille, il n'y aura jamais de femme pour moi.

LE BARON.

Ce pauvre diable ! Tu mourras donc garçon ? Mais, — qui fait. — Reitbahn, avec ses chevaux, se cassera bientôt le col, peut-être. — Je te donne ma parole que tout de suite tu épouses Éléonore. Voilà tout ce que je puis faire pour toi.

Tome X.

T

L E M A J O R .

Je te dois de la reconnoissance, mon cher Forstheim, & malgré tous nos malheurs, je n'oublierai jamais tes bons sentimens pour moi.

L E B A R O N .

Point de tout cela. J'aime tous les Officiers, & toi plus que les autres. J'ai servi, moi ; je fais ce que c'est qu'un Officier.

L E M A J O R .

Tu as servi ?

L E B A R O N .

Tu n'as pas su cela ? Parbleu, j'ai servi Porte-Enseigne pendant huit ans, & je l'aurois été plus long-temps, si l'on ne m'avoit donné de l'humeur.

L E M A J O R .

Comment donc ?

L E B A R O N .

Ha ! Un jour que nous étions en route, je vois passer un cerf, & je tire. Ces diables de Chasseurs allerent porter contre moi des plaintes au Colonel, qui m'envoya aux arrêts ; & moi, dès le lendemain, je remerciai. Il auroit fallu que je ne fusse qu'un sot, pour me laisser contrarier à chaque

instant. Ici, je tire sur qui me fait plaisir, & personne ne m'envoie aux arrêts.

L E M A J O R.

Je ne savois pas un mot de tout cela. Tu as bien fait de quitter le service, mon cher Forstheim.

L E B A R O N.

Hem! — D'après mon calcul, je commanderois peut-être une armée à présent.

L E M A J O R.

Fort bien : supposons que cela fût malheureusement, l'Etat & toi, vous n'en seriez pas plus contents.

L E B A R O N.

C'est encore vrai. Je suis content de mon sort, sois content du tien, & chasse au loin ces idées qui t'affligent. — Viens, descendons, voyons un peu ce que fait ce M. Fat. Mon gendre, que je garantis fou au moins, doit revenir bientôt avec tes chevaux. Echauffe un peu sa bile. En brave homme, va t'asseoir à côté d'Éléonore.

L E M A J O R.

Oh mon cher ami, que ces moyens sont foibles pour soulager mon cœur abattu.

T ij

LE BARON *sortant.*

Hola, quelqu'un. (*Lisette entre.*) Lisette, ferre-moi cette bouteille, pour que personne n'en boive plus.



## S C E N E X.

L I S E T T E *seule.*

C'EST une misère, ils n'ont bu que la moitié de la bouteille. C'est le désespoir, sans doute, qui a fait boire le Major; car jamais... (*Elle range tout.*) J'en veux pourtant goûter un petit verre, je n'ai pas encore pu mettre la main sur ce rosoli. (*Elle boit.*)



## SCÈNE XI.

LE COMTE DE REITBAHN, LE  
NOTAIRE, LISETTE.

LE C. DR REITBAHN.

**C**OURAGE, Lisette, courage ! Aimes-tu le  
rosoli ?

LISETTE.

Ce n'est pas tous les jours fête. Pour cette  
fois-ci, j'ai bu à la santé du futur époux de  
ma maîtresse ; car tout le monde aujourd'hui  
boit à sa santé.

LE C. DE REITBAHN.

Tu as bien fait, mon enfant. Où est la com-  
pagnie ?

LISETTE.

Dans le jardin. Mademoiselle joue à l'ombre  
avec sa Maman & M. le Comte de Narcisse ; les  
autres se promènent. Eh bien M. le Notaire,  
vous êtes encore en vie ?

LE NOTAIRE.

Oui Mademoiselle, seulement deux ou trois  
fois j'ai fait, *mentoliter*, mon testament.

T iij

## 294 L'ATTELAGE DE POSTE,

L E C. D E R E I T B A H N.

Ecoute, Lifette. Conseille-moi ce que je dois faire pour que le Major me vende ses chevaux.

L I S E T T E.

Ce sera difficile; vous savez que nous en avons déjà parlé.

L E C. D E R E I T B A H N.

Voilà des chevaux! Il n'y a rien au-dessus de ces chevaux là! J'en donnerois avec plaisir cent souverains.

L I S E T T E.

Il ne les acceptera pas. Je vous conseille de le tenter, cependant. — Savez-vous ce qu'il y auroit à faire? — Ne lui en parlez pas à lui, car il n'est pas de très-belle humeur, parlez au Capitaine. Si quelqu'un au monde peut l'engager à vous les vendre, c'est le Capitaine, son ami.

L E C. D E R E I T B A H N.

Ce seroit trop d'embarras, Lifette, je veux terminer dès aujourd'hui. Cependant, essayons. Tâche de faire monter le Capitaine & le Major, & dis à l'oreille du Capitaine que je lui fais cadeau d'un beau cheval de selle, s'il me fait vendre l'attelage.

## L I S B E T T E.

Peut-être réussirez-vous. Je vais ferrer le rosoli, & je cours au jardin.

## S C E N E X I I.

LE C. DE REITBAHN, LE NOTAIRE.

L E C. D E R E I T B A H N.

**M.** le Notaire, si le Major me vend ses chevaux, je double vos honoraires pour le contrat de mariage.

L E N O T A I R E.

Il est vrai, M. le Comte, que ces chevaux sont magnifiques.

L E C. D E R E I T B A H N.

Pleins de feu ! Comme ils travaillent ! — Que de force ! que de graces !

L E N O T A I R E.

Il faut qu'ils n'aient pas souvent tiré la charrue.

L E C. D E R E I T B A H N.

La charrue ? Vous êtes un sot. Est-ce qu'on met des chevaux de cette espèce à la charrue ?

T iv

296 L'ATTELAGE DE POSTE,

LE NOTAIRE.

Cela se fait cependant, M. le Comte. J'ai déjà vu des chevaux pies traîner la charrue.

LE C. DE REITBAHN.

Et moi j'ai vu des Jurisconsultes aux Petites-Maisons, s'ensuit-il qu'on devoit les y mettre tous ?

LE NOTAIRE.

Hé, hé, hé, comparer des Jurisconsultes à des chevaux ! à des animaux qui n'ont point *d'intellectum*, point de *ratiocinium*.

LE C. DE REITBAHN.

Point d'intelligence ? Qui dit cela ?

LE NOTAIRE.

Tous les Philosophes le disent.

LE C. DE REITBAHN.

Les Philosophes ? Des imbécilles, qui n'ont point de chevaux, & qui courent à pied toute la journée. Croyez vous que ce Prince Romain, ou Empereur Romain, je ne fais quel homme de sens, ait fait nommer son cheval Consul, sans raison ?

LE NOTAIRE.

Oui, *priscis temporibus*, dans l'ancien temps.

LE C. DE REITBAHN.

En tout temps. Et moi-même, j'ai souvent eu des chevaux avec lesquels je me ferois cassé le col cent fois, s'ils n'avoient eu plus d'intelligence que moi, & cependant je suis Gentilhomme. Vous n'imaginez pas, Monsieur, tout ce qu'un cheval a d'intelligence.

LE NOTAIRE.

*Ideas confusas*, des idées confuses, à la bonne heure; mais...

LE C. DE REITBAHN.

Paix, Monsieur, je les vois venir. Vous serez témoin de l'affaire.

LE NOTAIRE.

N'ayez aucune inquiétude, M. le Comte, pourvu que M. le Major dise un *demi-mot* dont on puisse tirer parti, ce sera comme s'il eut conclu le marché.





SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, LE MAJOR,  
LE CAPITAINE.

LE MAJOR.

QUE souhaitez-vous, M. le Comte ?

LE C. DE REITBAHN.

Je vous demande pardon. C'est pour vous remercier du plaisir que vos chevaux m'ont procuré.

LE MAJOR.

En êtes-vous content ?

LE C. DE REITBAHN.

Ma foi, j'en suis dans l'admiration. — J'ai tort cependant de faire leur éloge ; car j'ai grande envie de les acheter.

LE MAJOR.

De les acheter ? Je suis bien fâché de ne pouvoir satisfaire votre envie.

LE C. DE REITBAHN.

Vous ne pouvez pas ? Pourquoi non ?

LE MAJOR.

Parce qu'ils font mon seul plaisir au monde ,  
mon plus grand plaisir.

LE C. DE REITBAHN.

Mais en les payant bien, en vous donnant trois  
cens ducats.

LE MAJOR.

Ils m'en coûtent presque autant. Il est vrai  
que j'en ai encore un cinquieme avec eux, plus  
beau peut-être, & mon cheval de selle.

LE C. DE REITBAHN.

Je ne vous demande pas le cinquieme, je vous  
offre pour les quatre, trois cens ducats.

LE MAJOR.

L'offre est honnête , sans doute ; mais pensez  
donc que c'est me priver de tout mon plaisir, je  
ne saurois être sans chevaux.

LE C. DE REITBAHN.

J'ai une autre proposition à vous faire ; je vous  
donne mes Transilvains , de superbes chevaux  
blancs, ils courent — comme des ombres ; je parie,  
avec eux, faire trois postes en deux heures. Vous  
les aurez, — & j'y joindrai quinze cens ducats.  
(*Bas au Capitaine.*) Engagez-le donc.

## 300 L'ATTELAGE DE POSTE,

LE CAPITAINE.

Quinze cens ducats & les Transilvains! Major, cet offre mérite réflexion.

LE MAJOR.

J'avoue que l'offre est raisonnable, mais. . .

LE C. DE REITBAHN.

Mais — Je vous ai deviné. Vous ne m'aimez pas; j'épouse Mademoiselle de Forstheim. Point d'injustice: si vous étiez à ma place & moi à la vôtre, je ne vous en voudrois certainement pas. Il y a d'autres Demoiselles encore, aussi belles que ma femme.

LE MAJOR.

Qui vous a mis en tête ces idées là, je n'ai aucune prétention sur Mademoiselle de Forstheim.

LE C. DE REITBAHN.

Je fais tout. — Lifette m'a tout confié. Mais en voilà assez, parlons raison, & terminons notre marché. Vous devriez vous déterminer d'autant plus vite à me les céder, qu'ils plaisent à Éléonore.

LE MAJOR.

Je fais que Mademoiselle de Forstheim ne demande point que je vende ces chevaux, qui font mon bonheur.

LE C. DE REITBAHN.

Vous êtes un homme intraitable. (*Au Capitaine.*) Aidez-moi donc à le gagner!

LE CAPITAINE.

Vous voyez bien qu'il n'y a rien à faire.

LE C. DE REITBAHN.

Encore une autre proposition. Regardez un peu cette bague, Major, elle me coûte mille florins. Vous ne voulez pas d'argent, la bague & mes chevaux blancs sont à vous. L'offre est-elle enfin raisonnable ?

LE MAJOR.

Que trop honnête, je l'avoue; mais si j'aime encore mieux mes chevaux que tout cela, pourquoi les donner ?

LE CAPITAINE.

Mais, — il me vient une idée — heureuse. — Je m'aperçois que vous savez que le Major aime la jeune personne.

LE MAJOR.

Que dites-vous ?

LE C. DE REITBAHN.

Oui, oui, n'en disconvenez pas, je fais tout.

302 L'ATTELAGE DE POSTE,

LE CAPITAINE.

Supposons que le Major — une idée bizarre — vous donne — l'attelage, — & vous — que vous renonciez à la Demoiselle.

LE C. DE REITBAHN.

Diablo ! Maudite idée !

LE MAJOR.

Mais, Capitaine, voulez-vous donc, à toute force, me priver de mes chevaux ?

LE C. DE REITBAHN.

Ce seroit un tour diabolique. Qu'en diroit la famille irritée ? Pensez donc. Cela ne se pourroit pas, M. le Notaire, n'est-il pas vrai ?

LE NOTAIRE.

Que le ciel vous en préserve ! Un pacte ignominieux, *pañum ignominiosum*.

LE CAPITAINE *bas au Notaire*.

Monsieur, je vous coupe le nez & les oreilles.

LE NOTAIRE.

Il y en a des exemples, mais ils sont rares. — Ce n'est pas *de consuetudine*.

## LE CAPITAINE.

Est-ce que tout ce qui est rare est mauvais ?  
 ( *Bas au Notaire.* ) *Le diable m'emporte, si je  
 ne vous casse bras & jambes.*

## LE NOTAIRE.

Il faudroit au moins le consentement des Parties, *consensum sponsæ & parentum.*

## LE CAPITAINE.

Cela va sans dire, & facile à obtenir. ( *Bas au Notaire.* ) Cinquante ducats, si l'affaire réussit.

## LE NOTAIRE.

Oh si la future & les parens y consentent, je n'y vois plus d'obstacles !

## LE C. DE REITBAHN.

La jeune fille m'arrachera les yeux.

## LE CAPITAINE.

Je vous répons de vos yeux.

## LE C. DE REITBAHN.

Qu'en pensez-vous, Major ?

## LE MAJOR.

Tout dépend de vous. Moi, j'accepte.

LE C. DE REITBAHN.

Et qu'en dit M. le Notaire ?

LE NOTAIRE.

Et pourquoi non ? Qui peut empêcher un propriétaire de vendre ses droits ? La Demoiselle n'est pas un fideicommiss, conséquemment elle peut être vendue.

LE C. DE REITBAHN.

*Eh bien* — le diable m'emporte, je le fais. Cela fera peut-être un peu de bruit, mais j'aurai mes chevaux pies. Allons, Major, touchez-là. — Le Capitaine & le Notaire font témoins.

LE MAJOR.

Voilà ma parole. — Cher Comte, vous êtes le plus aimable des hommes.

*( Il l'embrasse. )*

LE CAPITAINE.

Tout est d'accord entre vous. Je vais en faire part aux autres Parties. *( Il sort précipitamment. )*

LE C. DE REITBAHN.

Superbes chevaux, vous êtes donc à moi ! Mais convenez que je suis un homme bien accommodant.

LE

## LE MAJOR.

Il n'y en a pas qui vous ressemble, je vous dois tout mon bonheur.

## LE C. DE REITBAHN.

Et moi je vous dois le mien. Un homme riche trouve assez de filles à épouser, on ne me refuse pas ; mais un attelage aussi rare, aussi beau, ne se trouve pas facilement. — Et le cinquième, dont nous n'avons pas parlé ?

## LE MAJOR.

Il est aussi à vous.

## LE C. DE REITBAHN.

A merveille, le marché n'en vaudra que mieux, je suis charmé d'avoir à faire à un aussi galant homme. — Les voici. — Je suis curieux d'entendre ce qu'ils diront.

## LE NOTAIRE.

Je vais me retirer un peu à l'écart.





SCÈNE XIV & dernière.

www.libtool.com.cn

LES PRÉCÉDENS, LE BARON, LA BARONNE, ÉLÉONORE, LE COMTE DE NARCISSE, LE CAPITAINE, LISETTE  
LE NOTAIRE.

LE BARON.

EST-il vrai, Reitbahn, que tu as vendu ma fille ?

LE C. DE REITBAHN.

Tout est fini ; les chevaux piés m'appartiennent.

LE NOTAIRE,

*Cela est bien drôle, Madame.*

LA BARONNE.

*Bien drôle, dites-vous ? — (Au Major.) Et comment vous, Monsieur, avez-vous osé me faire un pareil affront ?*

LE MAJOR.

Le Comte de Reitbahn aime beaucoup mieux mes chevaux que sa Future, & moi, pour Ma-

demoiselle, j'aurois donné jusqu'à la dernière goutte de mon sang.

LE BARON.

Ce n'est pas le Major qui t'a offensé, mon bijou, c'est Reitbahn qui n'est qu'un fou.

LE MAJOR.

Je n'ai pas prétendu acheter Mademoiselle ; M. le Comte renonce seulement à ses prétentions, & mon bonheur ne dépend plus, Madame, que de votre bienfaisance, & de la volonté de Mademoiselle.

LA BARONNE.

Sûrement elle ne vous appartient pas. Quelle indignité ! Ne vous flattez pas au moins, M. le Comte, que votre vil marché puisse avoir lieu, je me plaindrai de vous à la Cour, & je ne vivrai pas, ou j'en aurai satisfaction.

LE C. DE REITBAHN.

Le marché ne peut être cassé, Madame, c'est inutile. Vous pourrez vous plaindre de moi partout où vous voudrez, mais les chevaux pies m'appartiennent.

LE DE NARCISSE.

Je crois, Madame, qu'il seroit beaucoup plus

V ij

308 L'ATTELAGE DE POSTE,  
sage de n'en rien dire. — Ce qui est fait, est fait.  
— Vous n'obtiendrez pas grand'chose à la Cour,  
sur-tout, si j'y protège mon cousin.

L A B A R O N N E.

Comment ? — Vous oseriez approuver une  
action si honteuse ?

L E C. D E N A R C I S S E.

Que de bruit pour une bagatelle ! Une Future  
n'est pas, à beaucoup près, une femme, & pour  
un si bel attelage, il y en a même qui donne-  
roient leur femme.

L E B A R O N.

Narcisse, tu as de l'esprit, & tu le fais bien ;  
mais pour cette fois-ci, tu as dit une sottise.  
On se défait bien plus volontiers d'une femme  
que d'une Future, — quoique je ne me déferois  
pas de la mienne pour rien au monde.

L E C. D E N A R C I S S E.

*Même chose, mon frere.*

L A B A R O N N E ~~à~~ son mari.

Je ne me sens plus de honte & de colere.

LE BARON.

Ne t'arrêtes pas plus long-temps à des misères, mon bijou, & donne ta fille au Major.

LA BARONNE.

Au Major ? Que dis-tu ? A-t-il les qualités nécessaires ? — Excusez-moi, M. le Major, mais il faut penser plus loin.

LE BARON.

Je fais bien ce que tu appelles des qualités ; des sottises, mon bijou. — Richesse, naissance, voilà ce que vous nommez des qualités, vous autres. Eh bien, après : je donne au Major ce que j'aurois donné au Comte ; ils en auront assez pour vivre, je crois. Et quant à la naissance du Major, — son Pere étoit Colonel — de fortune ; mais brave homme, qui a rendu plus de services à l'Etat, que tous les Reitbahn. Si le Major n'a pas sa haute naissance, il a plus de vrai mérite que ce fat, avec ses dix-sept quartiers, & ma fille sera plus heureuse avec lui. Qu'en dis-tu, Éléonore ?

ÉLÉONORE.

Ah, Papa !

V iij

## 310. L'ATTELAGE DE POSTE,

LE MAJOR *aux genoux de la Baronne.*

Ah, Madame, ne soyez pas inexorable, je vous en conjure; ne vous opposez pas au bonheur d'un homme qui aime si tendrement votre fille. Par mon tendre amour pour elle, par mon respect pour vous & par mes mœurs, je tâcherai de réparer les torts de la fortune.

ÉLÉONORE *aussi aux genoux de sa Mère.*

Ah, Maman, permettez que j'unisse mes prières à celles de M. le Major, je l'aime de toute mon ame sensible, & je vous devrai mon bonheur, comme je vous dois la vie.

LE BARON.

Ne te fais donc pas prier si long-temps, mon bijou! — Levez-vous! — Un Major à genoux!

LE MAJOR.

Ah, Madame, ne soyez pas cruelle. Donnez votre consentement.

LE CAPITAINE.

Allons, Madame, je m'unis à eux pour vous attendre.

LE C. DE REITBAHN.

Ma foi, toute notre affaire n'a pas plus coûté  
que ce oui. [www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

LA BARONNE.

Oui ! Levez-vous. Homme insolent, je donnerai mon consentement, en dépit de vous : & soyez persuadé qu'aux yeux de tous les cœurs honnêtes, ce n'est pas ma famille, c'est vous, que votre échange infâme a déshonoré.—Donnez-vous la main, aimez-vous. Puisque mon mari consent à vous unir, j'y consens aussi.

LE MAJOR.

Ah la meilleure des Meres !

ÉLÉONORE.

Ah Maman ! (*Ils lui baisent les mains.*)

LE MAJOR.

Et vous, mon généreux beau-Pere, comment pourrai-je assez reconnoître tant d'amitié ?

LE BARON.

Point de complimens, mon gendre, je fais  
V iv

312 L'ATTELAGE DE POSTE,

ton débiteur, tes levriers hongrois ne m'ont pas fait peu de plaisir, pourquoi donc ne te ferois-je pas aussi plaisir à mon tour ? M. le Notaire, le mariage se fera demain : faites sur le champ la minute du contrat, je donne au Major 4000 florins par an, & après ma mort toute ma fortune.

LE N O T A I R E.

A quoi s'engage de son côté, M. le Major ?

LE M A J O R.

Tout ce que je possède, tout ce que je peux jamais avoir, fera à mon Éléonore.

LE B A R O N.

C'est fort bien ; mais ne va pas compter les levriers parmi tes possessions.

LE C. D E R E I T B A H N.

Ni le cinquième cheval pie.

LE M A J O R.

Je vous l'enverrai demain.

LE N O T A I R E.

Je vais arranger cela sur le champ.

## LE C. DE NARCISSE.

Eh bien , Madame. — L'affaire n'étoit pas si difficile à applanir que vous le vouliez bien croire. *Ma foi !* j'aime mieux cet arrangement , que cent *louis d'or*. Comme je ferai rire , en racontant cette aventure dans la Ville. Mais encore faut-il s'entendre à bien raconter , pour y semer à propos le plaisant *du ridicule*.

## LE MAJOR.

Vous n'avez pas grand'-peine à vous donner pour cela , M. le Comte , tout récit dans votre bouche devient ridicule. J'ai observé plus d'une fois aujourd'hui , que vous preniez à tâche de tourner en ridicule des personnes qui le sont bien moins que vous. Vous m'entendez. — Cela ne me regardoit pas alors , car je vous en aurois dit ma façon de penser ; dorénavant je vous conseille de ne plus rien trouver de ridicule dans cette maison.

## LE C. DE NARCISSE.

*Oui , oui , Monsieur le Major !* Je ne ferai plus à charge à cette maison , ni à vous.

## 314 L'ATTELAGE DE POSTE,

LE MAJOR.

Vous ferez très-bien.

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

LA BARONNE.

Que faites-vous donc là, mon gendre ?

LE MAJOR.

Ce n'est rien, Madame, une bagatelle, dont je vous conjure de ne vous pas inquiéter.

LE C. DE NARCISSE.

*Allons, mon cousin, partons.*

LE C. DE REITBAHN.

Oui, nous allons partir. Les chevaux pies sont à ma voiture, & mes Domestiques nous suivront avec les chevaux blancs. — Adieu à toute la compagnie. — J'en suis réellement fâché, mais c'est un si bel attelage !

*( Ils sortent. )*

LE BARON.

L'autre fat s'en va sans mot dire. — Va mon bijou, tout est pour le mieux, je t'assure Demain la nôce. Apprends encore aujourd'hui

d'hui à Éléonore tout ce qu'elle doit faire. Invite tous les voisins, excepté cet imbécille de Lembrand. — Et toi, Major, viens à présent avec moi à la chasse.

*Fin du dixieme Volume.*

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

75762121

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)